0005087130 27

776.

Oui, c'est de vous que dépend le bonheur de ma vie!

CÉLESTINE,

ou

LES ÉPOUX SANS L'ÊTRE.

CÉLESTINE,

OU

LES ÉPOUX SANS L'ÊTRE.

PAR MR. B. DE LA L.

Multorum crudelitas, et vindicta, *et luxuria, ut paria pessimis audeat, fortunae favore deficitur ; eadem velle eos cognosces, da posse quantùm volunt.* SENEC. Epist. XLII.

Il ne manque souvent à la cruauté, à la *vengeance* et au libertinage, pour commettre les plus grands crimes, que les faveurs de la fortune; si vous voulez connoître jusqu'où ces passions peuvent aller, mettez-les dans le coeur d'un homme puissant.

TOME TROISIÈME.

HAMBOURG ET BRUNSWICK,
CHEZ P. F. FAUCHE ET COMPAGNIE.

1798.

PQ
1955
B,4
1798
V.3

CÉLESTINE

OU

LES ÉPOUX SANS L'ÊTRE.

CHAPITRE VII.

D'Orméville ne pouvoit écarter ses yeux des mots sinistres qu'il venoit de lire; tous les dangers dont sa femme étoit menacée se présentoient à-la-fois à son esprit: cette seule phrase étoit, pour ainsi dire, l'histoire complète des maux qui les avoient accablés l'un et l'autre. S'il n'eût pas songé qu'il avoit laissé Célestine à la garde du Marquis, dont il ignoroit encore la conduite, il auroit tout sacrifié à ses craintes et à sa tendresse, il auroit volé à Maestricht: la honte même de quitter l'armée au milieu d'une campagne n'auroit pu le retenir; mais Cé-

lestine, sachant combien la perfidie de celui qu'il avoit cru si long-temps son ami seroit affreuse pour lui, n'avoit pas eu le courage de l'en instruire. Elle devinoit d'ailleurs quel parti extrême cette nouvelle lui feroit prendre, et, songeant à lui plus qu'à elle-même elle étoit résolue à souffrir en silence.

D'Orméville tenta de revoir le Comte, de lui récrire, de lui faire parler: toutes ses démarches furent inutiles. Monsieur de Lussière entroit en fureur dès qu'on prononçoit devant lui le nom de son gendre. Plus désespéré qu'il ne l'avoit jamais été, d'Orméville alla solliciter son remplacement à la mission particulière qu'on lui avoit confiée. Il auroit été trop cruel pour lui de voir sa femme en ce moment, il se contenta de lui mander tous les détails de cette déplorable aventure.

Célestine reçut cette lettre affligeante deux ou trois jours après celles qui lui avoient causé tant de joie. Elle la décacheta avec transport, elle s'attendoit à y trouver de nouvelles sources de consola-

lation, elle croyoit que d'Orméville l annonçoit le jour de son arrivée. S yeux avides se portèrent sur le papier que ses mains tremblantes d'émotion pouvoient à peine tenir: elle pâlit, elle chancela, et la lettre s'échappa de ses doigts.

Jeannette parut; Célestine courut à elle les bras étendus, et posa sa tête sur son sein en s'écriant avec l'accent déchirant de la douleur: Ah! Jeannette, tout est perdu! Nous sommes encore malheureuses!... La bonne Jeannette vit à terre le papier fatal, et craignant un événement encore plus funeste, elle n'osoit faire de questions elle trembloit de s'arrêter à ses propres idées. — Mais, Madame, dit-elle d'une voix craintive, mais ... il n'est pas ... il ne seroit pas mort. — Mort, grand dieu! lui, Jeannette!.. Non, non; il ne mourra pas!... C'est moi, c'est moi seule qui mourrai!

Jeannette se pencha doucement, elle ramassa la lettre et la parcourut à la dérobée; ce n'étoit pas la curiosité qui la

guidoit, c'étoit un tendre intérêt, c'étoit le désir de se mettre en état de parler à Célestine le langage de sa douleur, c'étoit l'envie de lui épargner des aveux si pénibles lorsqu'il faut tout dire, si consolans lorsqu'ils ne font qu'achever d'instruire.

Lis tout haut, ma pauvre Jeannette, lui dit Célestine; rends-moi ce cruel service, je ne prononcerois pas mon arrêt moi-même, mais j'aurai la force de l'entendre. Jeannette obéit; dès qu'elle eut achevé, elle courut auprès de Célestine, et l'embrassa avec une tendresse touchante. Ne vous affligez pas, Madame, lui dit-elle, il vous pardonnera, il vous pardonnera; le ciel voit tout ce que la méchanceté invente contre vous, il vous en dédommagera; oui, il doit vous en dédommager. Votre bonheur sera proportionné à vos souffrances. — Mon bonheur, Jeannette! ah! ce mot n'est plus fait pour moi. — Non, non, ne soyez pas malheureuse! Voulez-vous donc que je le sois aussi? . . .

Célestine n'avoit pas le courage de se relever, Jeannette ne pouvoit s'éloigner d'elle. Tout-à-coup elles entendirent du bruit, Jeannette courut à la porte, et aperçut une espèce de páysan, qui parut fort embarrassé d'avoir été surpris. C'étoit un homme d'un âge avancé; ses longs cheveux blancs inspiroient le respect, son visage avoit l'expression de la candeur et de la probité. Debout à l'entrée de la chambre, il n'osoit ni s'approcher ni se retirer, et ne répondoit point à ce que lui disoit Jeannette. De son côté, elle ne pouvoit se résoudre à refermer la porte, et la tenant à demi ouverte, elle s'efforçoit de trouver des mots allemands pour le questionner. Il regardoit attentivement Célestine qui n'avoit encore pris aucune part à tout ce qui se passoit: il sembloit fortement ému de l'abattement où elle étoit plongée. Jeannette vit ses paupières humides, il n'en fallut pas davantage pour décider son ame sensible; elle le prit vivement par le bras, et l'entraîna dans la

chambre. Il savoit pleurer, il étoit digne d'entrer dans l'asile du malheur.

S'approchant de Célestine à pas lents et d'un air confus, il s'arrêta assez près d'elle et la considéroit en silence; on eût dit qu'il respectoit sa douleur, qu'il craignoit de la distraire. Elle ne s'apercevoit pas qu'il étoit là, elle étoit entièrement absorbée. Enfin il prononça quelques mots en regardant le ciel. Tout le mouvement que s'étoit donné Jeannette n'avoit pas dérangé Célestine, le son d'une voix étrangère suffit pour la tirer de son affreuse léthargie.

Pardonnez, Madame, lui dit le vieillard en mauvais français. Je suis peut-être indiscret, mais votre hôte, qui est mon beau-frère, m'a beaucoup parlé de vous, et je mourois d'envie de vous voir. Il m'a dit que vous étiez si malheureuse et que vous saviez si bien souffrir!... Madame, vous ne me connoissez pas!... mais la situation où se trouvent vos compatriotes me fait tant de peine!... Une larme coula parmi les sillons de ses joues

ridées et tomba sur sa main, il la porta à ses yeux pour retenir une autre larme qui étoit prête à s'échapper.

Célestine émue de la sensibilité de ce brave homme le fit asseoir auprès d'elle. — Vous aimez donc les Français, lui dit-elle en s'efforçant de sourire. — Ah! sans doute, Madame, je les aime. J'ai servi jadis en France; votre père étoit mon capitaine. — Mon père! qui vous a dit? . . . — Oh! je sais bien que vous êtes la fille du comte de Lussière. Un brave militaire vraiment! Je parierois qu'il n'a pas oublié le pauvre Bidermann; mais non, c'est sous le nom de la Bataille qu'il me connoît. Il m'a sauvé la vie une fois, et moi je voudrois bien, si je pouvois . . . . Depuis un moment il paroissoit embarrassé, ses deux mains étoient posées sur son bâton et son menton sur ses deux mains, il avoit l'air de réfléchir à ce qu'il vouloit dire.

Tenez, Madame, s'écria-t-il tout-d'un-coup, il faut que je vous avoue franchement ce qui m'amène. Je voudrois savoir faire de grands mots, je vous les

débiterois, mais j'espère que vous ne serez pas fâchée des offres d'un pauvre homme qui n'a pas d'esprit, mais qui a un bon coeur. J'habite un petit village qui se nemme Wals, et qui n'est éloigné d'Aix la Chapelle que d'une lieue. C'est un séjour charmant, je suis sûr que vous vous y plairiez. Vous êtes mal ici, vous serez bien chez moi; vous ne me gênerez pas, j'ai de quoi vous loger. Je suis assez heureux pour pouvoir reconnoître à votre égard les services que m'a rendus votre père; Madame, je vous en supplie, ne me refusez pas! venez chez moi! Vous y viendrez, n'est-ce pas?... vous y viendrez?

Il parloit avec tant de vivacité que Célestine n'avoit pu lui répondre. Elle étoit touchée de sa sensibilité, mais elle fit d'abord quelques difficultés. — Eh! pourquoi donc me refusez-vous, dit-il étonné; Madame, ce n'est pas un logement par charité que je vous offre, je sais bien que vos pareils n'aiment pas ce mot-là. C'est un service que je voudrois vous rendre; vous

me payerez si vous voulez, mais quand vous serez retournée chez vous. Vous ne me refuserez pas, Madame, vous ne me refuserez pas: mon capitaine ne m'auroit pas refusé, lui!

Il la pressoit, il redoubloit ses instances: attendrie par un procédé si généreux, Célestine balançoit, enfin elle consentit à tout ce qu'il voulut. Il ne se possédoit pas de joie, lorsqu'elle lui dit qu'elle acceptoit ses offres: il le lui fit répéter deux ou trois fois, on eût cru qu'elle lui accordoit un bienfait. Je viendrai vous chercher moi-même, reprit-il, faites tous vos préparatifs; je partirai demain, et je serai de retour dans deux ou trois jours. En marchant vers la porte, il retourna sur ses pas à deux ou trois fois différentes et il répétoit toujours: C'est bien décidé, vous viendrez? — Oui, oui, lui répondoit Célestine émue en lui serrant la main, oui j'irai.

Lorsqu'elle eut la facilité de réfléchir sur cette aventure, elle en fut enchantée.

Elle espéroit que le séjour de la campagne la distrairoit de ses peines; elle comptoit y travailler comme à Maestricht, et y vivre d'une manière moins dispendieuse. Elle n'étoit pas fâchée de quitter l'endroit qu'habitoit Rasoni, et de se dédommager dans un village, de la solitude forcée où elle se tenoit depuis quelque temps. D'ailleurs elle se flattoit de rester ignorée à Wals, et de tellement cacher les traces de son départ et de son séjour, que la malignité de ses ennemis ne pourroit la découvrir.

Bidermann fut exact; dès le matin du troisième jour, il étoit à la porte de son beau-frère avec une charrette couverte, Célestine et Jeannette s'y placèrent avec leurs minces bagages, et le cortége se mit en route. En partant, Célestine supplia son hôte de ne dire à personne en quel endroit elle alloit, et de tenir même son départ le plus secret possible.

Une douce émotion vint l'agiter lorsqu'elle aperçut Wals. En songeant qu'elle alloit habiter un si beau pays, il lui

sembla que le voile de douleur qui entouroit son ame, se soulevoit pour y laisser pénétrer le calme et la paix.

La charrette s'arrêta devant une maison simple, mais jolie; un enfant de huit ans sortit, courut à Bidermann qui l'embrassa et l'éleva à la hauteur de la charrette. C'est ma fille, Madame, dit-il à Célestine. L'enfant lui passa ses bras autour du cou avec toute l'ingénuité possible, et lui tendit la main pour l'aider à descendre.

Bidermann conduisit ses deux étrangères dans les chambres qui leur étoient destinées. En les voyant meublées non-seulement de la manière la plus commode, mais encore avec une recherche qu'elle fut étonnée de rencontrer chez un paysan, Célestine ne put s'empêcher de lui en témoigner sa surprise, et de lui faire sentir combien elle craignoit de lui avoir occasionné quelque dépense. Ne soyez pas inquiète, lui dit-il, le ciel est bon, il m'a envoyé les moyens de faire ce que je fais.

Toute la maison étoit arrangée avec un goût et une recherche qui prouvoient que le possesseur devoit être à son aise. Il étoit aux petits soins pour Célestine, il lui procuroit tous les plaisirs et toutes les distractions qu'on peut espérer dans un village; depuis long-temps elle ne s'étoit pas trouvée si tranquille.

La privation la plus considérable pour elle, étoit de n'avoir point d'église. Lorsqu'on a des peines, on éprouve une si grande douceur à les déposer dans le sein de la divinité; l'homme qui vient d'adresser des voeux sincères à l'éternel, a tant de force contre le malheur! . . Célestine et Jeannette ne pouvoient aller à la messe que les dimanches et les jours de fête; Bidermann les conduisoit à Aix la Chapelle dans sa charrette couverte, et chaque fois il les menoit chez un cousin qu'il avoit dans cette ville. C'étoit un vieux fabricant d'aiguilles, que la goutte retenoit les trois quarts de l'année cloué sur un fauteuil de cuir peut-être encore moins gras que ses habil-

lemens. Il étoit laid, dégoûtant, de mauvaise humeur, et sur-tout d'une avarice sordide. Quoiqu'il fût garçon, quoiqu'il n'eût que des héritiers éloignés, il se refusoit même le nécessaire: et cependant son commerce qui prospéroit chaque jour auroit pu lui fournir les moyens de vivre dans une honnête aisance. Les premières fois qu'il vit les deux étrangères il les reçut avec humeur, il en vouloit presque à son cousin de les lui avoir amenées. Bientôt il s'humanisa, et parut faire attention à Jeannette. Bidermann s'apercevant de sa prédilection, plaisanta beaucoup la pauvre petite sur la tendresse d'un amant qui n'étoit guère fait pour la flatter. C'est un bon parti, disoit-il quelquefois, il a plus d'écus que je n'ai d'escalins.

Un jour le bon Bidermann entra dans la chambre de Célestine. Il causa d'abord avec elle indifféremment: peu-à-peu il devint embarrassé, Célestine vit bien qu'il avoit quelque chose à lui dire. Après avoir hésité long-temps, il finit,

comme il faisoit ordinairement, par lui avouer avec une brusque simplicité ce dont il s'agissoit. Madame, lui dit-il, vous n'avez pas d'argent, mais moi j'en ai, et c'est la même chose. Il posa en même temps une bourse sur la table. — Bidermann, lui dit Célestine surprise en lui remettant la bourse, vous avez peut-être plus consulté votre bon coeur que vos moyens et mes besoins. Vous avez trop d'attentions pour qu'il me manque quelque chose ici; reprenez cet argent, il vous sera plus nécessaire qu'à moi. — Non, Madame, non; il vous appartient, il est uniquement à vous. — Eh! bien, il est à nous deux; mais ce sera vous qui le garderez, ce sera vous qui en disposerez, j'aurai plus de plaisir à le voir entre vos mains qu'entre les miennes. Vous mettez tant de zèle et d'empressement à tout ce qui peut m'intéresser . . . . — Ah! Madame, je voudrois bien avoir fait quelque chose pour vous, mais je n'ai malheureusement que la volonté! . . — Bon Bidermann! Cette délicatesse donne

encore un nouveau prix à vos bienfaits. Croyez qu'ils sont à jamais gravés dans mon ame. Mes malheurs finiront, j'espère, mais le souvenir de celui qui mit tant de sensibilité à les soulager ne s'effacera jamais de mon coeur. — Mon dieu! . . . Si vous saviez . . . . Madame, acceptez cet argent! — Non, Bidermann, ne me pressez pas davantage. — Non? ah! ne dites pas non comme cela . . . . moi qui ai promis que vous le recevriez. — Il ne seroit pas à vous! .. — Eh! non, il n'est pas à moi. Malheureusement il n'est pas à moi! Au reste je ne suis pas fâché de vous l'avoir dit, quoiqu'on me l'eût défendu, je ne pouvois plus supporter votre reconnoissance, il me sembloit que c'étoit un bien volé. Ce n'est pas moi qui ai fait rien de tout ce que vous voyez. Je ne suis qu'un pauvre paysan, et, avant que vous vinssiez dans ma maison, elle n'étoit qu'une misérable chaumière. De tout ce que vous avez trouvé ici, il n'y a à moi qu'un

bon cœur, et c'est ce que personne ne pourra m'ôter.

Célestine n'étoit pas étonnée, c'étoit du saisissement qu'elle éprouvoit. — Eh! qui est-ce qui vous a donné, demanda-t-elle avec une espèce de frayeur, les moyens de ..... — Ah! qui c'est? Une personne qui vous aime bien, et puis qui est si bonne, si bonne! quand on a une ame comme celle-là, qu'on est heureux d'être riche! Elle ne vouloit même pas que vous sussiez que ce n'étoit pas moi qui vous obligeois; mais il faudra bien qu'elle me pardonne, je ne pouvois pas mentir plus long-temps. — Je vous le demande en grâce, Eidermann, dites-moi quelle est cette personne. Vous ne savez pas combien il m'importe de la connoître! — Elle m'a défendu de vous dire son nom, d'ailleurs je ne le sais pas: mais c'est une vieille dame bien douce, bien généreuse. Elle vous aime tant! elle a si grand'peur qu'il ne vous manque quelque chose! elle me fait tant de recommandations toutes les fois qu'elle

me voit! — Elle vient donc ici? — Oh! non, mais lorsqu'elle veut me parler, elle me fait avertir de me rendre dans un village voisin. Elle m'a remis cet argent hier, en me répétant qu'il falloit que vous le prissiez. Madame, ne le refusez pas, je vous assure que vous lui feriez de la peine. — Ecoutez, Bidermann, je ne puis accepter qu'à une seule condition, c'est que je connoîtrai ma bienfaitrice. Priez-la de venir chez vous; elle a déjà tant fait qu'il ne doit pas lui paroître pénible d'en recevoir le prix. Si elle vous refuse, je serai fâchée d'y être obligée, mais je partirai dès demain. — Partir! ah! jamais Madame; je vous garderois tout de même quand la vieille dame vous abandonneroit, et ne croyez pas que ce ne fût que pour votre père que je le ferois, ce seroit aussi pour vous; à présent que je vous connois, je serois trop malheureux si vous me quittiez. — Bidermann, ce ne seroit qu'avec chagrin que je m'y résoudrois; votre attachement sincère

contribue trop à diminuer mes maux pour m'éloigner de vous sans le plus vif regret, mais il faudra bien se séparer, si la personne.... — Oh! elle y consentira, elle y consentira! je dois la voir aujourd'hui, je la prierai tant.... j'ai là quelque chose qui me dit que nous réussirons.

Célestine réfléchit sérieusement sur ce qu'elle venoit d'apprendre. Elle ne savoit à qui rapporter l'obligation de ces soins généreux. Accoutumée par le malheur à se défier de tout, elle avoit soupçonné un moment que c'étoit peut-être une nouvelle manoeuvre de ses ennemis. Cependant à quoi bon l'amener chez un homme dont la probité ne pouvoit être suspecte, l'attirer au fond d'un petit village pour lui procurer mille agrémens et lui préparer tous les charmes d'une vie tranquille? D'ailleurs sa bienfaitrice étoit une vieille femme dont Bidermann lui vantoit la sensibilité; et la manière dont elle agissoit, étoit bien propre à faire concevoir d'elle une idée

avantageuse. . . Célestine rougissoit de sa défiance, mais elle n'en étoit pas maîtresse, et c'étoit par cette raison, qu'elle avoit temoigné au bon paysan le désir positif de connoître la personne qui le faisoit agir.

Bidermann revint vers le soir: Victoire, victoire! s'écria-t-il avec joie lorsqu'il aperçut Célestine; elle viendra; oh! je le savois bien qu'elle viendroit. Elle m'a grondé, elle m'a traité de bavard, mais elle sourioit, elle étoit contente lorsque je lui parlois de votre reconnoissance. (Célestine eut en ce moment une véritable honte de ses soupçons.) — Elle a consenti à venir vous voir demain; mais elle m'a dit qu'elle avoit des raisons pour ne pas se montrer dans le village; ainsi, si vous voulez causer avec elle, il faudra que vous vous rendiez demain au soir au bord du petit bois où vous allez vous promener si souvent. C'est moi qui lui ai indiqué cet endroit, parce que je sais que vous l'aimez.

Célestine attendit le moment de l'entrevue avec impatience. Elle étoit curieuse de savoir quel être bienfaisant s'intéressoit si vivement à elle, et se faisoit d'avance un plaisir délicieux d'épancher ses chagrins dans une ame si bien d'accord avec la sienne. Ma bienfaitrice est âgée, se disoit-elle, elle a de l'expérience, ce sera une amie, ce sera une mère ... Ma tendre mère! .. oh! non, personne ne pourra jamais la remplacer! . . . Mais où m'a-t-elle, connue cette généreuse étrangère? quel motif a pu la porter à s'occuper de moi avec tant de bonté? Demain elle me le dira, demain elle entendra toute l'expression des sentimens qu'elle m'inspire.

Il arriva enfin ce moment désiré: Célestine marcha vers le petit bois avec Jeannette, elle éprouvoit une sorte de saisissement en s'en approchant. Regardant de loin au travers des feuillages, elle cherchoit sa bienfaitrice et croyoit déjà distinguer les traits sous lesquels elle se l'étoit représentée. Personne ne pa-

roissoit, le silence le plus profond régnoit dans cet endroit solitaire. Célestine n'y entendoit que le bruit de ses pas et le frémissement monotone des feuilles agitées par le vent. Elle n'est pas encore arrivée, dit-elle à Jeannette, nous sommes venues trop tôt!

Tout-d'un-coup elles entendent un froissement violent parmi les branches, elles les voient se mouvoir et céder, elle frémissent, elle s'effraient; un homme s'élance, il marche vivement vers elles, Célestine reconnoît Rasoni; elle veut fuir, elle n'en a pas la force: il la tient déjà dans ses bras, il veut l'entraîner vers une voiture qui l'attend à quelques pas de là: elle se débat, elle crie, Jeannette appelle de toutes ses forces, plusieurs voix lui répondent, elle entend courir au milieu des feuillages: le Marquis se hâte malgré les efforts que toutes deux lui opposent: Bidermann et plusieurs paysans armés débusquent du bois: Rasoni se voit entouré, il abandonne sa proie, et met l'épée à la main: on veut

se jeter sur lui, il se fait jour au travers de la troupe, gagne sa voiture, et, se voyant trop foible avec deux hommes qui l'accompagnoient pour résister à dix ou douze animés contre lui, il fuit au grand galop: on tire après lui quelques coups de fusil qui ne l'atteignent pas, et on remporte en triomphe au village Célestine presque évanouie.

Ah! Bidermann, lui dit-elle quand elle eut repris ses sens, voilà donc cette femme généreuse dont vous me vantiez la bienfaisance. — Madame! au nom du ciel, pardonnez-moi s'écria le bon vieillard en se jetant à ses genoux, je suis innocent, je vous ai trompée parce qu'on m'a trompé moi-même. La malheureuse qui s'est toujours montrée à moi, savoit si adroitement feindre des sentimens qui étoient, hélas, bien loin de son ame noire, que je n'aurois jamais osé me défier d'elle. Madame, Madame! pardonnez-moi; l'empressement que j'ai mis à courir à votre secours aussitôt que j'ai su que vous étiez en danger, doit assez

vous prouver que je ne suis pas coupable. — Et comment avez vous connu le péril qui me menaçoit? demanda Célestine en le relevant.

Quelque temps après que vous avez été sortie, répondit-il, nous avons vu arriver un jeune homme tout essoufflé: il apportoit un billet qu'il falloit, disoit-il, que quelqu'un de la maison se hâtât de lire. Je l'ai ouvert, et j'y ai trouvé ces mots: „Que madame d'Orméville se gar„de bien d'aller au rendez-vous, ou si „elle est déjà partie quand on recevra „ce billet, qu'on s'empresse de courir en „force au petit bois, on arrivera peut„être encore trop tard.“

J'ai sur-le-champ rassemblé mes voisins, continua Bidermann, et nous avons volé sur vos pas, bien à propos sans doute, puisque deux minutes plus tard, nous ne serions venus que pour être témoins de votre enlèvement.

Tout en parlant, le vieillard observoit Célestine pour voir l'effet que ce récit produisoit sur elle. Il crut s'apercevoir

qu'elle n'avoit plus l'air aussi animée, il saisit doucement une de ses mains, la porta à ses lèvres, et Célestine sentit des larmes couler sur ses doigts.

Je vous rends justice, lui dit-elle attendrie, je suis persuadée qu'on vous a fait agir sans que vous pussiez pénétrer quels desseins cruels on tramoit contre moi. On a abusé de votre franchise, on s'est joué de votre confiance, mais votre coeur n'en étoit pas moins innocent, votre attachement pour moi n'en étoit pas moins pur. Brave homme, je ne vous en veux pas.... Je suis content, s'écria le vieillard transporté, je serois mort, oui, je serois mort de chagrin si j'eusse conservée l'idée que vous me soupçonniez. Moi, vous trahir! moi à qui votre père à sauvé la vie, moi à qui vous vous êtes confiée!.. ah! je mourrois plutôt tout-à-l'heure que de consentir à rien faire contre votre repos. Mais, Madame, restez chez moi; vous n'y serez plus aussi bien que vous avez été jusqu'à présent, mais vous y serez comme moi, mieux que moi si je

je puis. Vous avez déjà travaillé, je tâcherai de vous procurer de l'ouvrage, et nous vivrons ensemble aussi bien que nous le pourrons; nous serons tous vos domestiques, nous serons tous vos enfans. Madame, ne me refusez pas, ou je croirai que vous ne m'avez pas pardonné!

Sans asile, sans ressources, désespérant de trouver ailleurs des coeurs aussi sensibles que celui de Bidermann, Célestine se décida à rester chez l'honnête paysan. Elle vivoit avec Jeannette du fruit de son travail, et, devenues aussi craintives l'une que l'autre, elles ne sortoient plus du village; si elles se promenoient quelquefois, c'étoit dans le verger de Bidermann et dans ceux de ses voisins.

Lorsque la nuit approchoit, elles alloient trouver leur hôte et travailloient près de lui à la lueur d'une mauvaise lampe; la gentille Marie leur aidoit autant que son âge pouvoit le lui permettre, Bidermann se chargeoit d'entretenir la conversation, et racontoit à sa manière toutes les affaires où il s'étoit trouvé.

Un soir il étoit assis auprès de Célestine, ses yeux attentifs suivoient chaque mouvement de son aiguille. Elle ourloit une toile rude et épaisse; ses doigts délicats ne la cousoient qu'avec peine. Dans un moment d'effusion, Bidermann saisit une de ses mains et la considéra avec émotion: il vit sur cette peau si blanche et si fine l'empreinte de l'étoffe grossière, il remarqua des coupures faites par le fil noueux et inégal: l'enflure, la rougeur qui couvroient cette main si douce annonçoient assez la douleur que lui causoit un travail trop fort pour elle. Juste ciel, s'écria Bidermann, tu vois ce qu'elle souffre! — Oui, répondit vivement Célestine en appuyant son autre bras sur l'épaule du vieillard; oui, il me voit, et il voit aussi le fond de votre coeur. Mes peines sont bien moins amères quand il m'envoie d'aussi douces consolations!

Empressé de distraire celles dont il ne pouvoit calmer entièrement les chagrins, Bidermann s'efforçoit de varier le sujet des conversations de la veillée. Il leur

détailloit quelquefois tous les agrémens des environs, mais il leur parloit surtout du château que possède à Wals même une famille sortie de France lors de la révocation de l'édit de Nantes. Souvent elles avoient passé auprès de ce château, mais elles n'étoient jamais entrées dans les jardins que Bidermann leur peignoit comme très-bien soignés et renfermant beaucoup de choses curieuses.

Un jour après avoir fini leur ouvrage, elles se trouvoient seules dans la maison avec la petite Marie; la description du château dont elles avoient entendu parler tant de fois leur revint à l'esprit, elles eurent envie d'aller s'y promener. Il commençoit déjà à se faire tard, mais elles en étoient si peu éloignées et le château étoit habité par tant de monde, qu'elles ne crurent pas avoir rien à craindre.

L'agrément qu'elles goûtèrent dans cette promenade leur fit oublier l'heure; la soirée étoit déjà avancée, et elles ne songeoient pas encore à se retirer. Errant dans les détours d'allées solitaires

et mélancoliques, elles parloient de celui qui faisoit le sujet continuel de leurs entretiens; depuis long-temps Célestine n'avoit pas reçu de nouvelles de d'Orméville, elle en étoit vivement inquiète, et se figuroit que c'étoient encore de nouveaux malheurs qui occasionnoient ce silence; Jeannette s'efforçoit de la rassurer, mais elle-même partageoit ses craintes, mais elle-même trembloit qu'un événement fatal ne vînt bientôt leur causer de nouvelles larmes.

Tout-à-coup elles se trouvèrent vis-à-vis d'un pavillon placé sur une espèce de hauteur; il étoit d'une forme assez singulière, et une grille de fer en fermoit l'entrée. Leur attention se tourna de ce côté, elles marchèrent vers le pavillon. A mesure qu'elles avançoient, elles croyoient reconnoître que les murailles de l'intérieur étoient recouvertes de pierres larges et polies; l'ombre des barreaux de la grille que la lune dessinoit dessus en faisoit mieux ressortir la blancheur. Au milieu étoit un objet

dont elles ne pouvoient encore distinguer la forme, il sembloit seulement que ce fût une table recouverte d'un tapis noir.

La tristesse touche de bien près à la crainte; Célestine et Jeannette émues sans savoir pourquoi, éprouvèrent un saisissement morne et subit. La curiosité l'emporta cependant, et elles continuèrent de marcher; mais elles se tenoient serrées l'une contre l'autre et n'osoient mutuellement se communiquer leurs idées. Un vent frais qui commençoit à s'élever agitoit les arbres et leur causoit un frémissement lugubre; quelques nuages s'amonceloient à l'horizon et sembloient de loin environner la couverture du bâtiment. Tout concouroit à imprimer la terreur dans l'ame des deux jeunes femmes; elles tressailloient, des soupirs entrecoupés annonçoient l'oppression de leur coeur.

En arrivant près de la grille, elles virent clairement que les grandes pierres blanches qu'elles avoient d'abord remar-

quées n'étoient autre chose que des épitaphes. Le pavillon servoit à la sépulture de la famille qui habitoit le château. En jetant les yeux sur l'objet qui les avoit principalement frappées, elles frissonnèrent d'horreur; c'étoit un cercueil entouré de draperies noires et placé sur une espèce de sarcophage. Les pâles rayons de la lune obscurcie par les nuages sembloient venir s'éteindre sur le drap mortuaire, et leur clarté sinistre ajoutoit encore à la tristesse de cet ensemble effrayant.

Célestine égarée crut voir un avertissement du ciel, dans une rencontre, pur effet du hasard. — Grand dieu, s'écria-t-elle avec douleur, tu n'as dirigé mes pas de ce côté que pour m'apprendre par ce spectacle de mort que d'Orméville n'existe plus ! . . . J'entends une voix cruelle qui m'avertit que je ne verrai plus mon époux . . . D'Orméville ! d'Orméville ! appelle à toi ta Célestine ! Que feroit-elle d'une vie qu'elle n'a plus l'espoir de te consacrer? où prendroit-

elle maintenant la force de souffrir?..... Plongée dans le délire, elle s'élança vivement vers la grille, tomba à genoux, colla son visage contre les barreaux, et sembloit faire effort pour s'approcher davantage de l'objet hideux qui en cet instant lui offroit, pour ainsi dire, des charmes. Emportée par un penchant irrésistible, Jeannette se précipita vers Célestine, la prit dans ses bras et prononça son nom avec un accent de reproche qui la rappela à elle-même. Toutes deux se regardèrent un moment, toutes deux se répétèrent mille fois le nom de d'Orméville, une douleur tranquille succéda à un emportement aveugle, et les douces larmes du sentiment remplacèrent l'égarement de la passion.

Il étoit déjà tard, Jeannette s'en aperçut la première; elle eut bien de la peine à emmener Célestine, un pouvoir invincible paroissoit l'enchaîner près de la funeste grille. En sortant du jardin, elles rencontrèrent Bidermann tout effrayé qui

couroit au devant d'elles. Il ne faisoit que de rentrer, la petite Marie lui avoit dit où étoient les deux amies; étonné comme elle de ce qu'elles restoient si tard hors de la maison, il avoit tremblé qu'il ne leur fût arrivé quelque accident. La joie qu'il témoigna en les revoyant leur prouva combien son inquiétude avoit été vive; il leur fit des reproches, elles s'excusèrent sur l'attrait qu'elles avoient trouvé dans leur promenade, mais elles se gardèrent bien de parler du pavillon.

Elles furent tristes pendant toute la journée du lendemain; souvent elles interrompoient leur ouvrage pour se regarder; elles ne disoient rien, elles soupiroient; leurs coeurs oppressés sembloient se soulager par cette sorte d'entretien tacite. Vers le soir un même mouvement sembla les animer, elles se levèrent ensemble, se prirent par le bras, marchèrent vers la porte en silence, et, sans se communiquer leurs idées, leurs pas se dirigèrent de concert vers le château.

A peine entrée dans le jardin, Célestine tourna du côté du pavillon; Jeannette se laissa entraîner, quoiqu'un reste de réflexion lui dictât d'éloigner une épouse infortunée du spectacle funèbre où elle croyoit trouver le présage de la mort de son mari; mais la tristesse est un mal qui se communique si aisément, elle a tant de pouvoir sur une ame sensible, que Jeannette dévorée aussi d'inquiétude sur le sort de celui qu'elle aimoit comme un frère, trouvoit presque du plaisir à pleurer sa perte dont elle n'osoit plus douter.

A genoux à la même place que la veille, l'épouse et la libératrice de d'Orméville versèrent encore des larmes amères que leur arrachoit un cruel pressentiment; mais, songeant qu'elles avoient un ami qui comptoit les momens de leur absence, elles se retirèrent de meilleure heure. A demain, dirent-elles d'une voix étouffée en collant leurs lèvres sur les barreaux et en jetant un regard triste du côté du cercueil. Leurs bras s'en-

trelacèrent, et elles regagnèrent en silence la maison de Bidermann.

La journée du lendemain s'écoula comme celle qui l'avoit précédée : même distraction, même tristesse, mêmes soupirs. Le soir arriva; il étoit, pour ainsi dire, impatiemment attendu, et un regard mutuel fut le signal de la promenade.

Déjà depuis un moment la grille du pavillon étoit humectée de nouvelles larmes, lorsque deux hommes masqués sortant brusquement du milieu des feuillages, s'avancèrent vers Célestine et se jetèrent sur elle. Malgré son peu de force elle s'attacha aux barreaux de la grille, et tandis qu'un des ravisseurs se préparoit à employer la violence pour les lui faire lâcher, l'autre s'emparoit de Jeannette à laquelle il fermoit la bouche pour l'empêcher de crier.

Célestine presque évanouie alloit céder aux efforts de son ennemi, lorsque tout-à-coup on entendit une voix sourde et sépulcrale qui paroissoit s'élever du sein

de la terre. Elle prononça distinctement ces mots avec un accent terrible : *Scélérats, redoutez la vengeance du ciel.*

Les deux coquins se regardant avec étonnement, restèrent interdits, et cherchoient à reconnoître d'où sortoit la voix menaçante. Portant de concert leurs yeux vers le fond du pavillon, ils virent la couverture du cercueil qui étoit au milieu s'agiter lentement : bientôt ils distinguèrent une figure pâle et livide qui soulevoit peu-à-peu le drap mortuaire, et qui déjà descendoit sur le pavé; un linceul blanc la couvroit de la tête aux pieds. Elle se tint un instant debout, et levant lentement un de ses bras, en montrant le ciel aux deux ravisseurs, elle le baissa par degrés vers la terre et l'arrêta à la hauteur du cercueil sur lequel elle fixa leur attention. Un moment après ils la virent se mouvoir et marcher vers eux d'un pas grave et mesuré.

La frayeur s'empara d'eux, ils s'en-

fuirent en abandonnant Célestine et Jeannette qui, le visage collé contre terre, restoient prosternées et glacées d'effroi. Le fantôme arriva jusqu'à la grille, et la fit tourner pesamment sur ses gonds. Il se penchoit vers Célestine, lorsqu'un cri se fit entendre à peu de distance; alors il recommença à marcher et se perdit parmi les arbres voisins.

C'étoit Bidermann et la petite Marie qui arrivoient à portée du pavillon précisément dans cet instant. Voyant les deux hommes masqués qui fuyoient et le spectre qui étoit si près de Célestine, ils tombèrent tous deux à genoux et ne purent retenir une exclamation de frayeur. Ils restèrent quelques momens sans oser s'approcher; mais à la fin Bidermann remarquant que le spectre avoit disparu, et que Jeannette faisoit un léger mouvement, se décida à aller vers elle. Ses yeux demeuroient fixés sur le pavillon dont la grille étoit encore ouverte; il marchoit lentement et avec précaution, la petite Marie le tenoit par

le pan de son habit dont elle se couvroit le visage.

Ils trouvèrent Célestine immobile; ses bras roidis serroient encore fortement les barreaux de la grille, ses paupières étoient fermées, son visage étoit pâle et décoloré, elle étoit évanouie. Jeannette étendue près d'elle avoit un peu repris connoissance, et faisoit de vains efforts pour dénouer le mouchoir dont les ravisseurs lui avoient entouré la tête. Bidermann et sa fille la débarrassèrent, elle les aida à faire revenir Célestine; et tous quatre regagnèrent avec peine la petite maison: aucun d'eux n'osoit regarder derrière soi, frissonnant au moindre bruit, ils marchoient pressés les uns contre les autres, et s'imaginoient voir le fantôme errer dans les feuillages dont ils étoient entourés.

Ce ne fut que plusieurs heures après cette scène effrayante que Célestine recouvra entièrement l'usage de ses sens. Pendant long-temps elle fut agitée d'un tremblement continuel; sa voix éteinte

ne pouvoit former que des sons entrecoupés, ses yeux conservoient tout l'égarement de la crainte.

Lorsque Bidermann la vit mieux, il demanda l'explication des choses surprenantes dont il avoit été témoin sans pouvoir les comprendre. Célestine lui raconta tout ce qui s'étoit passé jusqu'à ce que le spectre sortît du cercueil; depuis cet instant elle avoit, pour ainsi dire, cessé d'exister. Bidermann rapporta à son tour que, voulant aller chercher Célestine, parce qu'on venoit de l'avertir qu'on avoit aperçu des étrangers dans le village, il avoit distingué de loin les deux scélérats qui s'enfuyoient et le spectre qui sortoit du pavillon. Je l'ai vu de mes deux yeux, comme je vous vois maintenant, répétoit-il; il s'est penché vers vous, de sorte qu'on auroit juré qu'il vouloit vous parler. . . . Que les méchans disent donc maintenant qu'il n'y a pas une providence!

Célestine déclara qu'elle étoit décidée à partir le lendemain: Eh! où voulez-

vous aller, Madame, lui dit Bidermann effrayé de sa résolution. — Je n'en sais rien, je vais mourir ailleurs, mais aucun motif ne peut me décider à rester ici davantage. — Ah! Madame, vous oubliez donc que vous êtes sans ressources, que moi je n'en ai pas à vous offrir! Où pouvez-vous aller dans cet état, grand dieu! — Je vous le répète, je l'ignore; mais je ne puis plus demeurer ici, je ne le dois plus.

Bidermann, les bras croisés sur sa poitrine, fixoit sur elle ses yeux humides et n'avoit pas le courage de l'interrompre; Jeannette assise dans un coin, paroissoit éprouver intérieurement les combats les plus terribles. Elle n'écoutoit pas Célestine; profondément occupée de ses propres idées, elle balbutioit quelques mots étouffés: elle pleuroit, essuyoit ses larmes, sembloit un instant s'armer de courage, et recommençoit à pleurer de nouveau.

Tout-d'un-coup elle se leva et s'avança vers Célestine d'un pas assuré: Eh! bien

oui, Madame, lui dit-elle avec un ton extraordinaire, nous partirons, il le faut: mais au nom du ciel, mais si je vous suis chère, différons notre départ encore de trois jours. — Pourquoi, Jeannette, pourquoi? . . Dans trois jours aurons-nous plus de ressources? Non, ma bonne amie. Dans trois jours il ne me restera comme aujourd'hui que ton attachement; et ces trois jours peuvent devenir si favorables à nos ennemis. — Si vous ne sortez pas de la maison, il ne vous arrivera rien, et dans trois jours . . . . Madame, ne me les refusez pas, ou je croirai que vous n'aimez plus Jeannette. — Ah! ma chère enfant, rien ne me coûtera pour te prouver que je t'aime; mais crois-tu avoir quelques moyens de nous tirer d'embarras?... Sur-tout n'entreprends rien qui puisse t'exposer; Jeannette ce ne seroit pas me délivrer que de te sacrifier pour moi! (Jeannette secoua tristement la tête.) — Madame! . . . consentez à ce que je vous demande! restez ici trois jours encore! . . . — Je ferai

tout ce que tu voudras; notre cause n'est-elle pas commune, notre volonté ne doit-elle pas l'être? (Jeannette se troubloit sans cesse davantage.) — Si par hasard, reprit-elle, puis elle s'interrompit; . . Vous ne devez pas être inquiète . . . . adieu, Madame, adieu! . . (Elle l'embrassa et voulut s'éloigner.) — Que dis-tu donc, mon enfant? ce trouble m'effraie . . Non, non, ne me quitte pas; tu connois toutes mes pensées, voudrois-tu me laisser ignorer les tiennes? Jeannette, pourquoi pleures-tu? — Demain, demain vous ne me verrez plus pleurer. . . . Elle l'embrassa encore une fois, s'échappa brusquement de ses bras, et courut se renfermer dans sa chambre.

Inquiète de l'agitation singulière que Jeannette avoit montrée, fatiguée par tout ce qu'elle-même avoit éprouvé dans cette soirée fatale, Célestine alla tristement se coucher. Le sommeil ne put approcher de ses paupières, le calme ne put approcher de son coeur. Elle passa la nuit entière en proie aux craintes,

aux souvenirs déchirans, au découragement total.

Elle se leva avec le jour et courut à la chambre de Jeannette; la porte étoit ouverte, mais Jeannette étoit sortie. Célestine l'appela dans toute la maison, Bidermann courut dans tout le voisinage. Personne n'avoit vu Jeannette. Elle avoit disparu.

Ce coup terrible acheva d'abattre Célestine: Voilà donc pourquoi elle me demandoit de rester ici trois jours, s'écrioit-elle douloureusement, c'étoit pour me fuir. Jeannette! et toi aussi tu m'abandonnes! tu me laisses lorsqu'il ne me restoit plus que toi! . . . . Pauvre enfant! elle est peut-être allée me chercher des secours! . . Hélas! que dis-je? est-il encore dans l'univers quelqu'un qui s'intéresse à moi! . . . Non, non, elle ne pouvoit plus supporter le spectacle de mes malheurs, ils déchiroient son ame sensible, elle n'avoit pas le courage de me voir souffrir . . . Jean-

nette, tu avois sauvé mon époux, c'étoit toi qui devois fermer mes yeux!....

Célestine avoit promis, d'attendre trois jours, elle résolut de tenir sa parole quoiqu'elle la regardât comme inutile. Fermement persuadée qu'elle ne verroit plus Jeannette, elle passa ces trois cruels jours dans une apathie morne et effrayante. Quelquefois elle se flattoit que Jeannette alloit revenir, elle croyoit l'entendre: un affreux retour sur elle-même dissipoit bientôt le prestige. Le soir du troisième jour, elle sentit renaître ses espérances, l'approche du terme fatal sembloit les augmenter encore; le troisième jour finit, comme ceux qui l'avoient précédé, Jeannette ne parut pas. Jeannette aussi m'a trompée, dit Célestine d'un ton de voix étouffé. Hélas! tout le monde s'est accordé pour empoisonner ma vie! . . . Elle s'endormit d'un sommeil d'épuisement et de foiblesse, les rayons du soleil vinrent enfin frapper ses yeux éteints. C'en est fait, s'écria-t-elle, il faut partir! . . . Où dois-je aller? que dois-je

devenir? . . d'Orméville! Il ne reste pas un asile à ta malheureuse épouse. . . .

La petite Marie vint la tirer de cet état terrible pour lui remettre une lettre. Elle regarda l'adresse et poussa un cri: C'est de lui, dit-elle en posant la letire sur son coeur, c'est de lui, je ne suis plus malheureuse! . . . .

D'Orméville étoit tourmenté de la plus vive inquiétude sur son sort, il lui avoit écrit plusieurs lettres et se plaignoit amèrement de n'avoir reçu aucune réponse. Il profitoit enfin de l'occasion d'un soldat qui retournoit dans son pays, et qui lui avoit promis de ne remettre sa lettre qu'à Célestine elle-même: en effet, cet honnête homme avoit été la chercher à Maestricht d'où on l'avoit renvoyé chez Bidermann.

La triste Célestine comprit que ses ennemis, non contens de la tourmenter par leurs criminelles entreprises, se faisoient encore un plaisir barbare d'intercepter sa correspondance avec son mari; elle lui avoit écrit trop souvent pour que

quelqu'une de ses lettres ne lui fût pas parvenue, si on ne les avoit pas arrêtées. Les cruels, s'écria-t-elle en relisant ce que lui mandoit d'Orméville, je leur aurois pardonné tout le reste, s'ils ne m'eussent pas enlevé cette consolation! Enfin il existe, il m'aime toujours . . . je ne crains plus le malheur, j'ai repris tout mon courage. Jeannette! si nous lisions cette lettre ensemble, elle seroit encore bien plus douce pour moi! . . .

A peine achevoit-elle ces paroles qu'elle entendit ouvrir la porte, et Jeannette, Jeannette elle-même entra dans la chambre. Célestine voulut se lever, elle n'en eut pas le temps; Jeannette s'étoit déjà élancée vers elle, et l'entouroit de ses bras. L'émotion leur ôtoit la parole, elles ne prononçoient que des sons à demi-articulés.

Après quelques momens passés dans ces douces étreintes, Jeannette releva enfin sa tête qu'elle avoit tenue jusqu'alors cachée dans le sein de Célestine. Ses joues étoient inondées de pleurs, et ce n'étoit

pas de ces larmes adoucissantes que le plaisir fait verser; c'étoit de ces larmes amères arrachées par la douleur. Qu'as-tu donc mon enfant? s'écria Célestine avec vivacité. . . . Jeannette! tu me revois et tu pleures de chagrin! Grand dieu! que peut-elle avoir à me raconter! . . La pauvre petite couvroit ses yeux de ses mains et ne répondoit pas. Célestine voulut se rapprocher d'elle, quelque chose glissa de dessus ses genoux et fit du bruit en tombant. C'étoit une bourse, elle la ramassa avec surprise. Ne la refusez pas, lui dit Jeannette d'une voix étouffée; ah! ne la refusez pas — D'où vient-elle? qui te l'a donnée? . . Jeannette gardoit le silence; elle fixoit ses regards sur Célestine, elle les tournoit vers le ciel et recouvroit ses yeux de son mouchoir.

Inquiète du trouble où elle la voyoit, Célestine la pressoit contre son sein; le même mouvement agitoit leur coeur. Qu'as-tu donc, ma bonne Jeannette, répétoit Célestine; que signifie cet argent?

Jeannette! . . jusqu'à présent nous avions toujours pleuré ensemble! (La jeune fille l'embrassoit avec transport, elle serroit sa main plus vivement et sembloit vouloir arrêter ses questions par des caresses.) — Ne suis-je plus ton amie, continuoit Célestine, ai-je perdu ta confiance? . .

Cette sorte de reproche lui rendit des forces, elle rassembla toutes ses facultés pour presser Célestine dans ses bras. — Veux-tu donc me faire mourir par ton silence? à qui est cette bourse. — Elle est à vous, s'écria-t-elle. — Elle est à moi! Et comment? d'où vient-elle? — Elle vient . . . . ah ciel! . . . . mais enfin vous pourrez fuir maintenant, vous ne souffrirez plus. — Jeannette, je n'y puis plus tenir; éclaircis-moi ce mystère . . . Cruelle enfant! tu ne fais que pleurer! — Ne faites pas d'attention à mes pleurs, ils m'échappent malgré moi!

Elle voulut essayer de prendre un air serein; en regardant Célestine, des larmes se grossissoient peu-à-peu-dans ses yeux

et couloient bientôt de nouveau sur ses joues.— Ma chère Jeannette! as-tu donc oublié combien je t'aime? — Vous m'aimez! ah! dites-le-moi? dites-le-moi souvent! vous me donnerez des forces .... mais non, je ne vivrai plus avec vous ..... Prenez donc cette bourse, ajouta t-elle en la ramassant brusquement et la présentant à Célestine; qu'au moins je sois dédommagée .... de tout ce qu'il m'a fallu souffrir. — Que t'est-il donc arrivé, grand dieu! ... L'effroi se peignoit sur le visage de Célestine. Jeannette se releva; elle eut l'air de se faire violence et de s'armer de courage.

Je ne pouvois plus soutenir la situation où je vous voyois, dit-elle d'un ton encore tremblant; votre désespoir réfléchi, votre résolution de fuir déchiroit mon ame: un autre jour comme la veille de celui où je vous quittai m'auroit fait perdre la tête. Elles sont encore là, continua-t-elle en montrant son coeur, les larmes que je vous vis répandre, elles

elles sont encore là; il m'auroit fallu mourir que je n'aurois pas balancé. . . .

Il en avoit peu coûté à Jeannette de prononcer cette espèce de préambule, elle ne parloit pas, elle ne faisoit que penser tout-haut; Célestine savoit à-peu-près tout ce qu'elle venoit de dire; mais que l'aveu qui restoit encore à faire étoit pénible! Elle se recueilloit, elle combattoit, elle s'encourageoit elle-même. Je savois que le vieux cousin de Bidermann étoit riche, poursuivit-elle tout-à coup. (Ses yeux qu'elle avoit baissés en commençant cette phrase se reportèrent lentement sur ceux de Célestine. Lorsque ce nom fut sorti de sa bouche, elle continua avec plus d'aisance.) — Je résolus d'aller le trouver; je savois qu'il m'aimoit. . . (Elle rougit, un soupir vint encore l'interrompre.) — Eh bien? lui dit Célestine qui attendoit la fin de ce récit avec une impatience inexprimable. — Je le suppliai de vous être utile, il en avoit si bien les moyens! . . . — Le brave homme! il s'est laissé

attendrir! — (Jeannette secoua tristement la tête.) — Il me répondit que votre sort dépendoit de moi, qu'il étoit prêt à vous obliger. . . . (Elle se rapprochoit de Célestine, elle l'entouroit plus fortement de ses bras, elle cachoit davantage sa tête dans son sein.) — Qu'il étoit prêt à m'obliger? . . (Le ton de Célestine devenoit incertain et tremblant.) — A condition . . . (Jeannette s'arrêta, elle suffoquoit, Célestine crut entendre ce silence.) — Malheureuse! s'écria-t-elle avec indignation en se levant pour la fuir. (Jeannette la retint par sa robe.) Ah! Madame, lui dit-elle avec un gémissement douloureux, c'est la mort que vous venez de me donner!

En se retournant, Célestine la vit à genoux les mains élevées vers elle; ses regards abattus conservoient encore l'expression de l'innocence, malgré la douleur qui les éteignoit, malgré l'accent du reproche qui venoit s'y mêler; son visage, son maintien, ses soupirs même sembloient respirer la pureté et la can-

deur, elle étoit trop touchante pour être criminelle. Célestine se rassit: Pardonne, mon enfant, pardonne, lui dit-elle avec émotion. Je rougis d'avoir pu te soupçonner; mais tu m'apportes une bourse, tu me parles d'un vieux avare ... — Il est mon mari!... s'écria Jeannette d'une voix étouffée. Ses larmes s'ouvrirent un passage; elle prenoit les mains de Célestine, et les pressoit sur son coeur comme pour calmer ses blessures.

Eclairée par l'aveu de Jeannette, Célestine sentit tout l'héroïsme de son dévouement et l'horreur de sa position. Bidermann entra en ce moment: Vous venez de recevoir une lettre, s'écria-t-il avec joie; il reconnut Jeannette, il courut vers elle, et fit un mouvement en arrière en la voyant noyée dans les larmes. Il regarda Célestine, elle étoit dans le même état; il aperçut la bourse qui étoit à terre: Que signifie tout cela? demanda-t-il avec vivacité. De grâce! instruisez donc votre vieux ami! Pourquoi ces larmes? pourquoi cette bourse?

— Ce sont des secours que votre cousin nous prête. — Mon cousin! — Que le ciel le lui rende! c'est la seule bonne action qu'il ait faite de sa vie. — Ah! vous ne savez pas à quel prix! . . . Il a exigé que Jeannette l'épouse.

Bidermann ramassa la bourse avec une pétulance impossible à peindre: Je vais partir, je vais lui reporter sa bourse, s'écria-t-il avec feu. Madame, Madame! je n'ai pas d'argent à vous prêter, mais il me reste encore une maison, un petit champ, ils sont à vous; vendez-les, vendez tout ce que je possède, je ne souffrirai pas que ce vieux avare . . . . (Les sanglots de la malheureuse victime redoublèrent.) — Brave homme! honnête Bidermann, reprit Célestine, il n'est plus temps; le sacrifice est consommé!.., Il seroit son époux! dit le sensible vieillard avec une exclamation aussi foible que la première avoit été prononcée; il seroit son époux! . . . La bourse s'échappa de ses mains; il les éleva vers le ciel, et les laissa pesamment retom-

ber. Son époux! répétoit-il tout bas; son époux!. . . Ces paroles s'échappoient en quelque sorte malgré lui.

Eh! pourquoi donc, reprit-il au bout de quelques momens avec une colère qui peignoit bien énergiquement la bonté de son ame, pourquoi donc avoir été faire une folie pareille sans nous consulter? Si j'étois à la place de Madame . . . — Ah! elle ne m'en veut pas! dit vivement Jeannette; non, elle ne peut m'en vouloir! Oui, ajouta-t-elle en regardant Célestine, vous auriez cherché à m'ôter le plaisir que je goûte maintenant au milieu de mes peines. — Chère enfant! . . . du plaisir! toi! . . . Ah! puisse le ciel payer un attachement que je ne saurois jamais reconnoître! Puisse-t-il te donner un bonheur que le souvenir de cette fatale journée chassera long-temps loin de moi! . . . Tes plus belles années, ton repos, l'espoir du sort heureux que tu méritois . . . Ma bonne amie! quel sacrifice! . . . (Célestine ne put continuer, elle recom-

mença à pleurer.) — Ah! combien je me reproche d'avoir pleuré en votre présence, reprit Jeannette en s'essuyant les yeux; vous croirez que je regrette ce que j'ai fait. Je m'étois si bien promis d'être raisonnable! mais pardonnez-moi, tout mon courage s'est enfui quand je vous ai vue! — Que je te pardonne! c'est à moi de me reprocher jusqu'à la mort d'avoir été cause de ton malheur . . . . Jeannette, j'avois déjà tant de chagrins . . . celui-là est le plus amer! — Non, non, ne vous affligez pas! que votre tranquillité soit ma récompense. Ne pensez plus à moi, je suis heureuse, Madame, ou du moins je vous promets de l'être!

Se levant alors avec tranquillité, Jeannette prit la bourse, l'ouvrit et étala sur la table les cinquante louis qu'elle contenoit: Voyez, dit-elle, ce que mon mari vous prête! . . . (Un soupir entrecoupa ces mots; elle fit un effort pour se vaincre.) J'espère, poursuivit-elle en tâchant de prendre un air plus riant, que vous serez bientôt en état de nous les

rendre! (Bidermann regardoit l'argent avec des yeux enflammés.) Le malheureux! disoit-il avec feu; quel plaisir il goûteroit s'il l'avoit voulu! J'aimerois mieux, oui j'aimerois mieux mourir de faim que de jamais être riche à pareil prix . . . Il sortit en disant ces mots.

Madame, vous ne refuserez pas ce que nous vous prêtons, dit Jeannette; c'est aussi moi qui vous prête. — Non, non, je ne refuserai pas tes bienfaits. C'est une douceur pour moi de te devoir quelque chose; je n'y toucherai qu'avec respect à cet argent qui te coûte si cher! — Il ne me coûte plus rien, tout est oublié, je ne veux plus songer qu'à vous. — Charmante fille! Chère Jeannette! Que n'ai-je des consolations à t'offrir! mais au moins je puis te faire partager un plaisir, qui sera bien cher à ton coeur. Lisons ensemble une lettre de celui à qui tu as sauvé la vie, de celui dont l'existence est encore un de tes bienfaits. Ah! Jeannette, que de choses tu as faites pour nous! Viens, mon amie,

viens ma soeur, tous les noms sont trop foibles pour toi! viens, cette lettre appartient à toutes deux! d'Orméville ne sauroit penser à Célestine sans penser à Jeannette; et quand il saura . . . il nous séparera moins que jamais dans son coeur!

Elles relurent ensemble la lettre de d'Orméville. Il finissoit par ces mots: Embrasse bien tendrement pour moi notre bonne, notre chère Jeannette. Elles se regardèrent un instant, leurs yeux devinrent humides de larmes; Célestine ouvrit ses bras, et Jeannette s'y jeta avec tout l'abandon de l'attendrissement.

Madame, dit-elle dans l'après-dîner, vous allez partir d'ici? — Oui, mon enfant, tu sais bien qu'il le faut. — Et vous partirez seule! — Ne me le rappelle pas, Jeannette; cette pensée est déjà trop cruelle. — Vraiment,. il vous en coûte de vous éloigner de moi? — Ah! ma bonne amie, devois-tu jamais le demander? — Eh! bien si vous vouliez,

il y auroit un moyen de fuir vos ennemis, et de ne pas nous quitter. — Dis-le, Jeannette, dis-le promptement. — C'est de venir demeurer chez mon mari à Aix la Chapelle. — Si près d'ici, mon enfant! — En partant secrétement, la nuit par exemple, vous arriverez sans que personne s'en doute, la maison est dans un quartier retiré, vous ne vous montrerez pas, et on ne s'avisera jamais de venir vous chercher là. — Jeannette crois-tu donc . . . . — Oh! je suis sûre qu'il ne vous arrivera rien; d'ailleurs moi je vous garderai. Voyez, il ne faut plus qu'un mot de vous pour nous rendre tous tranquilles, tous contens. Où seriez-vous mieux que chez moi? Permettez que je vous le dise, c'est une folie que de songer à aller rejoindre monsieur d'Orméville, à présent qu'il est à l'armée. Je suis bien certaine qu'il sera satisfait quand il saura que vous êtes chez Jeannette; venez-y, Madame, venez-y! Je vous cacherai si bien que vous n'aurez plus rien à craindre.

Célestine étoit ébranlée, les propositions de Jeannette étoient si raisonnables, si avantageuses, ses instances si pressantes qu'elle penchoit à se rendre à ses désirs. Après quelques incertitudes, quelques combats, elle se décida enfin, et il fut arrêté que Bidermann les conduiroit dans la nuit à Aix la Chapelle.

Le bon homme étoit consterné du départ de Célestine, mais il en sentoit la nécessité. Hélas, disoit-il, pourquoi m'avez-vous accoutumé à être heureux, je n'en serai que plus à plaindre actuellement: mais vous me permettrez d'aller vous voir, Madame, n'est-ce pas, vous ne refuserez pas le pauvre Bidermann? — Brave homme! ah! venez le plus souvent que vous pourrez! Venez voir votre fille, elle vous recevra comme son père.

Le séjour de Wals plaisoit à Célestine, elle éprouva un vif regret en le quittant, mais elle frémissoit encore au souvenir de ce qu'elle y avoit souffert. Il sembloit que son coeur se dilatoit que ses

frayeurs se dissipoient à mesure qu'elle s'éloignoit de l'endroit où ses ennemis l'avoient si cruellement poursuivie. Elle goûtoit une véritable jouissance en se disant qu'ils alloient ignorer le lieu de sa retraite, et qu'enfin elle alloit vivre en paix. — Pourquoi donc, demanda-t-elle à Jeannette par réflexion, pourquoi n'es-tu pas revenue le troisième jour comme tu me l'avois promis? — Eh! Madame, nous avons eu tant de peine à obtenir si vîte tout ce qu'il falloit pour mon mariage! les choses étoient loin d'aller au gré de mon impatience. — Ton impatience, pauvre Jeannette!... Elle l'embrassa tendrement et la pressa contre son coeur.

Célestine fut bientôt établie. Elle n'osoit lever les yeux sur l'époux de sa bienfaitrice. Ce ne fut qu'après de véritables efforts qu'elle prit sur elle de le regarder. Jamais elle ne l'avoit trouvé si infirme et si désagréable. Elle ne vouloit pas faire connoître à Jeannette ce qu'elle pensoit, l'infortunée n'avoit

pas besoin qu'on lui ouvrît davantage les yeux.

L'admiration de Célestine augmentoit sans cesse en voyant la déférence que cette jeune personne marquoit à un homme si bien fait pour l'éloigner. Voilà donc, se disoit-elle, le compagnon avec lequel cette généreuse enfant va passer les plus belles années de sa vie! . . Ces réflexions l'attristoient, elle ne pouvoit les dévorer en entier; Jeannette s'apercevoit des combats qui se passoient dans son ame. Je croyois, lui disoit-elle avec une tranquillité factice et pénible, je croyois que nous ne pensions plus qu'à tâcher d'être heureuses. Mais les larmes que Célestine voyoit sur le bord de ses paupières, lui annonçoient assez combien ce mot que sa bouche se faisoit effort pour prononcer, contrastoit avec la situation de son coeur!

Dans les premiers temps qu'elle occupa son nouvel asile, Célestine se tint sans cesse dans son appartement. Peu-à-peu la crainte du danger s'éloigna, le

souvenir s'affoiblit, le désir de profiter de sa liberté commença à se faire sentir. Elle éprouvoit, en ne sortant pas, une privation d'autant plus coûteuse qu'elle savoit que les environs d'Aix la Chapelle offroient des promenades charmantes.

Elle trompa pendant plusieurs jours cette impatience en s'occupant à écrire une longue lettre à d'Orméville, pour l'instruire de ce qui s'étoit passé. Le même soldat qui lui avoit été déjà si utile avoit promis de lui fournir une occasion sûre pour faire parvenir sa réponse; elle sentoit bien que désormais elle devoit user de détours pour correspondre avec son mari. Après la conduite du Marquis, elle n'avoit plus aucuns ménagemens à garder: elle instruisit d'Orméville de toute la perfidie de celui par lequel il avoit été abusé trop longtemps.

Un jour que Jeannette étoit sortie, Célestine regardoit la campagne avec des yeux de regret; la journée la plus ma-

gnifique étoit près de finir, jamais elle n'avoit éprouvé une si forte envie de sortir; elle hésitoit, la raison s'efforçoit de la retenir, l'impatience fit taire la raison, et Célestine franchit timidement une des portes de la ville, auprès de laquelle étoit située la maison du mari de Jeannette.

Elle se hâta de suivre la première route écartée qui se présenta à ses yeux, et bientôt elle se trouva dans un chemin entouré de bois et de rochers. Seule au milieu des richesses de la nature, elle respiroit plus librement, elle croyoit prendre une nouvelle existence. Ah! si d'Orméville étoit ici, s'écrioit-elle doucement, s'il se promenoit avec moi dans ces beaux lieux, que de charmes ils auroient encore de plus! combien le plaisir que j'éprouve seroit plus pur! il ne me manqueroit rien alors... Que dis-je? puis-je donc oublier qu'un père inexorable refuse de répondre aux lettres, où j'aime tant à lui peindre ma tendresse et mon repentir!

Célestine soupiroit, elle s'arrêtoit, elle regardoit autour d'elle, et recommençoit à marcher. Enfin elle arriva dans un endroit où sa vue devint moins gênée; le bassin s'étendoit, le bois formoit une espèce d'amphithéâtre; Célestine avoit devant elle un vieux château entouré de broussailles. A l'un des coins étoit une grosse tour ronde dont la moitié tombée en ruines laissoit apercevoir en entier le dedans: on y distinguoit encore des portes et des fenêtres que les éboulemens avoient à demi comblées. Au pied de la tour étoient entassées les pierres qui en avoient formé la clôture, et parmi les joints s'élevoient des herbes sauvages. Des lierres jaunes et desséchés tapissoient cette masure; un jeune arbre planté sur le sommet et déjà penché à moitié sembloit présager la chute des ruines qui devoit causer sa perte. Une suite de bâtimens touchoit à la vieille tour, et la charpente de ceux qui l'avoisinoient étoit entièrement à découvert. Les fossés presque comblés, mais encore

remplis d'eau fétide et dormante formoient un marais dont une quantité considérable de roseaux ombrageoit et agitoit la surface verdâtre. Aux pieds de Célestine étoit un siége de joncs formé par ceux qui venoient dessiner ce bel ensemble. Entraînée elle-même par ce sentiment qu'imprime la nature lorsqu'elle veut parler au coeur, elle s'assit, prit un crayon et esquissa le tableau pittoresque qui étoit déployé devant elle (*).

Peu-à-peu le crayon s'échappa de ses doigts, une rêverie profonde s'empara de son esprit. Ses yeux fixés sur les ruines suivoient la trace des ravages du temps; son ame s'exalta; elle se rappela le château, où s'étoient écoulés tranquillement les beaux jours de son enfance, et qu'une rage aveugle avoit détruit. Elle crut l'apercevoir devant elle, elle crut voir les murs noircis par

(*) Ce château situé à quelques portées de fusil d'Aix la Chapelle se nomme Franckemberg.

la fumée, les flammes sortant par les fenêtres et embrasant les toits, les bâtimens s'écroulant avec fracas; les domestiques de son père courant ouvrir les portes aux forcenés qui, comblés des bienfaits de toute sa famille, s'étoient ameutés pour l'égorger. Elle s'imaginoit sentir les pleurs de sa mère couler sur ses mains tremblantes, il lui semblait que ses bras l'entouroient encore, qu'elle l'entraînoit en cherchant à désarmer le Comte auquel son courage inspiroit l'inutile projet de se défendre. Ces images sinistres s'amonceloient devant elle, sa tête travailloit avec ardeur. . . . Un oiseau qui sortit de l'arbuste auprès duquel elle étoit assise, et qui, du bout de son aile, frisa le feuillage, la tira de cette léthargie.

En revenant à elle-même, elle ignoroit, pour ainsi dire, où elle étoit; ses idées s'étoient tellement embrouillées qu'elle ne se reconnoissoit plus. En tournant la tête elle aperçut un homme qui accouroit vers elle et qui n'avoit plus

que quelque pas à faire pour la joindre; Elle poussa un cri perçant et se mit à fuir de toutes ses forces; cet homme étoit Rasoni.

Il la poursuivoit, il l'appeloit; effrayée de se trouver avec lui dans un endroit si écarté, elle redoubloit de vîtesse. Au sortir du bois elle rencontra une troupe d'hommes et de femmes qui venoient de travailler dans la campagne, elle se réfugia au milieu d'eux, et pour lors elle se crut en sureté. Le Marquis s'éloigna en lui disant d'un ton qui la glaça d'effroi: Vous avez échappé à mes recherches, mais puisque je vous retrouve, je ne vous perdrai plus. Elle revint chez elle toute tremblante, et de ce moment elle cessa de sortir. Jeannette lui fit beaucoup de reproches, Célestine s'en fit elle-même, mais le mal étoit irréparable. Cependant elle se flatta qu'en restant de nouveau soigneusement cachée, le Marquis ne parviendroit plus à la découvrir.

Pendant quelques jours elle fut inquiète, mais ne voyant, n'entendant rien qui dût lui donner des craintes, elle reprit peu-à-peu sa tranquillité, et se félicitant de ses précautions, elle continuoit à se tenir renfermée. Jeannette toujours attentive, toujours empressée ne sortoit elle-même que très-rarement; elle observoit tous ceux qui entroient dans la maison, ceux-même qui la regardoient en passant; tant le danger de Célestine étoit devenu le sien propre! S'il vous arrivoit quelque chose ici, lui disoit-elle souvent, ah! je serois inconsolable! — Non, non, il ne m'arrivera rien, lui répondoit Célestine, qui tâchoit de lui donner l'assurance qu'elle étoit loin de sentir.

Seule un soir dans sa chambre, elle se livroit à la mélancolie dont son ame étoit si souvent affectée, lorsqu'elle entendit ouvrir la porte; le bruit lui fit lever les yeux, elle aperçut le Marquis, poussa un cri et s'élança pour sortir. Rasoni se jeta au devant d'elle: Ecoutez-

moi, lui dit-il d'un ton froidement sombre, écoutez-moi, Madame. Vos efforts seront vains, il est temps que je vous parle. (Célestine épouvantée continuoit d'appeler Jeannette.) Elle ne vous entendra pas, poursuivit le Marquis avec un sourire amer, nous sommes seuls dans la maison; il a fallu beaucoup de soins pour tromper la vigilance de votre tendre amie, mais enfin je suis parvenu à l'attirer hors de chez elle, et elle n'y rentrera que lorsque j'en sortirai. — Ah! Monsieur, quels affreux moyens osez-vous prendre! — Vous m'y forcez, vous me désespérez, ma passion ne connoît plus de bornes, je ne forme plus de desseins que pour me rapprocher de vous : pourquoi vous obstinez-vous à me fuir?

En disant ces derniers mots il radoucit sa voix et voulut prendre une des mains de Célestine, elle la retira avec force. — Monsieur le Marquis, s'écria-t-elle avec indignation, nous ne sommes pas tellement seuls que vous voulez le croire,

et les voisins . . . — Vous vous garderez de les appeler avant de m'avoir entendu, reprit-il du même ton dont il avoit parlé d'abord, lorsque vous saurez qu'il dépend de moi de vous perdre. (Se plaçant entre elle et la fenêtre:) Je suis l'arbitre de votre sort, continua-t-il, ne me forcez pas à employer contre vous les armes que mon adresse a su me procurer. Je n'ai d'autre désir que de vous consacrer mon existence, ne me contraignez pas à empoisonner la vôtre; je ne respire que l'amour le plus vif, ne me réduisez pas à la vengeance.

Surprise, effrayée, Célestine ne savoit que répondre; elle trembloit, elle pâlissoit, ses genoux foiblissoient. Rasoni se jeta à ses pieds: Oui c'est de vous, lui dit-il avec feu, c'est de vous que dépend le bonheur de ma vie, de vous que j'ai toujours aimée, de vous que j'adore plus que jamais, de vous pour qui rien, absolument rien ne me coûtera. Songez-y bien, je suis capable de tout, je ne connois plus de vertus, plus

de crimes, je ne connois que vous et mon amour. — Ah! grand dieu! s'écrioit Célestine, étoit-ce donc là le langage que vous deviez tenir à la femme de votre ami? étoit-ce là ce que devoit attendre de vous celui qui vous aimoit avec tant de sincérité, celui qui . . . — Je ne vois en lui qu'un rival odieux, qu'un homme que mon coeur déteste puisqu'il est un obstacle à ma félicité; ne me parlez jamais de lui, je ne suis l'ami de personne, je ne tiens à personne, je ne veux avoir rien de commun avec personne: je ne puis, je ne veux être que votre amant.

Son ton s'enflammoit, ses yeux s'animoient, il parloit avec plus d'impétuosité; Célestine épouvantée recueillit le reste de ses forces pour se lever et voulut marcher vers la fenêtre; il la saisit par sa robe et l'arrêta: vous le voulez, lui dit-il avec une sorte de fureur, eh! bien donc, il faut vous montrer votre arrêt, et vous mettre à même de prononcer sur notre destinée mutuelle. Le

sort en est jeté, nous ne pouvons plus qu'être heureux ou malheureux ensemble : Je serai votre amant, ou je serai votre plus cruel ennemi; vous partagerez mes transports, ou vous partagerez mes souffrances. Lisez et décidez-vous. (Il lui présenta une lettre, elle la refusa). — Prenez garde, dit-il vivement, je vous le répète, vous avez intérêt à me ménager; tremblez, tremblez de me réduire à la dernière extrémité. (Il lui présentoit toujours la lettre; terrassée par son air d'assurance, craignant tout sans savoir ce qu'elle craignoit, Célestine la prit d'une main tremblante, ses yeux noyés de larmes pouvoient à peine distinguer les caractères). — Juste ciel! s'écria-t-elle d'une voix étouffée. Le funeste papier s'échappa de ses mains, elle retomba presque sans connoissance.

C'étoit une lettre anonyme adressée à d'Orméville. Une personne qui s'annonçoit comme son amie l'instruisoit avec détail d'une intrigue supposée entre Célestine et quelqu'un qu'on ne nommoit

pas. On lui envoyoit plusieurs lettres écrites de la main de sa femme. Elles étoient pleines d'expressions de tendresse, elles étoient adressées à un homme, mais l'enveloppe en étoit ôtée. Le Marquis les fit lire à Célestine, les lui montra les unes après les autres, elle ne put méconnoître sa main; c'étoit sa correspondance avec le frère qu'elle avoit perdu en France, dont on avoit eu soin de ne prendre que les lettres qui pouvoient s'accorder avec l'usage auquel on les destinoit. Comment Rasoni s'étoit-il rendu maître de ces lettres? où les avoit-il trouvées? c'étoit une énigme pour Célestine.

Il me seroit facile de jouir de tous mes avantages, reprit le Marquis, il me seroit facile de vous perdre en satisfaisant à la vengeance que sollicite mon amour offensé; mais je vous aime encore assez pour oublier mon ressentiment, et un seul mot de votre part suffit pour me faire déchirer ces lettres. Charmante Célestine! c'est vous-même que

que je vous conjure de sauver! . . . (Il voulut encore reprendre sa main, il essaya de l'entourer de ses bras perfides.) Monstre! s'écria-t-elle en le repoussant, donnez-moi plutôt la mort tout de suite; arrachez-moi à l'horrible tourment de vous voir, de vous entendre, de savoir que vous existez. — Eh bien! vous serez contente, cette lettre sera mise à la poste; vous connoissez d'Orméville, vous savez s'il a du penchant à la jalousie, s'il supportera l'idée d'avoir été trahi, si, dans les premiers transports de sa passion, il sera susceptible de chercher des éclaircissemens. Vous aurez beau protester de votre innocence, il ne vous écoutera pas: il a déjà de vives inquiétudes causées par le long silence qu'il croit que vous avez gardé avec lui, la moindre preuve suffira pour le convaincre et enflammer sa passion. Vous l'appellerez, il vous fuira, il ne vous verra jamais; vous répandrez d'inutiles larmes, sa main ne viendra plus les essuyer.

Ce tableau que le cruel Rasoni avoit la barbarie de présenter à Célestine produisit un effet terrible dans son ame; elle croyoit éprouver déjà les tourmens affreux dont il la menaçoit. Le combat le plus terrible déchiroit son coeur. Le Marquis tenoit ses yeux fixés sur elle, il s'appesantissoit sur ces détails accablans, et suivoit avec une joie féroce les progrès de sa perfide éloquence. Enfin éperdue, égarée, ne se connoissant plus, elle se jeta aux genoux de son bourreau.

Au nom du ciel, au nom de l'humanité ! s'écria-t-elle avec l'accent du désespoir. Elle joignoit ses mains, elle les élevoit vers Rasoni en sanglotant, son visage étoit couvert de larmes, elle ne pouvoit plus s'exprimer que par ses regards, par ses soupirs. Le cruel Rasoni, loin d'être touché de ce spectacle, se recula d'un pas pour la mieux considérer, pour mieux jouir de son abaissement. La voilà donc, dit-il d'un ton froidement ironique, la voilà donc cette

femme si fière qui se faisoit un jeu de me désespérer! . . . Puis tout-à-coup, comme s'il se fût repenti de sa dureté, comme si sa passion pour elle eût été victorieuse: Madame, lui dit-il avec ardeur, levez-vous! Levez-vous, je ne puis souffrir . . . — Au moins promettez-moi . . . — De vous aimer de toute mon ame, de vous offrir sans cesse les sentimens les plus ardens, voilà le seul engagement que je veux prendre. — Ah, Monsieur! la pitié, la compassion n'ont donc aucun empire sur vous! . . . — En avez-vous eu pour moi, vous qui implorez la mienne? — Rappelez-vous l'amitié que je vous ai toujours témoignée, rappelez-vous ma conduite, et vous verrez si je méritois . . . — Quoi! cette lettre, cette lettre méprisante, l'avez-vous donc oubliée? Il n'est qu'un moyen, qu'un seul moyen d'en écarter le souvenir; c'est la main de l'amour qui doit effacer ces lignes insultantes, ou celle de la vengeance qui doit les retracer avec des larmes, avec du sang. —

Ah! s'il vous faut des larmes et du sang, s'écria Célestine avec énergie, frappez-moi seule . . . c'est moi seule qui suis coupable . . épargnez . . épargnez mon époux. (Elle balbutioit, ses paroles n'étoient plus que des sons inarticulés, elle se tordoit les mains, elle se traînoit vers le Marquis, pour tâcher de l'attendrir.) Votre époux! répéta-t-il avec fureur; il est mille fois plus criminel à mes yeux que vous-même! il est l'homme qu'on me préfère. C'est lui que je dois frapper, c'est dans son coeur que je dois percer le vôtre. — Mais il étoit votre ami! — Moi je ne suis pas le sien, je suis son plus cruel ennemi. Oui, puisque je ne puis vous attendrir, je n'ai plus qu'à vous effrayer. Je vais vous dévoiler mon ame entière, je vais vous montrer qu'il ne vous reste aucun espoir de me fléchir. Je voulois vous devoir à l'amour, vous me forcez à vous vaincre par la crainte, peu m'importe pourvu que je réusisse. Dès que je vous ai vue, j'ai éprouvé pour vous le sentiment

qui m'anime aujourd'hui: j'ai voulu vous en faire l'hommage, vous m'avez repoussé, vous m'avez dédaigné. J'ai souffert, j'ai dévoré vos mépris, je vous ai vu devenir l'épouse d'un autre. Je n'ai jamais cessé de vous aimer avec la même violence, je vous ai dissimulé ma passion, elle m'a emporté, elle a vaincu mes combats; à Maestricht j'ai voulu toucher votre ame par l'expression d'un amour doux et tendre, vous m'avez rejeté, vous m'avez écrit une lettre insultante, vous avez placé dans mon coeur le germe de tous les crimes; je les commettrai tous pour parvenir à mon but, ils ne seront pas les miens, ce sera vous qui en serez l'objet, ce sera vous, oui vous qui en serez le prix. Aucune puissance humaine ne pourra vous soustraire à mes entreprises: je vous suivrai par-tout et vous serez à moi, ajouta-t-il d'un ton effrayant en appuyant sa main sur l'épaule de sa victime, comme s'il eût voulu déjà lui imprimer le caractère d'un pouvoir qu'elle ne pût braver.

Célestine anéantie se cachoit le visage; elle ne pleuroit plus, ses yeux secs et enflammés ne pouvoient plus distinguer le Marquis: les paroles qu'il prononçoit n'étoient plus qu'un mugissement confus qni retentissoit dans toutes les puissances de son ame.

Je ne suis pas touché de vos larmes, reprit Rasoni, je ne suis pas touché de votre désespoir; vous m'avez appris à être insensible, je ne serois pas même touché de votre amour. Peu m'importe maintenant que vous me haïssiez ou que vous m'aimiez. Votre haine me semble même peut-être plus douce encore que votre tendresse, elle ajoutera un nouveau prix à votre possession, et je me vengerai de vous en vous forçant à vous jeter dans les bras d'un homme que vous détestez. — Non, non, vous n'êtes pas un scélérat, lui dit Célestine du ton le plus touchant; la vertu n'est pas entièrement éteinte dans votre ame, vous entendrez encore sa voix; elle reprendra l'empire sur la passion qui vous aveugle;

vous oublierez, vous abandonnerez deux infortunés qu'assez de malheurs ont déjà poursuivis; vous ne vous occuperez plus d'écarter d'eux l'espoir d'un avenir plus favorable. — Moi, je souffrirois que vous fussiez heureux, tandis que je ne trouverois par-tout que d'affreux supplices! — Ah! la paix, le calme pourront encore renaître dans votre ame! Certain que nous vous pardonnons . . . . — Que vous me pardonnez! . . . que vous me pardonnez! quand c'est moi qui suis l'offensé, quand c'est moi qui jure de ne jamais vous accorder ce pardon que vous osez m'offrir! D'Orméville me pardonner! lui . . . lorsque je fais le serment de le poursuivre jusqu'au tombeau! . . . Vous seule pouvez cependant encore le sauver.... Si vous me refusez, cette lettre va partir, votre époux reviendra, ses emportemens, sa jalousie, sa fuite me dédommageront de vos mépris, et je ne me vengerai de lui que lorsqu'il m'aura vengé de vous. En vain vous essayerez de lui écrire, il ne reçoit de vos lettres que

celles que je veux bien laisser parvenir; les siennes ne vous arrivent que quand je veux le permettre. Tout est prévu, tout est combiné, je me suis rendu maître de tous les événemens; la tranquillité avec laquelle je souffre vos rebuts doit vous prouver assez que je ne suis plus embarrassé de retrouver le moment de m'assurer de ma proie. Vous ne ferez aucun pas dont je ne sois instruit: vous aurez beau vous cacher, lorsque vous serez assez à plaindre pour n'avoir plus d'autre tourment à éprouver que celui de m'appartenir, alors je reparoîtrai, je viendrai vous rendre tout ce que vous m'avez fait souffrir. Vous savez maintenant ce que vous avez à craindre, ce qu'il est encore temps de prévenir: prononcez vous-même votre arrêt; cette lettre doit-elle être déchirée, doit-elle partir?

Célestine se jeta de nouveau à ses pieds; elle embrassoit ses genoux, elle mouilloit ses mains de larmes, elle le conjuroit de renoncer à ses cruels desseins, il l'écou-

toit avec une féroce tranquillité. Ces prières, ces pleurs ne vous serviront de rien, lui dit-il d'un ton froidement sombre. Je vous ai fait connoître ce que vous aviez à attendre, choisissez. —Monstre! s'écria-t-elle en le repoussant avec indignation. — Ne craignez pas de m'accabler de toute votre haine, reprit-il avec un accent terrible, je vais tâcher de la mériter. Il sortit en lui lançant un regard ironique et barbare; elle se traîna sur ses genoux en étendant les bras vers lui, il étoit déjà loin; elle tomba, le visage et les mains contre terre, et ses larmes recommencèrent à couler.

Jeannette rentra quelques momens après et la trouva dans la même position. Ah! oui, s'écria-t-elle, je m'en doutois bien, il vous est arrivé quelque chose: ce n'étoit pas pour rien qu'on me retenoit. Détestable vieille! comme tu as su abuser de ma compassion!

Célestine l'instruisit en pleurant de tout ce qui s'étoit passé, et lui demanda à

son tour pourquoi elle l'avoit laissée seule. Hélas! reprit Jeannette, pouvois-je donc me douter du piége qu'on me tendoit? Mon mari étoit sorti, je me tenois sur la porte, j'examinois les passans, une vieille femme se traînant à peine est tombée presque à mes pieds; je me suis hâtée de l'aider à se relever, elle a prétendu s'être fait grand mal. Je lui ai proposé d'entrer pour se remettre, elle m'a refusée, mais elle m'a priée en même temps de lui donner le bras jusqu'à sa maison qui n'étoit, disoit-elle, qu'à deux pas. Elle me peignoit la distance si peu considérable, elle paroissoit si âgée, que je n'ai pas cru devoir la refuser, quoique vous fussiez seule.

La perfide vieille m'a conduite beaucoup plus loin que je ne pensois, tout en gémissant si fort qu'il y auroit eu de la barbarie à l'abandonner. Nous sommes arrivées dans une rue écartée, nous sommes entrées dans une maison dont la porte s'est refermée vivement si tôt

que nous l'avons eu franchie; j'ai voulu y porter la main pour la retenir; la vieille m'a saisie alors avec tant de vigueur que je ne puis douter maintenant que ce ne fût un homme déguisé. J'ai voulu crier, je me suis sentie dans les bras d'un autre homme qui m'a transportée dans une chambre, où il s'est assis près de moi. On ne veut vous faire aucun mal, m'a-t-il dit, on vous rendra bientôt la liberté, mais, par une résistance et des éclats inutiles, ne nous forcez pas à employer la force pour vous tenir tranquille. Que pouvois-je faire? il falloit bien se résigner; mais hélas! comme je souffrois en songeant que c'étoit sans doute contre vous que ces infames manoeuvres étoient dirigées! Je désespérois presque de vous trouver encore à mon retour; ce qui me rassuroit cependant, c'est qu'il ne faisoit pas assez nuit pour qu'on essayât de vous enlever, mais je craignois quelque scène comme celle qui vient d'arriver, et mes tourmens augmentoient à mesure que je voyois

l'obscurité s'accroître. Celui qui me gardoit observoit le plus profond silence, et me laissoit à toute l'horreur de mes réflexions. Enfin j'ai entendu une voix prononcer ces mots: On peut la délivrer. Je me suis levée avec transport, j'ai franchi en courant, l'allée, la rue, l'escalier qui mène à votre chambre, j'aurois voulu revenir auprès de vous aussi vîte que ma pensée. Hélas! je suis encore arrivée trop tard.

— Ah! ma bonne Jeannette, quelle scélératesse combinée! quelle méchanceté profondément réfléchie! grand dieu! que je suis malheureuse! — Mais croyez-vous donc que le Marquis soit aussi atroce qu'il a voulu vous le faire croire! Ce n'étoit peut-être que pour vous effrayer. . . Non, je ne puis penser qu'il écrive à votre mari toutes les indignités qu'il vous a montrées. — Jeannette! si elle arrive cette fatale lettre, elle sera l'arrêt de ma mort. — Votre mari la croira-t-il? Ne vous connoît-il pas bien? Nous lui dirons toutes deux que

vous êtes innocente, il ajoutera foi à nos paroles plutôt qu'à la lettre d'un inconnu, et son coeur sera aussi pour nous. — Tu ne songes donc pas à la funeste correspondance dont, je ne sais par quel moyen, le Marquis s'est emparé. Tu ne songes pas aux preuves trop convaincantes qu'elle aura l'air de fournir contre moi. D'Orméville est d'un caractère si ardent, si violent, que je redoute sa première résolution; son amour même n'est qu'un nouveau sujet de crainte; s'il se croit trahi, il m'abandonnera, il abandonnera son épouse; le barbare Rasoni me l'a prédit: hélas! le monstre le connoît si bien que sa prédiction me fait trembler; je pleurerai, dit-il, et sa main ne viendra plus essuyer mes larmes; peut-être au moins viendra-t-elle refermer la tombe où son injustice me plongera.... Mais non, non, d'Orméville, tu ne me croiras pas coupable! tu rendras justice à ta Célestine. Tu te rappelleras ce qu'elle t'a sacrifié; ton coeur .... hélas! puis-je me flatter qu'il te parle en

ma faveur, lorsque tout semblera déposer contre moi? . . .

Plusieurs jours se succédèrent, et chacun ne faisoit qu'ajouter aux souffrances qui déchiroient l'ame de Célestine. C'est peut-être en ce moment, se disoit-elle à chaque minute, que d'Orméville reçoit cette lettre fatale; c'est peut-être en ce moment qu'il fait serment de ne plus me voir; c'est peut-être en ce moment qu'il va arriver pour me reprocher ma perfidie, pour me dire qu'il ne m'aime plus, ou ce qui me seroit plus cruel encore, qu'il m'aime toujours et qu'il rougit de ses sentimens! . . .

Elle redoutoit et désiroit tout-à-la-fois son arrivée; elle craignoit de le voir, et elle l'attendoit sans cesse. En vain elle lui avoit écrit avec toutes les précautions possibles pour l'avertir de ce qu'on tramoit contre elle, mais ce que lui avoit dit le Marquis lui enlevoit jusqu'à l'espoir que sa lettre pût arriver à sa destination. Plongée dans la plus affreuse inquiétude, elle n'entendoit plus le moin-

dre bruit sans tressaillir; chaque fois que quelqu'un entroit dans sa chambre, elle éprouvoit un nouveau saisissement, et elle ne pouvoit dire si cette attente étoit un supplice ou une jouissance.

Un soir sa porte s'ouvrit brusquement, ses yeux se portèrent derrière elle avec vivacité: elle aperçut Rasoni. Sa présence lui rappela tous les tourmens de la dernière entrevue, elle poussa un cri d'horreur: Que venez-vous encore chercher ici, lui dit-elle avec effroi? — Je vous épouvante, répondit-il tranquillement; ah! ce n'est pas mon projet! je viens au contraire . . . . — Suis-je encore seule ici? Par une nouvelle scélératesse digne de vous, avez-vous encore éloigné Jeannette? — Non; elle sait que je suis chez vous, elle-même a cédé à mes prières et m'a permis d'y monter. Je lui ai dit ce que je viens vous jurer à vous-même. C'est le remord, c'est le repentir qui me ramènent; je me reproche sincèrement d'avoir pu vous tourmenter par une erreur si cruelle, mais

emporté par l'ivresse de la passion, savois-je moi-même ce que j'osois faire? La funeste lettre que je vous ai montrée n'est point partie. — Elle n'est point partie! s'écria Célestine avec un mouvement de joie qui éloigna le souvenir de tout ce qui auroit dû l'engager à se défier du Marquis. — Non, elle n'est point partie; m'avez-vous cru assez lâche, assez criminel pour employer des moyens aussi vils? Je rougirai toute ma vie d'avoir pu seulement vous laisser soupçonner que j'en étois capable. Un amour aveugle m'avoit porté à me servir de toutes les ressources pour vaincre vos refus: j'ai été long-temps sans oser me présenter encore à vous pour vous faire ce pénible aveu, je viens en ce moment solliciter mon pardon: je viens vous dire, non pas que je renonce à vous aimer, je renoncerois plutôt à vivre, mais que je ne veux plus chercher désormais à faire des progrès auprès de vous que par la pureté de mes sentimens!

Elle n'est pas partie! répétoit Célestine

entièrement occupée d'une nouvelle si agréable pour elle, et sans faire aucune attention à ce que disoit le Marquis. — Non, non, elle n'est point partie, lui répéta-t-il encore en se jetant à ses genoux, et j'ose vous demander pardon d'avoir pu vous le laisser croire. Ah! Madame, oubliez tous les sujets de plainte que je vous ai donnés! mon excuse est dans les sentimens que vous m'inspirez; oubliez des momens affreux pour vous, mais ils l'ont été aussi pour moi; que des momens plus doux leur succèdent, ne vous souvenez plus que de mon repentir; laissez-moi au moins me persuader que quelquefois vous songerez encore à mon amour! ne m'enlevez pas cette satisfaction, dût-elle même être une erreur! Pardonnez-moi! dites-moi, dites-moi que vous me pardonnez. Il osa saisir ses mains, les serrer dans les siennes; toujours plongée dans une sorte de distraction, elle les lui abandonnoit sans presque s'en apercevoir.

En ce moment la porte s'ouvrit avec

violence, et d'Orméville parut. Il avoit pénétré dans la maison sans être aperçu de Jeannette qui avoit été se placer dans un petit cabinet attenant à la chambre de Célestine, afin d'être à portée de la secourir. D'Orméville étoit arrivé au moment où Rasoni se jetoit aux genoux de sa femme, il avoit entendu ses derniers mots; la porte qui étoit restée entr'ouverte lui avoit permis de voir l'abandon avec lequel Célestine l'écoutoit, il ne douta plus de leur intelligence et il crut être témoin d'un raccommodement.

Il entra comme un furieux; Célestine s'échappant des bras du Marquis, voulut voler dans ceux de son époux, il la repoussa avec indignation; elle retomba à demi morte. D'Orméville, d'Orméville! s'écrioit-elle douloureusement. — Voici, voici ma réponse, lui dit-il en écumant de rage et en jetant à ses pieds un paquet de lettres qu'elle reconnut pour celles que le Marquis lui avoit montrées. — Perfide! s'écria-t-elle en adressant à

Rasoni un regard où se peignoient le reproche et l'horreur.

Muet d'étonnement, le traître n'avoit pas encore eu la force de quitter la posture où il avoit été surpris. Lève-toi donc, lui dit d'Orméville en le saisissant par son habit; lève-toi donc et suis-moi. Rasoni voulut balbutier quelques mots, d'Orméville l'entraînoit sans l'écouter: Célestine qui devina son dessein recueillit le reste de ses forces, se précipita entre eux, en tâchant de retenir son mari; il la repoussa, il repoussa Jeannette qui venoit d'entrer et qui joignoit ses prières à celles de Célestine; il s'arracha de leurs bras, refusa d'écouter les cris de sa femme et les discours de la pauvre Jeannette. En cherchant à l'adoucir elles ne faisoient que l'exciter davantage; irrité par leurs efforts importuns, il leur cria d'une voix terrible: Laissez-moi, je n'ai plus rien, non rien à démêler avec vous; en même temps il les poussa de toute sa force, et Célestine désespérée, anéantie tomba sans

connoissance dans les bras de Jeannette qui avoit à peine le courage de la soutenir.

Tout entier au désordre qui l'agitoit, d'Orméville sortit de la ville avec le Marquis. Aussitôt qu'ils furent dans un lieu écarté, ils mirent l'épée à la main. L'adresse de d'Orméville servit bientôt son ressentiment; il porta un coup terrible à Rasoni, son épée lui traversa la poitrine, et il le vit tomber en poussant un gémissement sourd. Le gazon fut bientôt teint de son sang, et tous les symptômes de la mort se répandirent sur son visage.

D'Orméville trouvoit un barbare plaisir à le considérer, il oublioit les dangers qu'il couroit s'il étoit surpris, il oublioit que l'humanité lui prescrivoit de voler pour envoyer des secours à Rasoni s'il en étoit encore temps. Tout-à-coup il se sentit entouré par les bras d'une femme, c'étoit Jeannette. Venez, venez lui dit-elle avec feu; venez, si vous ne

voulez pas que votre femme meure de douleur. — Ma femme, répéta-t-il d'un ton sombre, elle n'est-plus ma femme. Voilà l'objet de toutes ses affections, ajouta-t-il en montrant le corps de Rasoni. — Ah! grand dieu! pouvez-vous donc croire . . . — Jeannette, et vous aussi! Vous si simple, si franche . . . . — Elle est innocente, elle est la victime de ce scélérat. Monsieur! Monsieur! venez la voir! venez donc, elle vous auroit suivi, si elle en avoit eu la force. — Laissez-moi, je n'aurai jamais la lâcheté de retourner auprès d'elle, elle a rompu nos liens: je ne la reverrai jamais . . . . — Vous voulez donc qu'elle meure, vous voulez donc que celle qui vous adore . . . . — Qui m'adore Jeannette!.... ah! je mettois mon bonheur à le croire, et cet instant, ce cruel instant . . . (Ses yeux s'enflammoient, son agitation redoubloit.) — Calmez-vous, au nom du ciel! pouvez-vous croire que Jeannette vous trompe? moi qui vous ai sauvé la

vie! moi qui vous . . . — Eh! que ne me laissiez-vous périr? vous m'auriez épargné une mort plus cruelle encore... (Il marchoit vers la ville, Jeannette se flattoit de l'entraîner jusqu'à la maison.) —Oui, Jeannette, s'écria-t-il après quelques momens de silence et de réflexion, oui, Jeannette, dites-lui que je ne vivois que pour l'aimer, que je vais mourir loin d'elle, et qu'elle seule devra se reprocher ma mort. Adieu, il n'y a donc plus que vous dont le souvenir ne soit pas un tourment pour moi!

Déjà ils étoient aux portes de la ville, d'Orméville entra dans une auberge et prit vivement son cheval qui étoit attaché dans la cour. Jeannette pleuroit, elle s'attachoit au pan de son habit en continuant de le supplier; il ne l'écoutoit plus, son pied étoit déjà à l'étrier lorsqu'il entendit prononcer son nom avec un cri perçant; il tourna la tête et aperçut à quelques pas de lui Célestine pâle, échevelée et chancelante. Elle avoit rassemblé le reste de ses forces pour tâcher de parvenir

jusqu'à lui, elle l'avoit vu prêt à partir, et désespérant d'arriver assez tôt pour le retenir, elle avoit poussé le cri qui avoit frappé son oreille. Elle étoit à genoux, elle lui tendoit les bras, il fit un mouvement pour se précipiter vers elle, une passion aveugle fut victorieuse, il sauta sur son cheval et partit.

Célestine se traîna quelques pas après lui, comme si son amour lui eût persuadé qu'elle pouvoit encore le suivre. Jeannette courut vers elle, la releva, la prit dans ses bras et l'emporta dans sa chambre. L'infortunée pouvoit à peine parler: Jeannette, disoit-elle d'une voix entrecoupée, Jeannette . . . . il me faut partir . . . sur-le-champ. — Mais, Madame. . . — Il s'en va, Jeannette . . . il me fuit . . . il me croit coupable! . . . Jeannette . . . . une voiture ou la mort! — Madame! dans cet état! . . — Eh! bien, je mourrai, Jeannette . . . je mourrai en courant après lui . . . . je mourrai plus près de lui . . . il le saura peut-être un jour . . . . il saura que je

fus innocente , . . qu'il fut injuste . . . . Jeannette , Jeannette . . . . je veux partir . . . Puisqu'il a refusé de m'entendre , d'entendre sa Célestine , il est capable de tout; il court peut-être au devant de la mort, et j'arriverai trop tard pour me jeter entre elle et lui. Jeannette ! une voiture, ou tu n'es plus mon amie, tu n'es plus ma soeur, tu n'es plus aussi toi qu'une ennemie cruelle !

En disant ces mots elle se leva avec force, prit Jeannette par la main et l'entraîna vers la porte. Vaincue par son ton décidé, Jeannette ne put s'empêcher de lui obéir. Encore si je pouvois vous accompagner ! lui disoit-elle. — Non, non, mon amie, tu dois rester auprès de ton mari, tu dois m'abandonner à ma triste destinée. Je cherche d'Orméville où la mort, je n'ai pas besoin de toi, je n'ai plus besoin de personne. Elle embrassa Jeannette, s'élança dans la voiture et suivit la route de Liége qu'elle avoit vu prendre à son mari.

Elle auroit voulu voler pour arriver dans

dans cette ville où elle se flattoit de le retrouver; elle pressoit les postillons, elle leur promettoit une récompense; chaque voyageur à cheval qu'elle apercevoit lui donnoit un instant d'espoir; elle arrivoit à lui, ne reconnoissoit pas celui qu'elle cherchoit, et le regret d'avoir été trompée ajoutoit encore à son impatience.

Enfin elle distingua dans le lointain les derniers rayons du soleil qui sembloient s'éteindre sur les clochers de la ville de Liége; elle sentit un mouvement de joie, mais une gêne involontaire, une oppression indéfinissable la saisirent en même temps. Sa respiration se pressoit, un mal-aise général se répandoit dans tous ses membres, elle pâlissoit, elle tressailloit.

Déjà sa voiture touchoit au faubourg de la Mercoeur, elle poussa malgré elle un cri sinistre, le postillon étonné arrêta: Que veut Madame? dit-il en se retournant vers elle. L'ordre de retourner à Aix expira sur ses lèvres, et elle n'écou-

ta plus ce que son imagination frappée lui présentoit comme un pressentiment. Marchez, répondit-elle d'une voix tremblante, et en même temps sa main s'avança en dehors de la voiture, comme pour retenir le postillon qui suivoit son ordre, et entroit déjà au grand trot dans le faubourg.

Regardant à toutes les fenêtres, considérant tous les passans, elle croyoit retrouver d'Orméville par-tout. Si elle eût écouté le mouvement de son coeur, elle en auroit demandé des nouvelles à tout le monde. En arrivant au pont sur lequel il falloit traverser la Meuse, elle aperçut un rassemblement considérable; les bords de la rivière, les parapets du pont étoient garnis de spectateurs. On entendoit de loin le bourdonnement discord de mille voix confondues, on voyoit une agitation générale; quelquefois un silence profond succédoit aux bruyans éclats qui recommençoient et faisoient de nouveau retentir l'air. Il sembloit que ce spectacle dût être indifférent à

Célestine, et cependant il acheva de troubler ses esprits. Sa tête s'enflamma, ses yeux s'obscurcirent, elle distinguoit à peine les objets qui frappoient sa vue. Je ne veux pas traverser ce pont, s'écria-t-elle, éloignons-nous d'ici. — Madame, c'est notre chemin, répondit le postillon sans la regarder, et en avançant, toujours les yeux fixés sur la rivière. Bientôt l'affluence de monde qui augmentoit à chaque instant l'empêcha d'aller plus loin, il s'arrêta sur le milieu du pont. Célestine voyoit des hommes monter dans des barques et se donner beaucoup de mouvement: une inquiétude affreuse la tourmentoit de plus en plus, elle sentoit toujours ses regards entraînés vers la Meuse, quoique un sentiment secret semblât lui dire de s'en éloigner. Un homme passa tout près d'elle, elle lui demanda quel étoit l'objet de la curiosité générale. C'est un émigré qu'on pêche, lui répondit-il d'une voix rauque en jetant sur elle un coup-d'oeil sombre. Au même moment un des bateliers saisit par les

cheveux l'infortuné qu'on cherchoit, il le tira hors de l'eau, Célestine ferma les yeux, poussa un cri perçant et s'évanouit.

Attirée par un nouveau spectacle, la foule désoeuvrée entoura la voiture; Célestine revenue à elle s'élança pour courir au devant de la fatale barque qui ramenoit au rivage le corps inanimé du malheureux noyé. Cherchant à se faire jour au travers de la multitude surprise, elle avoit l'air d'une insensée; ses yeux hagards effrayoient tous ceux qui se trouvoient sur son passage, l'excès du désespoir étoit peint dans toute sa démarche, elle fendoit la presse, elle écartoit vivement ceux qu'une stupide curiosité attiroit devant elle. Chacun la regardoit, chacun devinoit son intention, personne ne songeoit à la prévenir. Déjà elle approchoit de l'objet lugubre vers lequel elle voloit avec empressement; quelques ames compatissantes l'arrêtèrent et l'empêchèrent d'avancer davantage: Cruels, s'écrioit-elle d'une voix enflammée, laissez-moi, laissez-moi .... C'est mon

mari; c'est à moi de le rappeler à la vie ou de mourir à ses côtés... C'est son mari, répétèrent à l'instant tous ceux qui l'avoient entendue; et bientôt ces mots funestes prononcés par mille personnes autour d'elle, lui parurent autant d'oracles cruels qui assuroient son malheur.

On eut bien de la peine à l'entraîner dans une auberge; elle vouloit sans cesse retourner à l'endroit d'où on avoit eu tant de peine à l'éloigner. C'est moi, s'écrioit-elle, c'est moi seule qui suis cause de sa mort, je dois mourir avec lui, à la même place que lui .... ne refermez pas encore sa tombe, je veux y descendre ... je veux le suivre ... je veux lui répéter que je suis innocente, que je n'ai jamais cessé de l'aimer. ... Laissez-moi! je ne suis plus à vous, je ne suis plus au monde ... Je suis à d'Orméville, je suis à la mort! ...

Affoiblie par les efforts multipliés qu'elle faisoit pour échapper à ceux qui la gardoient, Célestine tomba épuisée entre leurs mains; le délire le plus vio-

lent bouleversoit ses esprits, une fièvre ardente vint embraser son sang et lui enlever le reste de ses forces; on la mit au lit, la fatigue et les tourmens qu'elle avoit éprouvés vinrent enfin l'assoupir.

Le calme se rétablit peu-à-peu dans ses esprits; quelquefois encore elle s'agitoit et prononçoit des mots entrecoupés mais sans se réveiller, sans entrer dans ces accès qui l'avoient d'abord transportée. Il ne resta auprès d'elle qu'une seule femme pour la garder; la nuit avançoit, cette femme voyant qu'elle dormoit toujours, crut pouvoir s'absenter sans danger pendant quelques minutes. Dans ce court espace de temps Célestine sortit du sommeil profond où elle avoit été plongée. Jetant autour d'elle un coup-d'oeil égaré, ne se reconnoissant plus elle-même, plutôt insensée que furieuse, elle se leva avec peine, se traîna quelques pas dans sa chambre et s'approcha de la fenêtre. La nuit étoit calme et tranquille: à la clarté de la lune on aper-

cevoit la Meuse dans le lointain; un pont se dessinoit sur la surface brillante et argentée de l'eau où l'ombre des arcades traçoit des cercles noirs et privés de lumière. Ce tableau enflamma de nouveau toutes les idées de Célestine, elle crut revoir ces bateliers empressés, cette multitude curieuse qui s'agitoit sur les bords de la rivière; elle crut reconnoître cette voix sinistre qui lui disoit d'un ton froid: *C'est un émigré qu'on pêche;* elle crut distinguer ce cadavre livide qu'on retiroit de l'eau; elle crut entendre répéter autour d'elle: *C'est son mari;* elle crut démêler le nom de Célestine qui s'échappoit au milieu de gémissemens funèbres et plaintifs: Je te suis, s'écria-t-elle avec transport, je t'entends . . . je vole à ta voix. S'élançant vers la porte, elle l'ouvrit avec vivacité et franchit les premières marches de l'escalier. Sa foiblesse ne put répondre à l'exaltation de son esprit; le froid la saisit, ses membres se roidirent, se couvrirent d'une sueur glacée, et elle tomba en roulant sur les degrés.

En ce moment deux étrangères arrivoient à l'auberge et demandoient Célestine. On les conduisoit à sa chambre lorsqu'elles rencontrèrent dans l'escalier une jeune femme à moitié nue étendue sur les marches; ses yeux étoient fermés, son visage étoit défiguré par des convulsions violentes, sa poitrine gonflée, son sein oppressé ne laissoient plus échapper que des gémissemens étouffés et mourans.

Grand dieu! c'est elle-même, s'écria une des étrangères en se précipitant auprès d'elle et en essayant de la faire revenir. On la porta dans son lit, la fièvre redoubla, et pendant plusieurs heures on désespéra de sa vie.

Les deux femmes sensibles que la providence lui envoyoit si à propos, ne la quittoient presque jamais et passoient jusqu'aux nuits à ses côtés. Au bout de quelques jours elles virent enfin arriver le moment où elles devoient recueillir le fruit de leurs peines. Célestine qui avoit sans cesse été dans le délire, éprouva un mieux considérable.

En reprenant le libre exercice de sa raison, son premier coup-d'oeil s'arrêta sur les deux dames compatissantes que l'intérêt retenoit auprès d'elle. Seroit-ce une illusion, s'écria-t-elle d'une voix encore foible, ou bien retrouverois-je mon amie, retrouverois-je cette Léonora dont je fus si long-temps éloignée? — C'est elle-même qui vous embrasse, répondit la Signora transportée de joie en voyant que Célestine la reconnoissoit.

Cette rencontre devoit d'autant plus flatter la malheureuse épouse de d'Orméville que c'étoit uniquement à l'empressement de la Signora Balermi qu'elle en avoit l'obligation. Elles avoient toujours continué à s'écrire depuis le moment où le départ de Léonora les avoit séparées à Rome. Célestine avoit exactement donné à son amie les détails de ses malheurs, et c'étoit sans doute dans le dessein de l'arracher à l'infortune que Léonora venoit la trouver.

Cette jeune personne étoit, comme on l'a déjà vu, fille d'une dame allemande.

Son père, le Signor Balermi, ayant mangé en peu de temps un patrimoine considérable, étoit mort des suites de sa vie dissipée, et la douleur n'avoit pas tardé à conduire son épouse au tombeau. La pauvre Léonora, fille unique, dénuée de secours, abandonnée de tout le monde auroit péri de misère si la comtesse de Vermonte, parente de son père, ne s'étoit pas chargée d'elle, et ne l'avoit pas fait élever dans sa maison; c'étoit là que Célestine l'avoit connue.

Le baron de Hertzbach, officier autrichien et mari de l'autre étrangère qui se trouvoit auprès de Célestine, étoit de la même famille que la Signora Balermi. Il venoit de faire un voyage en Italie avec sa femme; à leur passage à Rome, quelques personnes qui connoissoient la grande fortune du Baron, sa parenté avec Léonora, et qui d'ailleurs étoient informées d'une grande répugnance que la jeune Signora avoit pour rester chez sa parente, formèrent le projet de la placer auprès de la Ba-

ronne comme demoiselle de compagnie.

Cet arrangement ne fut pas difficile à faire : Léonora avoit vingt ans, la Baronne en avoit dix-neuf; leur caractère s'accordoit comme leur âge et leur figure. Le Baron qui, n'ayant d'autre loi que les désirs de sa femme, trouvoit à contenter sa générosité en venant au secours d'une parente malheureuse, fut le premier à demander à la Signora d'accompagner la Baronne en Allemagne et de ne plus la quitter. Cette proposition s'accordoit trop avec l'inclination de Léonora pour qu'elle ne l'acceptât pas avec la plus grande reconnoissance; elle suivit sa nouvelle amie, et toutes deux bénissoient chaque jour davantage le hasard heureux qui les avoit réunies.

Pensant toujours à Célestine, Léonora avoit souvent parlé d'elle à la Baronne et lui avoit même montré plusieurs des lettres qu'elle en recevoit. Les détails affligeans que ces lettres contenoient, en inspirant à la sensible madame de Hertz-

bach l'intérêt le plus vif pour tant de malheurs accumulés, lui avoient donné en même temps une grande envie de connoître celle qui en étoit la victime. Léonora ajoutoit sans cesse à ce désir par l'éloge qu'elle faisoit de Célestine, et la Baronne, à qui sa fortune considérable permettoit de suivre les mouvemens de son coeur, forma le dessein d'adoucir le sort d'une femme qui savoit soutenir avec tant de courage une si longue suite de maux.

Dès qu'elle fut de retour en Allemagne, elle communiqua son projet à Léonora; la jeune Italienne ne fit que l'y confirmer davantage, et, comme par les dernières lettres de Célestine elle étoit informée de son séjour à Aix la Chapelle, toutes deux se mirent en route pour aller l'y chercher.

Elles arrivèrent le jour même du départ funeste des deux époux, et Jeannette leur raconta en pleurant les nouveaux coups qui venoient de les frapper. Se peignant la triste situation dans laquelle

devoit être Célestine, si d'Orméville lui avoit échappé, la Baronne se décida à courir après elle. En entrant à Liége, la cruelle aventure qui venoit de se passer retentit à ses oreilles: elle vola à l'auberge où on avoit transporté la femme infortunée qui occupoit tant de monde, et elle eut lieu de se féliciter d'arriver au moment où ses consolations et ses soins lui étoient devenus si nécessaires.

Le plaisir de revoir une ancienne amie, dissipa un peu les idées noires de Célestine, sa douleur excessive auroit repoussé les secours d'une main étrangère, mais elle ne pouvoit se refuser à l'empressement de l'amitié; même en l'entretenant de ses chagrins, Léonora savoit en modérer l'amertume. La Baronne la secondoit avec le zèle le plus ardent, elle lui disputoit le plaisir d'offrir des soulagemens à la malade, et le même attachement les unit bientôt toutes trois. Les discours touchans que Célestine entendoit autour d'elle, étoient un baume salutaire pour son coeur ulcéré. Chaque jour ap-

portoit des changemens heureux dans son état, et elle devint en peu de temps entièrement convalescente.

Quoiqu'elle se crût bien certaine d'avoir reconnu son mari dans l'infortuné qu'elle avoit vu tirer de la rivière, elle conservoit cependant encore quelquefois l'espoir qu'elle pouvoit s'être méprise. Elle pria la Baronne de faire toutes les perquisitions possibles et de prendre toutes les informations nécessaires sur ce triste événement. Cette amie zélée envoya un de ses gens de confiance chez le curé de la paroisse où le noyé avoit été enterré, et cet ecclésiastique lui fit dire que lui-même passeroit chez elle.

Cétoit un vieillard vénérable dont le maintien et les discours imposoient à-la-fois le respect le plus profond pour la religion et pour son ministre. Madame, dit-il à la Baronne, j'attendois que la malheureuse femme à qui vous vous intéressez fût entièrement rétablie, pour venir lui donner moi-même les renseignemens funestes que je suis en état

de fournir; j'ignorois qu'elle eût auprès d'elle une amie sensible dont l'attachement pût diminuer la cruauté de l'événement que j'avois à lui confirmer. — Ah! Monsieur, dit la Baronne, il n'y a donc plus d'espérance, pas même de doute? — Hélas, non, Madame! et voici des preuves trop incontestables pour qu'on puisse se flatter.

Il tira de sa poche un porte-feuille qui contenoit un portrait de Célestine, qu'elle-même avoit fait pour son mari; un brasselet de ses cheveux qu'elle-même avoit tressés; plusieurs lettres qu'elle lui avoit écrites, et un nombre considérable de passe-ports, de certificats de service et d'autres papiers appartenans à d'Orméville et revêtus de toutes les marques d'authenticité.

Vous voyez, Madame, reprit tristement le bon curé, que voilà des témoins irrécusables. Gardez ces effets pour les remettre à votre malheureuse amie, lorsqu'elle sera en état d'en soutenir la vue. Ils m'ont été confiés par un ecclé-

siastique qui étoit près du noyé quand on l'a retiré de l'eau, et qui ne l'a quitté qu'au moment où l'on a rendu sa dépouille mortelle à la terre. Il avoit trouvé ce porte-feuille dans une de ses poches, et ne pouvant rester ici pour le donner lui-même à la triste veuve qui n'étoit pas dans le cas de le voir alors, il me le remit en me recommandant une exactitude que mon devoir m'ordonnoit déjà. Voilà, Madame, ce que j'avois à vous dire; je suis fâché d'être porteur d'une nouvelle si affligeante, mais je devois rendre hommage à la vérité. A ces mots il quitta la Baronne en lui remettant l'extrait mortuaire de d'Orméville qui portoit fort exactement son nom et ses qualités.

La Baronne affligée de ce qu'elle venoit d'apprendre, demeura quelques jours sans en parler à Célestine. Saisissant enfin un moment où elle crut lui trouver plus de force d'ame et de résignation, elle l'amena par degrés à la confirmation d'une nouvelle à laquelle elle

s'attendoit déjà. La secousse fut cependant encore très-violente, et l'on craignit un instant qu'elle ne retombât dans son premier état. Les discours consolans de celles qu'elle aimoit, lui aidèrent à supporter la douleur qui comprimoit son ame. Elle éprouvoit même du soulagement en revoyant les objets qui avoient été trouvés dans la poche de d'Orméville; en lisant les lettres qu'elle lui avoit écrites, en les confrontant avec ses réponses. Souvent la Baronne ou Léonora la surprenoient fondant en larmes et baisant les tristes gages qui avoient appartenu à son époux; elles lui faisoient de tendres reproches, elle promettoit de se vaincre, et en effet elle s'efforçoit de réprimer une tristesse dont le spectacle désoloit ses deux amies.

Vous êtes entièrement rétablie maintenant, lui dit la Baronne, il ne vous faut plus que de la distraction. Nous allons passer quelques mois à la campagne et vous viendrez avec nous. Ce n'est pas dans la petite maison d'un de vos riches

financiers que nous allons vous mener, c'est dans un vieux château bien délabré, mais vous y trouverez des promenades pittoresques, et d'ailleurs nous n'y resterons que jusqu'à ce que la maison que j'habite ordinairement soit entièrement réparée. Nous irons pour lors y passer l'hiver, et j'espère que mon mari, qui maintenant est à l'armée, viendra nous retrouver. Il vous aime déjà quoiqu'il ne vous connoisse pas.

Dégagée de tous les liens de la nature et de l'amour, Célestine ne tenoit plus au monde que par l'amitié, elle accepta l'offre qu'on lui faisoit. Elle écrivit de nouveau à son père pour lui annoncer la perte cruelle qu'elle venoit de faire et l'informer du séjour qu'elle habitoit; elle sollicitoit encore un pardon qu'elle croyoit que ses malheurs devoient lui faire obtenir. Toujours fidelle à ses principes de rigueur, le Comte ne lui répondit pas. Elle instruisit aussi Jeannette de son changement de domicile, et la pria de lui écrire au château où

elle alloit demeurer. Dans les premiers jours de sa convalescence, elle lui avoit déjà mandé tous les événemens funestes dont elle avoit été la victime, et Jeannette lui avoit répondu qu'elle regrettoit bien de ne pouvoir aller la soigner elle-même, mais qu'il lui étoit impossible de quitter son mari qui étoit tombé dangereusement malade.

Pendant son séjour à Liége Célestine n'avoit vu personne; à peine seulement étoit-elle connue de ses hôtes. Depuis long-temps elle n'habitoit plus l'auberge où d'abord on l'avoit transportée, elle demeuroit avec la Baronne dans une grande maison où il y avoit plusieurs locataires et où chacun s'inquiétoit peu de ce qui se passoit chez ses voisins. Léonora avoit tâché d'isoler son amie et de la dérober aux recherches cruelles d'une curiosité qui lui auroit rappelé sa perte. Sans doute par le même motif, la Signora obtint de la Baronne qu'on prépareroit le départ avec le plus profond secret; on monta en voiture avant le jour,

et même pour mieux tromper les observateurs importuns, une grande partie des gens de la Baronne resta dans son logement, avec ordre de se conduire comme si elle-même y étoit encore, et de ne la rejoindre que quelques jours après.

Le château où la Baronne conduisoit Célestine avoit été une des antiques demeures de ces petits souverains particuliers dont l'Allemagne a encore conservé un grand nombre. Situé sur une éminence comme tous ceux de ce temps-là, il étoit environné d'une forêt de pins dont le sommet élevé ne se trouvoit qu'à la hauteur des dernières fenêtres. Le rocher sur lequel le château étoit bâti, taillé à pic de trois côtés, formoit une espèce de fossé naturel dans lequel le bois étoit planté. On apercevoit de loin les tours dont les pointes se perdoient dans les nues, tandis que leur base sembloit reposer sur la cime des arbres du milieu desquels elles sortoient. La partie de la montagne qui étoit abordable étoit coupée par un chemin tortueux qui

serpentoit jusqu'aux portes du château. Cette route triste et sauvage n'étoit fréquentée que par le petit nombre des gens de la maison, et ne conduisoit nulle part ailleurs. Elle étoit percée dans ce même bois de sapins dont le verd morne et sombre répand sur ce qu'il ombrage une nuance si triste. Célestine étonnée par cet ensemble lugubre, ne pouvoit cacher l'impression mélancolique que ces lieux sauvages produisoient sur elle.

On arriva bientôt aux portes du château; deux grandes poutres qui sortoient du milieu des murailles, soutenoient encore les bouts des chaînes rouillées qui avoient jadis servi à relever le pont. Les garde-fous pourris et brisés étoient tombés par éclats dans des fossés dont l'oeil pouvoit à peine mesurer la profondeur. En entrant dans la cour mal pavée et irrégulière, on trouvoit devant soi une masse énorme de bâtimens sans ordre, sans distribution. Elle étoit flanquée sans nulle symétrie de tours inégales

en forme comme en hauteur. Une multitude innombrable de petites fenêtres surchargées d'ornemens gothiques attestoient l'antiquité de l'édifice, en même temps que les vitres cassées annonçoient assez que depuis plusieurs années on en avoit abandonné le séjour aux oiseaux de nuit. Une seule aile paroissoit entretenue et habitable; les toits de toutes les autres parties étoient enlevés. Une longue suite de galeries à double étage, ressemblant à une espèce de cloître, s'étendoit sur la droite et paroissoit se prolonger bien avant.

Les trois amies entrèrent dans une des tours par une porte basse et étroite, et montèrent un escalier tournant; leurs pieds glissoient à chaque instant sur les marches humides et usées. Une salle immense servoit d'antichambre à d'autres appartemens aussi vastes: on ne trouvoit par-tout d'autre tapisserie que des boiseries enfumées, d'autre parquet qu'un pavé luisant et glacé, d'autre plafond que des voûtes dont le ciment détaché en

plusieurs endroits laissoit voir les pierres brutes et grisâtres. Le bruit d'une porte qui s'ouvroit se répétoit dans toutes les chambres et se prolongeoit dans celles qui étoient désertes; on le suivoit, on l'entendoit expirer à l'autre bout du château.

L'appartement de Célestine étoit si grand, qu'elle se crut au milieu d'un désert lorsqu'elle se vit seule. D'énormes glaces répétoient son image de tous côtés; elle s'effrayoit elle-même en se retournant, et croyoit toujours être environnée de plusieurs personnes; si elle prononçoit un mot, elle se figuroit entendre différentes voix confuses. Le soir surtout ajoutoit une teinte plus effrayante à ces objets tristes; elle passoit une partie des nuits sans dormir. Quoique la chambre de la Baronne touchât à la sienne, elle éprouvoit un état de saisissement continuel; en vain elle se reprochoit un enfantillage dont sa raison lui montroit la foiblesse; l'excès du malheur avoit ôté à son ame toute son énergie, elle n'avoit

plus qu'une force de souvenir et de réflexion qu'elle sentoit sans pouvoir en faire usage.

La lueur pâle et tremblante d'une lampe qu'elle laissoit ordinairement allumée, sembloit donner un aspect plus rude à des portraits en pied suspendus en différens endroits de l'appartement; son imagination agissoit, se promenoit, ses yeux voyoient les tableaux agir et se promener aussi. S'endormoit-elle, le vent qui siffloit dans les longs corridors, le cri aigu des girouettes placées sur les tours, le chant lugubre des hiboux venoient la réveiller en sursaut: les images sinistres que le sommeil avoit écartées se représentoient à elle, et c'étoit le fantôme de Rasoni qui paroissoit les animer toutes.

Ses fenêtres donnoient sur le jardin du château; une porte vitrée y conduisoit du cabinet attenant à sa chambre; souvent elle alloit y promener ses chagrins. Ce jardin restoit presque inculte et se terminoit par une terrasse très-élevée

vée qui donnoit sur un des chemins de la forêt, et un escalier à moitié démoli conduisoit à une porte par laquelle on pouvoit sortir pour aller se promener dans la campagne.

Penchée souvent sur le bord de cette terrasse, Célestine y passoit des heures entières à observer les troupeaux que le hasard conduisoit dans ces lieux solitaires. Presque tous les jours elle alloit voir le lever et le coucher du soleil, et quelquefois même entraînée par ses idées mélancoliques, elle ne rentroit à son appartement que dans la nuit. On étoit sur la fin de l'été, elle aimoit à respirer librement la fraîcheur des soirées.

En suivant l'espèce de cloître qui étoit dans la cour, on arrivoit à une longue allée de buis et de houx tellement abandonnée, qu'on avoit négligé d'en tailler les branches qui ne laissoient plus qu'un étroit passage. Après quelques détours on parvenoit à un petit bâtiment à demi ruiné qui avoit jadis été un er-

mitage et qui servoit de chapelle au château. On y entroit par une porte ronde ornée de quelques sculptures défigurées, et dont les ais mal joints permettoient à l'oeil de pénétrer au dedans. Près de là étoit la sépulture du dernier ermite, les restes d'une croix ne faisoient plus que la laisser soupçonner; plus loin on voyoit rangés le long de la muraille des ossemens secs et vermoulus; au-dessus du toit étoit une petite cloche à laquelle pendoit un bout de corde qui témoignoit que depuis long-temps on n'avoit essayé de la sonner.

L'intérieur de la chapelle répondoit au dehors et à tout le reste du château. Sur les gradins d'un autel délabré étoient rangés sans ordre quelques vases de fleurs artificielles dont il ne restoit que les tiges, et trois ou quatre chandeliers de bois inégaux. Au milieu on reconnoissoit une toile sur laquelle avoit jadis été peinte l'image de saint Antoine, patron de l'ermitage; mais on n'y distinguoit plus que la morsure des rats, les sillons jaunâtres

des gouttes de pluie et les traces brillantes et visqueuses des limaçons. Deux ou trois lampes de cuivre attachées à des chaînes de fer en forme de Rosaire pendoient à la voûte recouverte jadis d'une peinture à fresque. Les fenêtres fermées par des restes de vitraux coloriés, répandoient dans ce réduit un jour faux et lugubre qu'obscurcissoient encore les branches des arbres qu'on avoit laissé s'avancer jusque sur la couverture de la chapelle. A l'un des côtés de l'autel on remarquoit une statue représentant un héros armé de toutes pièces; il étoit debout sur un tombeau, et ce monument avoit été construit en mémoire d'un des anciens possesseurs du château tué à la Terre-sainte.

Célestine, persuadée de la grandeur et de la majesté du dieu qu'elle retrouvoit au milieu de ces débris, comme dans le temple le plus somptueux, alloit chaque soir déposer à ses pieds les peines de la journée, et lui demander la force de supporter celles du lendemain. Seule et

plus tranquille en présence de l'Etre suprême, elle sondoit les blessures de son coeur et invoquoit le secours salutaire de la religion pour les guérir. Jamais elle n'arrivoit à la chapelle que pénétrée du recueillement le plus profond; la colonnade ruinée qu'il falloit traverser, la sombre allée de buis qu'il falloit suivre l'isoloient peu-à-peu du reste du monde. Jamais elle ne passoit auprès du tombeau de l'ermite sans donner une larme à sa mémoire, sans envier l'existence paisible qu'il avoit goûtée et le repos heureux que sa vie innocente lui avoit sans doute préparé.

Dégagée de tous les liens qui attachent au monde, ses vues ne se portoient plus qu'au delà du trépas; c'étoit là qu'elle se flattoit de revoir d'Orméville, c'étoit là qu'elle espéroit le convaincre de son innocence, c'étoit là seulement qu'elle comptoit retrouver un bonheur qui s'étoit sans cesse échappé devant elle. Elle auroit désiré mourir dans cette solitude, et contente d'emporter les regrets des deux seuls

êtres avec lesquels elle eût encore des relations, fatiguée de ses tourmens, accablée de ses souvenirs, elle ne soupiroit plus qu'après le moment qui devoit mettre fin à tous ses maux.

Un soir, plus agitée encore que de coutume, elle courut à la chapelle chercher le remède qui tant de fois avoit calmé son coeur. Toute entière à ses souffrances, elle ne s'apercevoit pas qu'il se préparoit un orage affreux; déjà le soleil obscurci ne dardoit plus ses rayons qu'au travers des nuages épais. Un vent sec et brûlant agitoit de tous côtés les girouettes incertaines du château; des éclairs précipités sillonnoient l'horizon dans le lointain, le tonnerre grondoit à coups intermittens et sourds. Les sapins de la forêt éprouvoient un léger balancement qui causoit à leurs branches un frémissement lugubre; deux ou trois hirondelles vinrent du bout de l'aile friser le gazon aux pieds de Célestine; elle ne voyoit plus rien, son âme avoit déjà franchi l'espace immense qui sépare la terre

du séjour de la divinité; tout ce qui se passoit autour d'elle, tout ce qui bouleversoit la nature, n'étoit plus capable de la distraire.

Elle entra et se mit à genoux sur un vieux banc mille fois humecté de ses larmes. Au même moment un éclair terrible parut embraser la chapelle, un coup de tonnerre affreux l'ébranla jusques dans ses fondemens, l'airain de la cloche en gémit, les vitres tremblèrent, la terre même sembla éprouver une commotion violente. Un déluge de pluie tombant à gouttes larges et bouillantes, fut suivi d'une grêle dont les grains énormes brisoient les carreaux et rouloient sur le pavé. Les vents déchaînés siffloient avec force et faisoient mugir les arbres de la forêt, on entendoit au loin le craquement des branches qui se brisoient avec effort. A ce fracas horrible se joignoit le hurlement des chiens et des troupeaux effrayés. Tandis que l'air étoit en feu, l'obscurité la plus profonde enveloppoit la terre, les élémens se confondoient, les

éclats redoublés de la foudre sembloient annoncer la subversion de l'univers.

Célestine trembloit, le même air embrasé qui enflammoit l'atmosphère circuloit dans ses veines, elle éprouvoit ce serrement qui affaisse tous les êtres lorsque la nature souffre et qu'elle combat pour repousser sa dissolution. Tourmentée par l'influence sinistre de la tempête, son coeur ne pouvoit écarter ses idées mélancoliques. Elle avoit été poursuivie toute la nuit par des songes effroyables dont l'impression profonde n'étoit pas encore effacée. Croyant voir d'Orméville qu'on retiroit de l'eau, croyant entendre sa voix, elle se leva pour voler vers lui : un coup de tonnerre épouvantable la fit frémir, elle retomba à genoux et précipita son visage sur le banc qui lui servoit d'appui.

Un moment après elle se figura avoir Rasoni à ses pieds, elle s'imagina se sentir pressée dans ses bras odieux, elle crut entendre ses perfides discours. La statue du Chevalier sur laquelle les éclairs al-

loient se réfléchir lui sembla animée, son esprit exalté lui fit voir à la place son barbare persécuteur qui rioit avec ferocité des pleurs qu'elle versoit: dans un moment de transport et de délire elle s'écria avec force: Monstre cruel! serai-je donc toujours poursuivie par ton fantôme abhorré!

Au même instant elle crut distinguer un gémissement étouffé qui venoit du côté de la statue: mais rien ne se faisant plus entendre, elle pensa que ce qui l'avoit frappée n'étoit qu'un jeu de son imagination, et recommença à prier avec la même ferveur. Depuis quelques minutes l'orage embrasoit l'air avec moins de violence, les éclairs étoient moins fréquens et moins vifs, le tonnerre semboit s'éloigner et ne rouloit plus que sourdement. La plus profonde obscurité régnoit, et Célestine plongée dans une méditation profonde ne s'apercevoit pas qu'il étoit déjà nuit. Tout-à-coup un sillon de feu parut enflammer la chapelle, la foudre gronda avec un fracas plus épouvan-

table que jamais, et à la faveur de cette lumière terrible, Célestine vit distinctement une figure traverser les marches de l'autel.

Malgré l'effroi qu'elle éprouvoit, croyant se sentir encore la force de fuir, elle se leva; les ténèbres les plus profondes avoient succédé de nouveau à la clarté effrayante qui lui avoit fait distinguer la figure: elle savoit à peine de quel côté tourner ses pas, elle restoit au milieu de la chapelle, tous ses membres couverts d'une sueur froide étoient agités par un tremblement qu'elle ne pouvoit vaincre.

Emportée par un délire au milieu duquel la voix de la religion parloit encore à son ame et soutenoit sa foiblesse, elle se jeta à genoux et s'écria: Mon dieu! mon dieu, ne m'abandonne pas! . .

Immobile, pâle, presque privée de sentiment, l'infortunée n'avoit même pas la force de fermer les yeux pour se dérober au spectacle qui la tourmentoit. Ses regards restoient fixés malgré elle sur l'autel, sur la statue à laquelle la lueur

des éclairs passant à travers les vitres coloriées donnoit un aspect effroyable.

Bientôt cette statue s'agita, la même figure qui avoit passé devant l'autel sortit de derrière le tombeau et s'élança vers Célestine en lui tendant les bras. Elle poussa un cri perçant, l'épouvante lui rendit des forces, elle courut vers la porte: mais au moment où elle essayoit de l'ouvrir, elle la sentit poussée en dehors avec une violence qui pensa la renverser.

Croyant que tout étoit conjuré contre elle, ses esprits l'abandonnoient tout-à-fait, lorsqu'elle aperçut la Baronne. Au bruit qu'on fit en ouvrant la porte, la figure disparut, et la statue tomba avec fracas en avant du tombeau, comme si elle eût voulu poursuivre et retenir les deux amies.

Célestine saisit vivement la Baronne par la main et l'entraîna sans pouvoir lui dire un seul mot, sans qu'elle-même essayât de lui résister. La pluie tomboit toujours avec violence, les éclairs seuls

leur montroient le chemin, le tonnerre qui redoubloit ne les effrayoit plus, elles l'entendoient à peine. La Baronne accrocha son pied dans un des troncs d'arbres de l'allée et tomba: Célestine étoit si égarée qu'elle continua de s'enfuir sans songer à sa compagne, sans faire attention aux gémissemens que l'effroi lui arrachoit.

Entrant comme une insensée dans le salon où Léonora étoit seule, elle courut se réfugier auprès d'elle. D'où venez-vous, lui dit la Signora étonnée; Célestine ne pouvoit lui répondre, son agitation lui permettoit à peine de respirer.

La Baronne parut en ce moment, soutenue par deux domestiques qui avoient accouru à ses cris. Ses cheveux étoient épars comme ceux de Célestine, elle éprouvoit la même émotion, et ce ne fut que long-temps après que toutes deux furent en état de parler.

Léonora refusa de croire au récit qu'elles lui firent de ce qu'elles avoient vu, et prétendit que la peur de l'orage avoit égaré

leur imagination. Pour mieux leur montrer combien leurs craintes étoient déraisonnables et mal fondées, elle envoya à la chapelle, aussitôt que la tempête fut passée, plusieurs domestiques armés de flambeaux. Ils revinrent bientôt, assurant qu'ils avoient trouvé tout dans l'ordre accoutumé, et qu'il ne paroissoit pas que la statue eût été dérangée de sa place.

La Signora plaisanta long-temps ses deux amies sans pouvoir les désabuser, et, tout en se moquant de leur aventure, elle leur fit plusieurs questions pour en apprendre les détails. Étonnée sur-tout de ce que la Baronne s'étoit trouvée si à propos à la porte de la chapelle, elle lui demanda en riant ce qui avoit pu l'engager à choisir ce moment-là pour aller si loin du château.

Madame de Hertzbach lui répondit que se trouvant surprise par l'orage dans la forêt, elle avoit couru vers la chapelle pour s'y réfugier. S'il n'étoit pas permis à une femme aussi peureuse que moi

d'être égoïste, ajouta-t-elle, je m'en voudrois de n'être pas allée offrir un asile à deux malheureux voyageurs qui étoient au bas de la montagne avec une voiture et des chevaux qu'ils avoient bien de la peine à contenir. — Des voyageurs? repartit Léonora avec un air de surprise et de curiosité; vous les avez aperçus? — Oui, et je ne conçois même pas pourquoi ils restoient arrêtés, tandis qu'ils auroient pu encore gagner le village. — Ils ne connoissoient peut-être pas les chemins, reprit Léonora d'un air indifférent, et elle commença aussitôt à s'entretenir d'autre chose avec Célestine.

La Baronne occupée de son idée, parla des voyageurs à plusieurs reprises et témoigna encore ses regrets de n'avoir pas eu assez de courage pour les inviter à venir au château. — Ne vous reprochez rien, lui dit enfin Léonora avec une vivacité qui la surprit: probablement ils ne seroient pas venus. — Eh! pourquoi? demanda la Baronne étonnée de l'espèce d'assurance qu'elle avoit montrée.

en prononçant ces mots; savez-vous donc qui c'étoit? — Non, dit la Signora un peu troublée à son tour par le ton de madame de Hertzbach; mais je sais que quand on voyage, on n'aime pas à faire un détour. Les domestiques entrèrent, et la conversation en resta là.

Célestine avoit eu peu de nuits aussi pénibles que celle qui suivit cette fatale soirée. Plus elle cherchoit à rappeler sa raison, moins elle réussissoit à chasser le souvenir de l'étonnante apparition gravée pour jamais dans son esprit. Jusqu'au jour elle crut que le fantôme erroit dans sa chambre: quelquefois elle s'élançoit hors de son lit, imaginant le voir s'approcher. L'aurore parut sans dissiper ses craintes; plusieurs jours se succédèrent, et la terreur régnoit toujours dans son ame. Souvent elle tressailloit, elle pâlissoit, ses deux amies essayoient de la rassurer, leurs soins étoient inutiles: elle songeoit continuellement à cette figure qu'elle croyoit voir encore se précipiter vers elle; chaque fois que le ciel devenoit sombre,

son sein oppressé se gonfloit, un malaise général s'emparoit d'elle.

Depuis le jour de l'orage, elle n'avoit pas osé retourner à la chapelle. Elle ne sortoit même plus: à peine prenoit-elle l'air quelquefois dans le jardin. Vainement la Baronne et sur-tout Léonora essayoient de l'emmener à la promenade, elle se refusoit à leurs instances. Ensevelie dans une mélancolie continuelle, elle n'avoit plus que des idées sinistres; à tout moment on voyoit des larmes humecter ses paupières: dès qu'elle étoit seule, on l'entendoit prononcer le nom de d'Orméville: c'étoit au portrait qu'elle avoit conservé de lui qu'elle contoit ses peines, c'étoit de lui seul qu'elle sembloit attendre des consolations. Sa fraîcheur se fanoit, ses yeux s'éteignoient, et cette langueur, en effaçant sa beauté, ne la rendoit que plus intéressante. Chacun de ses regards imprimoit ce respect qu'on doit à l'être souffrant, et on ne pouvoit tenir long-temps ses yeux fixés sur elle sans éprouver un attendrissement que

sa résignation douce et patiente augmentoit encore.

La Baronne la voyant dépérir et croyant que le séjour du vieux château qu'elle habitoit lui faisoit naître seul les idées noires qui la tourmentoient, résolut d'abréger le temps qu'elle devoit y rester. Ce dérangement contrarioit un peu ses projets et lui causoit quelque embarras, mais son amitié pour Célestine applanissoit toutes les difficultés. Léonora qui savoit ce que lui coûtoit ce sacrifice, quoiqu'elle mît beaucoup de bonne grâce à le dissimuler, essayoit de lui persuader que la tristesse de leur amie ne tenoit qu'aux dispositions de son ame. - Madame de Hertzbach persista dans sa résolution et fix l'époque du départ: mais le jour même qu'on devoit se mettre en route, on vint lui annoncer que le château où elle se proposoit d'aller, venoit d'être presque entièrement consumé par un incendie qui ne lui permettroit pas de l'habiter de long-temps.

Célestine fut désespérée de cet accident,

non-seulement par l'intérêt qu'elle prenoit à la perte qu'essuyoit la Baronne, mais encore par l'idée que son séjour dans des lieux qui lui devenoient sans cesse plus insupportables, alloit être prolongé de beaucoup. Cependant elle étoit si accoutumée à souffrir, qu'elle s'efforça de se soumettre encore à ce nouveau chagrin.

Cherchant tous les moyens de se distraire, elle alloit souvent avec Léonora visiter la bibliothèque du château qui renfermoit beaucoup de livres précieux. Un jour elles découvrirent un manuscrit qui éveilla leur curiosité par une figure grotesque qui étoit représentée au commencement. L'explication étoit en allemand, et Léonora qui comprenoit cette langue beaucoup mieux que son amie, se hâta d'en parcourir quelques lignes. Bientôt elle parut se troubler, ferma le livre et le remit à sa place. Ce n'est rien, dit-elle froidement, ou du moins cela ne vaut pas la peine d'être lu. Cette discrétion fut loin de satisfaire Célestine qui

la pressa de lui rendre compte de ce qu'elle avoit appris. Que voulez-vous que je vous répète, répondit la Signora en s'éloignant, quelques vieilles absurdités, quelques rêveries dépourvues de vraisemblance!

Ces demi-éclaircissemens, la sorte de contrainte qui régnoit dans le maintien de Léonora donnoient des inquiétudes à Célestine; elle vouloit prendre le livre, son amie l'en empêcha et l'entraîna en lui disant: D'ailleurs, si vous êtes raisonnable, vous êtes ici la dernière personne qui doit lire ce livre. Elle la conduisit à son appartement, et lui fit promettre de ne pas retourner à la bibliothèque sans elle.

Les dernières paroles de la Signora, son empressement, l'air sérieux qu'elle avoit pris tout-à-coup, firent une vive impression sur l'esprit de Célestine. Pendant toute la journée elle pensa au livre et chercha quelles raisons son amie pouvoit avoir pour refuser de lui en expliquer le mystère. Portée à soupçonner par-tout de nouveaux malheurs, elle se

figura qu'elle étoit encore menacée par quelque entreprise de la part de ses ennemis, et, malgré sa timidité, malgré la parole qu'elle avoit donnée à Léonora, elle se promit d'aller apprendre elle-même ce qu'on avoit l'air de vouloir lui cacher si soigneusement.

Retirée le soir dans sa chambre, en vain elle essaya de s'endormir, le même objet la tourmentoit sans cesse. Ne connoissant plus enfin d'autre remède à son inquiétude, elle saisit d'une main tremblante la lampe qu'elle laissoit brûler pendant la nuit et s'avança dans la grande salle qui lui servoit d'antichambre. Un silence morne régnoit autour d'elle, mais son impatience la soutenoit et modéroit la frayeur qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'éprouver. Elle fut cependant étonnée de voir ouverte la porte d'un corridor dans lequel on n'entroit jamais, parce qu'il ne conduisoit que dans la partie du château qui étoit ruinée et déserte. En passant devant cette porte elle y jeta un coup-d'oeil timide, et, à la

lueur de sa lampe, elle aperçut un homme enveloppé d'un manteau qui traversoit le corridor fort vite. L'effroi la saisit, elle chancela, à peine eut-elle la force de regagner sa chambre.

L'espèce de délire qui la transportoit lui donna la fièvre, et le lendemain la foiblesse l'empêcha de sortir de son lit. Inquiètes de son état, la Baronne et Léonora lui faisoient mille questions auxquelles elle ne vouloit pas répondre. Résolue de cacher la tentative qu'elle avoit faite pour aller à la bibliothèque, elle ne pouvoit raconter la vision qu'elle avoit eue dans le corridor, et se contentoit de rejeter cette maladie sur ses chagrins ordinaires.

Elle s'assoupit un peu dans l'après-dîner, et lorsqu'elle se réveilla, elle ne vit auprès d'elle que deux femmes de chambre qui, assises à l'autre bout de l'appartement, parloient tout bas d'une manière très-vive, et ne s'occupoient pas d'elle. Curieuse de savoir le sujet d'un entretien qui l'intéressoit d'autant plus qu'elle leur

entendit prononcer son nom, elle referma les yeux, fit semblant de dormir et prêta soigneusement l'oreille à leurs discours.

Celle qui paroissoit s'être emparée de la conversation étoit la femme qui servoit ordinairement Léonora, et les premiers mots que Célestine recueillit, furent ceux-ci : Ce que je vous dis là est bien vrai; car c'est l'aubergiste du village qui l'a conté aux domestiques, et ils ont tous rapporté la même chose. Il doit bien le savoir, puisqu'il habite depuis trente ans ce canton, et qu'il a été concierge du château pendant au moins vingt-cinq. — C'est donc toutes les nuits que cela arrive? (Célestine redoubla d'attention.) — Oh! non; on dit qu'il y a certaines époques dans l'année où il paroît, et c'est là-bas dans le grand corridor qu'il se promène. (Célestine frémit.) — Grand dieu! je n'oserai plus aller toute seule, reprit l'autre femme de chambre. — Ce n'est que pendant la nuit qu'il vient, le jour il n'y a rien à

craindre. Mais sur-tout gardez-vous de parler de ce que je vous dis. La Signora m'a encore bien recommandé ce matin de tâcher que tout le monde tienne cette histoire secrète afin qu'elle n'arrive pas aux oreilles de madame d'Orméville. La pauvre jeune femme est dans un si piteux état, elle a tant de chagrins, et puis elle s'effraie si vîte qu'on ne sauroit trop la ménager.

Célestine ne put s'empêcher de pousser un soupir qui attira sur elle les regards de ses surveillantes. Elle se turent, et quoiqu'elle affectât d'être tranquille, elles parlèrent d'autre chose. Hélas! le calme qu'elle faisoit paroître étoit bien loin de son ame!

Léonora vint s'asseoir auprès de son lit au moment où toutes les réflexions que tant de mystères réunis lui faisoient naître se combattoient davantage dans son esprit. Elle la supplia encore de nouveau de lui dire ce qu'elle avoit lu dans le manuscrit. Ses instances furent sans succès. Au moins, reprit-elle, vous

m'expliquerez une histoire que tout le monde sait ici excepté moi. Vous m'éclaircirez les bruits qui courent sur un fantôme qui erre dans le château pendant la nuit. (Léonora parut troublée.) Je vous assure, répondit-elle en essayant de se remettre, que j'ignore ce dont vous voulez me parler. — Vous l'ignorez, Léonora! . . ne suis-je donc plus votre amie? Pourquoi me dissimuler l'attention que vous avez eue de prendre des précautions pour que cette histoire ne troublât pas mon repos? mais vos soins sont maintenant inutiles, et, si vous voulez assurer ma tranquillité, apprenez-moi le reste d'un secret que je connois déjà assez pour être plus effrayée que quand je serai entièrement informée. — Eh! bien, reprit la Signora, puisque malgré moi vous voilà instruite, je ne veux pas que vous puissiez me reprocher de vous dérober la connoissance d'une fable populaire que je ne vous cachois que pour ne pas vous alarmer. Je m'en vais tout vous dire.

Vous savez que le bâtiment qui nous sert de chapelle actuellement a jadis été un ermitage. On prétend qu'un des ermites, mort il y a environ cent ans, ayant abusé des dehors de la religion pour commettre les plus grandes scélératesses, fut écrasé par le tonnerre au moment où il venoit d'assassiner la dame de ce château: on ajoute qu'il revient de temps en temps visiter le théâtre de ses forfaits, et faire amende honorable aux manes de ses victimes. Ses apparitions ont lieu, dit-on, pendant la nuit et lorsqu'il fait de violens orages. Voilà, je vous assure, tout ce dont il est question; ce sont les gens des villages voisins qui ont renouvelé cette histoire d'après une vieille tradition, et qui l'ont contée aux domestiques; tout cela est venu à propos de la frayeur que vous eutes l'autre jour avec la Baronne dans la chapelle, et c'est à vous de juger maintenant quel degré de croyance mérite une chronique appuyée sur le témoignage de paysans superstitieux.

La

La conformité de ce récit avec ce que Célestine avoit vu étoit trop sensible pour ne pas produire un grand effet sur son esprit. Elle ne répondoit presque rien à Léonora, elle restoit immobile et tristement pensive. Rapprochant chaque circonstance, chaque trait, elle voyoit partout un accord effrayant, et cet ensemble la faisoit frémir. Il falloit qu'elle appelât à son secours toute la force de sa raison, toute la force de l'éducation pour se persuader que ce n'étoit pas l'ombre de l'ermite qu'elle avoit vue à deux fois différentes. Cette idée étoit même si naturelle, si bien justifiée par tout le reste, qu'elle en vint à regarder comme très-possible que la justice divine fît errer de la sorte l'ame d'un scélérat pour ajouter à son châtiment, et pour effrayer ceux qui seroient tentés de suivre son exemple. Dès qu'elle eut admis cette possibilité, il lui restoit peu de chemin à faire jusqu'à une croyance absolue, et le plus petit événement auroit suffi alors pour la convaincre.

Cette disposition n'étoit guère propre à la rassurer, mais cependant elle se trouvoit plus tranquille en ayant un objet auquel elle rapportoit ses craintes. Les nouveaux refus qu'elle avoit essuyés de la part de la Signora redoubloient son envie de percer le mystère que renfermoit le livre, et quels que fussent les motifs qui devoient la détourner de cette résolution, elle forma le projet de retourner cette nuit même à la bibliothèque. La vision ne paroissoit, disoit-on, que de temps en temps, ainsi il y avoit lieu de croire qu'elle ne la rencontreroit pas deux jours de suite; d'ailleurs sa curiosité étoit si grande, qu'elle se figuroit avoir le courage de tout braver pour la satisfaire.

Elle attendit le soir avec grande impatience, et cependant à mesure que l'obscurité avançoit, il sembloit qu'en même temps un voile sinistre entourât son ame et qu'un pouvoir funeste glaçât cette fermeté qu'elle avoit cru sentir.

Peu-à-peu le calme de la nuit et du sommeil se répandit dans le château, Célestine seule veilloit encore. Assise vis-à-vis de la table où reposoit sa lampe, elle trouvoit à-la-fois le temps trop lent et trop rapide; son indécision augmentoit à mesure que le moment de l'épreuve approchoit: souvent elle étoit tentée d'abandonner son dessein, mais une sorte de honte l'enchaînoit autant que la curiosité.

Minuit sonna: le son de la cloche la tira de l'espèce de léthargie où elle étoit plongée, elle frissonna, regarda longuement autour d'elle, et songeant qu'il étoit temps de commencer son entreprise, elle se leva pour s'assurer si tout le monde étoit couché. Elle ouvrit la fenêtre: le ciel étoit calme et serein, la lune répandoit ses rayons sur les ruines du château, et sa lumière terne en rendoit encore l'aspect plus mélancolique. Célestine promena ses regards sur la façade de l'aile du bâtiment qui étoit habitée, toutes les lumières étoient éteintes; elle soupira, elle auroit presque voulu que sa visite à

la bibliothèque fût retardée par un obstacle indépendant de sa volonté, un silence profond, un repos universel sembloient au contraire régner exprès pour la favoriser.

Rassemblant toutes les forces de son ame, elle saisit sa lampe et s'avança dans la grande salle. Ses idées de terreur revinrent encore l'assiéger; son premier coup-d'oeil chercha la porte du corridor, elle étoit fermée: cette assurance lui donna du courage, elle commença à marcher d'un pas précipité, et s'avança vers la bibliothèque.

Elle hésita encore avant d'entrer, mais la curiosité et l'impatience l'emportèrent; elle alla droit au rayon où Léonora avoit posé le livre, il étoit encore à la même place. Célestine le prit et chercha d'abord la peinture qui avoit attiré ses regards; elle représentoit un religieux tenant un poignard ensanglanté dans une de ses mains. A cette arme cruelle, à l'air féroce qui animoit tous ses traits, Célestine reconnut la représentation de

l'ermite dont Léonora lui avoit parlé. Ses mains tremblantes avoient à peine la force de soutenir le livre, et cependant elle ne pouvoit se défendre de chercher à déchiffrer l'explication qui étoit jointe à la peinture. A mesure qu'elle la parcouroit, les caractères se troubloient et se brouilloient sous ses yeux; ce qu'elle lisoit étoit parfaitement d'accord avec ce qu'elle avoit vu, avec ce que la Signora lui avoit raconté, et cette relation avoit été écrite soixante ans auparavant par un témoin oculaire.

Saisie par la terreur la plus violente Célestine laissa tomber le manuscrit; sans songer même à reprendre sa lampe, elle s'élança vers la porte et parcourut dans les ténèbres plusieurs appartemens. En arrivant dans la grande salle, elle s'arrêta tout-à-coup, surprise par la clarté des rayons de la lune qui donnoit sur les fenêtres. Ses regards se tournèrent involontairement vers la porte du corridor abandonné, son effroi redoubla en remarquant que cette porte étoit ouverte; il

falloit donc que quelqu'un y eût passé pendant sa courte absence. Elle balançoit, elle n'osoit traverser la salle pour rejoindre sa chambre; emportée enfin par cette hardiesse d'apathie qui animeroit un insensé, elle s'avança, regarda dans le corridor, et aperçut dans l'éloignement une femme couverte d'un voile blanc, qui marchoit à pas lents et mesurés.

Cette dernière apparition acheva d'égarer son imagination, elle poussa un cri étouffé et se précipita dans son appartement, bien persuadée que la femme voilée qu'elle venoit de rencontrer, n'étoit autre chose que la dame du château qui avoit été assassinée par le scélérat.

Affoiblie par tout ce qu'elle avoit éprouvé dans cette cruelle nuit, fatiguée par les tableaux sinistres qui se représentoient à elle, Célestine voulut s'endormir, mais en vain elle attendit le repos; son sang trop vivement enflammé ne pouvoit retrouver le calme; elle s'agitoit, elle étoit dévorée d'un feu intérieur qui lui don-

noit une fièvre violente. Tourmentée par cette accablante insomnie, elle s'agitoit, elle se promenoit, insensiblement elle s'approcha des fenêtres de sa chambre qui donnoient sur la cour du château. A peine y étoit-elle depuis quelques momens, lorsqu'elle aperçut une figure qui s'avançoit à pas réfléchis sous le premier étage de la galerie. Elle crut d'abord que ses yeux la trompoient, mais bientôt elle n'eut pas lieu de douter que la vision ne fût réelle. La lune qui sortit tout-à-coup de derrière les nuages qui l'avoient obscurcie un instant, lui laissa clairement distinguer un fantôme qu'elle ne put méconnoître pour l'ombre de l'ermite. En vain elle voulut s'éloigner de la croisée, le saisissement qu'elle éprouvoit lui enlevoit la force de faire un pas; elle essayoit d'appeler, mais le son expiroit sur ses lèvres.

Le fantôme s'approchoit toujours, et Célestine entendit au bout de quelques minutes un cri aigu comme celui d'une porte qu'on ouvre avec précaution; à ce

bruit succéda celui de pas graves et pesans que les voûtes des corridors trahissoient par une répercussion sourde et prolongée. Un frottement de chaînes ne tarda pas à annoncer l'arrivée du fantôme: Célestine à demi morte tomba sur le plancher. Que devint-elle lorsqu'elle vit la robe de l'ermite raser le bas de sa porte qu'on essaya d'ouvrir à trois fois différentes! Ses cheveux se hérissèrent, un tremblement général agita son corps, son pouls battoit à peine, sa respiration pressée ne s'échappoit plus qu'avec effort.

Peu-à-peu le calme se rétablit. Célestine se releva avec difficulté, et se traîna vers la chambre de la Baronne pour se réfugier auprès de son amie. Au moment où elle alloit ouvrir, elle crut entendre marcher, elle écouta avec attention; dans ce moment madame de Hertzbach poussa un cri perçant et s'élança vers l'appartement de Célestine en l'appelant de toutes ses forces. Ouvrez-moi, s'écrioit-elle, ouvrez-moi! Célestine

effrayée ne savoit à quoi se résoudre; enfin l'amitié et la compassion l'emportèrent sur l'effroi, elle entr'ouvrit la porte et la referma avec la même promptitude. La Baronne voulut se jeter dans ses bras, mais se sentant retenue, elle tomba sans connoissance.

Plongée dans le plus cruel embarras, tremblante de frayeur, Célestine n'étoit guère en état de faire revenir son amie. Elle essaya de la soulever, de l'entraîner, ses efforts étoient inutiles, un charme puissant sembloit l'enchaîner. Enfin elle s'aperçut que dans la précipitation avec laquelle elle avoit refermé la porte, la robe de la Baronne s'étoit trouvée arrêtée. Elle aima mieux la déchirer que de rouvrir cette même porte par laquelle elle s'imaginoit toujours voir arriver le fantôme.

En reprenant ses sens, madame de Hertzbach s'écria d'une voix étouffée: Ah! laisse-moi, laisse-moi aller! . . Elle se figuroit encore être retenue et reconnoissoit à peine Célestine qui étoit aussi

épouvantée qu'elle-même. Elles passèrent ainsi dans des transes mortelles les deux heures que la nuit dura encore, et ce ne fut qu'après avoir entendu beaucoup de mouvement dans le château, qu'elles se hasardèrent à visiter la chambre de la Baronne. Quelle fut leur surprise, lorsqu'en entrant elles n'aperçurent pas le moindre dérangement! Les portes et les fenêtres étoient soigneusement fermées, et il ne paroissoit pas que personne eût pu y pénétrer. Je suis cependant bien certaine d'avoir vu un fantôme à cette place-ci, répétoit la Baronne; il s'est approché de moi, et lorsque j'ai crié, il s'est éloigné en disant vivement: ce n'est pas elle! . . . . Que peuvent donc signifier ces paroles? . . . Célestine ne répondit que par un soupir.

Le bruit de cette nouvelle apparition se répandit dans tout le château, la terreur augmenta, personne ne vouloit plus aller seul, le moindre coup de vent, le plus léger bruit suffisoit pour donner l'alar-

me: la chapelle étoit déserte, aucun des gens de la maison n'osoit en approcher; si tôt qu'il faisoit sombre on ne passoit qu'en tremblant devant la galerie et le corridor. Léonora même, qui dans les commencemens avoit traité ces terreurs d'enfantillages, ne paroissoit pas plus rassurée que les autres et commençoit aussi à trembler au nom de l'ermite Qu'auroit-ce donc été si l'on avoit été instruit des apparitions nocturnes dont Célestine avoit été témoin dans le corridor et dans la bibliothèque?

Tourmentée par ces prodiges, pressée par les sollicitations de tout de qui l'entouroit, la Baronne se seroit décidée à quitter le château, mais elle y attendoit son mari qui devoit venir la chercher pour la conduire chez un de ses oncles qui demeuroit sur les bords du lac de Constance. Le Baron ne fixoit pas positivement l'époque de son arrivée, mais il l'annonçoit comme très-prochaine, et sa femme ne vouloit pas pour si peu

de temps aller former un établissement dans un autre lieu.

Les mêmes frayeurs régnèrent encore pendant quelques jours, puis peu-à-peu l'ermite ayant cessé totalement de se montrer, le château rentra dans le calme et les domestiques aussi aisés à rassurer qu'à épouvanter, étoient presque tentés de rire de leurs premières craintes.

Les trois amies oublièrent moins vîte les événemens extraordinaires qui les avoient tourmentées; cependant la sécurité de tous ceux qui les environnoient finit par influer sur leur esprit, et elles cherchèrent aussi à se persuader, non pas que leurs frayeurs avoient été vaines, (Célestine et la Baronne ne pouvoient douter de ce qu'elles avoient vu,) mais que la cause en étoit disparue.

La nature sembloit par une suite de beaux jours vouloir aussi contribuer à rétablir la paix dans leur coeur; elles en avoient passé plusieurs sans sortir, lorsqu'une après-dînée la Baronne et Léo-

nora invitèrent Célestine à jouir enfin du plaisir de la promenade. Elles eurent beaucoup de peine à vaincre sa répugnance, et elle ne consentit à sortir du château qu'après que ses amies lui eurent promis de ne pas aller plus loin que dans la forêt qui couvroit la montagne. L'empressement que madame de Hertzbach et la Signora mirent à l'emmener avec elles, étoit moins causé par la crainte de la laisser seule, que par le regret de l'abandonner aux chagrins auxquels elle se livroit avec plus d'ardeur que jamais. Leurs conseils, leurs consolations, leurs prières étoient inutiles; Célestine promettoit bien de faire ses efforts pour vaincre une douleur qui la consumoit, mais elles s'apercevoient à tout moment que leur amitié ne faisoit que lui causer un tourment de plus par la contrainte pénible qu'elle s'imposoit en leur présence. Elle devenoit plus pâle, plus foible chaque jour, mais cette foiblesse même ajoutoit à sa démarche quelque chose de plus touchant. Toujours vêtue d'une ro-

be de deuil, elle sembloit commander la tristesse dès qu'elle paroissoit. Son organe déjà si flatteur, avoit pris une inflexion languissante qui lui donnoit de nouveaux charmes, et son regard souvent fixé vers le ciel avec une expression angélique, l'auroit fait prendre pour un être céleste, si ses soupirs n'eussent annoncé que le bonheur étoit loin de son ame. Elle n'avoit qu'une seule pensée, qu'un seul souvenir, c'étoit la mort de son mari.

Les trois amies s'avançoient ensemble dans le bois. Elles marchoient en silence, elles n'entendoient que le bruit léger de quelques rameaux qui se détachoient du haut des arbres et tomboient parmi les feuilles. De temps en temps un oiseau perché au-dessus d'elles troubloit par un cri plaintif le calme morne qui régnoit dans la forêt, elles soupiroient, chacune d'elles avoit l'air de se croire seule.

Célestine sortit la première de cette sombre rêverie, mais ce fut pour se livrer

avec plus d'abandon à l'idée qui l'occupoit toute entière. Oubliant les soins que prenoient ordinairement ses deux amies pour écarter d'elle l'image de ses malheurs, oubliant l'attention qu'elle-même avoit d'éviter de les entretenir de ce triste sujet, elle commença à rappeler les beaux jours qu'elle avoit passés avec d'Orméville, l'amour qui les avoit unis, la bizarrerie qui avoit détruit leur bonheur, les événemens affreux qui les avoient séparés; la Baronne toujours prompte à la distraire éprouvoit elle-même une vive émotion; loin de l'interrompre, loin d'arrêter ses larmes, elle pleuroit avec elle, elle écoutoit ses récits, les sollicitoit et sembloit se plaire à la voir se retracer ces douloureux souvenirs. Léonora plongée dans un silence morne ne prononçoit pas un mot.

Soulagée par ces tristes épanchemens, l'ame de Célestine s'y abandonnoit avec confiance. Mille sensations agitoient son coeur; sa voix, son visage recevoient mille impressions différentes. Depuis long-

temps elle ne s'étoit exprimée avec autant de chaleur et avec autant de sensibilité; à des transports violens succédoient les peintures les plus naïves et les plus attendrissantes; sa mélancolie accablante avoit disparu, elle n'étoit plus elle-même, elle sembloit un ange. Un heureux prestige parut l'aveugler un instant, elle oublia que la mort lui avoit enlevé d'Orméville, et, se livrant toute entière à une erreur trop chérie, elle appeloit son mari, lui tendoit les bras et s'imaginoit qu'il alloit voler à sa voix . . . Ses deux amies paroissoient animées du même sentiment qui la transportoit, et, entraînée sans doute par l'égarement de Célestine, Léonora prononça quelques mots relatifs à la cruelle catastrophe du pont de la Meuse. . . . A ce souvenir fatal le voile se déchira, le fantôme s'évanouit, Célestine pâlit et poussa un cri terrible; ses bras passés autour de ses amies les serrèrent avec force, et l'infortunée tomba aux pieds de la Baronne que l'imprudence de Léonora avoit retirée de son funeste sommeil.

Célestine étoit presque évanouie, ses compagnes l'assirent au pied d'un arbre et tâchèrent de la rappeler à elle. Léonora se reprochoit vivement son inconséquence, elle en demandoit pardon à la Baronne, à Célestine elle-même qui étoit à peine en état de l'entendre, et qui resta pendant quelques minutes dans le même état de souffrance. Ses yeux fixes regardoient ses amies sans les voir; il sembloit qu'elle voulût parler, sa voix n'étoit qu'un son étouffé et plaintif; enfin un torrent de larmes qui se fit jour lui rendit l'usage de ses sens. Ses forces revinrent, mais elle avoit encore besoin de repos avant d'être en état de retourner au château. L'air de la forêt commençoit à devenir froid, et la Baronne pensoit déjà à aller chercher ses gens pour la transporter, lorsque Léonora songea tout-à-coup qu'elles devoient se trouver à peu de distance d'un petit bâtiment qu'on appeloit le *Tombeau de la biche*. Ce nom lui avoit été donné d'après une vieille tradition qui prétendoit qu'une biche chas-

sée par un seigneur du château étoit venue s'y faire tuer au milieu de ses petits qu'elle y avoit déposés. La Signora proposa à Célestine de s'y rendre, la Baronne applaudit à cette idée, et toutes trois se mirent en marche.

Le *Tombeau de la biche* bâti de forme irrégulière, renfermoit deux ou trois appartemens; c'étoit jadis un rendez-vous de chasse. Depuis long-temps on l'avoit laissé tomber en ruines, il ne servoit plus de retraite qu'à quelques oiseaux de nuit et à quelques animaux timides. Au-dessus de chaque fenêtre on voyoit d'énormes bois de cerf, et les murailles portoient encore des débris de toiles et de filets. Cette partie du bois paroissoit plus déserte que le reste, et, pour arriver à l'entrée du bâtiment, Léonora fut obligée d'ôter des branches et des épines qui obstruoient le passage. Elle ouvrit avec beaucoup de peine la porte gonflée par l'humidité: Célestine et madame de Hertzbach s'avancèrent vers elle, et, agitées par une timidité bien naturelle à

leur sexe, elles se regardoient et balançoient avant d'entrer. L'ensemble de ce lieu sauvage leur imprimoit une frayeur qu'elles n'osoient pas s'avouer. Rien n'est moins propre à rassurer que le spectacle d'une ruine, et l'intérieur de la chambre que Léonora venoit d'ouvrir étoit si délabré, qu'elles ne tournoient les yeux de ce côté qu'avec une véritable répugnance. Célestine assura qu'elle se trouvoit mieux; d'ailleurs elle observa avec raison que l'air humide et infect qu'elle respireroit dans cette espèce de cave, lui seroit encore moins salutaire que celui de la forêt: elle ajouta qu'elle se sentoit la force de retourner au château, pourvu qu'on la soutînt un peu. A la bonne heure, dit Léonora, ne nous arrêtons pas dans le pavillon, mais entrons-y au moins un instant, et voyons ce qu'il contient; seroit-il dit que trois femmes n'auroient pas assez de courage pour visiter le *Tombeau de la biche*? La Baronne qui avoit entendu dire qu'au milieu de la principale pièce du bâtiment

on avoit en effet élevé à la biche un monument assez singulier, avoit grande envie de profiter de cette occasion pour le voir, elle se joignit à la Signora et engagea Célestine à les accompagner. Les bâtimens ruinés faisoient toujours une vive impression sur son esprit, l'idée des apparitions qu'elle avoit vues dans la chapelle du château et dans le grand corridor se présenta à elle en ce moment, et ne servit pas à l'encourager. Eloignons-nous, dit-elle d'un ton ému à ses deux amies en les prenant par la main. Sans avoir rien vu! reprit Léonora, et elle jeta un coup-d'oeil de regret sur le pavillon. Que craindrions-nous, ajouta la Baronne, nous sommes trois, et il ne peut y avoir dans ces chambres que quelques animaux craintifs qui ne nous feront pas de mal. — D'ailleurs nous ne sommes pas seules, continua la Signora, voilà des bergers qui chantent près d'ici, et si nous les appelions, ils seroient à même de venir à nous. En effet Célestine entendit à peu de distance une voix

douce qui chantoit un air langoureux dont l'accent mélancolique ne fit qu'ajouter à l'oppression qui resserroit son coeur. Elle soupira, et regarda Léonora qui lui montroit en souriant l'entrée du *Tombeau de la biche.*

Avançons, dit la Signora. — Eh! bien oui, avançons, repartit la Baronne en tendant la main à Célestine qui la suivit par complaisance. Toutes trois s'approchèrent de la porte, Léonora marchoit la première, et lorsqu'elle eut posé le pied sur un degré qu'il falloit franchir, elle s'arrêta encore et regarda les deux autres. Madame de Hertzbach lui fit signe de monter; au même moment un bruit se fit entendre dans une des chambres du fond. Léonora qui étoit la seule dont les yeux fussent tournés du côté de la forêt poussa un grand cri, et s'élança vers ses compagnes en les prenant par le bras et tâchant de les entraîner. Ses efforts furent inutiles, cinq hommes qu'elle avoit vus débusquer du fourré arrivèrent pour leur barrer le pas-

sage avant que la frayeur leur eût permis de se reconnoître et de fuir. Deux de ces hommes s'emparèrent de la Baronne, deux autres arrêtèrent Léonora, et le cinquième saisissant vigoureusement Célestine, la poussa dans le pavillon dont il ferma la porte après lui avec un fracas horrible.

Absolument seule dans ce réduit effrayant, séparée de ses amies par une aventure inconcevable, elle s'attendoit à tout. Déjà elle ne distinguoit plus que foiblement les cris de la Baronne et de Léonora, qui se perdoient dans l'étendue de la forêt, déjà un silence lugubre redoubloit autour d'elle les horreurs de l'abandon où elle étoit plongée. Son plus cruel tourment étoit de conserver encore sa connoissance et la faculté de réfléchir. Pourquoi, lorsqu'on enlevoit les deux autres, la laissoit-on seule dans une ruine affreuse? . . . . Qu'alloit-on faire de la Baronne et de Léonora? Qu'alloit-on faire d'elle-même? . . . Sa situation ne lui présentoit que

l'obscurité, l'incertitude et le désespoir.

Quelques momens qui lui avoient paru des siècles s'étoient écoulés dans cet état horrible, lorsqu'elle entendit ouvrir la porte de cette même chambre du fond d'où étoit parti le bruit qui d'abord l'avoit effrayée. Elle frémit, elle se cacha le visage; une voix qui ne lui sembla pas étrangère prononça son nom. Son épouvante redoubla en voyant qu'elle étoit connue, et le délire s'emparant de son imagination exaltée, elle se figura que l'ombre de l'ermite venoit la tourmenter par une nouvelle apparition. Tandis qu'elle éprouvoit le plus cruel des supplices, on l'appela une seconde fois; loin de répondre, elle resta dans la même immobilité. On l'engagea alors avec un accent qui n'avoit rien de terrible, à lever les yeux. Vaincue par le ton de celui qui lui parloit, fatiguée de l'accablante inquiétude où elle avoit déjà resté trop long-temps, elle rappela son courage, et ses premiers regards se portèrent sur un

homme qui se tenoit debout à quelques pas d'elle. Qu'on se figure quel fut l'excès de sa surprise et de son effroi, lorsqu'après l'avoir considéré un moment, elle reconnut ce même Rasoni qu'elle croyoit avoir été tué à Aix la Chapelle par d'Orméville.

Péniblement à genoux devant le Marquis, elle élevoit vers lui ses mains suppliantes sans avoir la force de prononcer une parole. L'expression de son visage étoit si touchante que le scélérat en parut attendri. Levez-vous, Madame, lui dit-il doucement. Il s'avança en même temps, la releva, la fit asseoir, et se plaçant à ses côtés, il voulut prendre une de ses mains: elle la retira vivement. Que je suis malheureux, s'écria-t-il d'un ton concentré, je ne suis pour vous qu'un objet d'horreur! Madame, j'eus de grands torts à votre égard, mais ne les imputez qu'à l'excès d'un amour qui ne connoît aucuns ménagemens, d'un amour pour qui rien n'est sacré dans l'univers, excepté vous. Le repen-

repentir me ramène à vos pieds, j'ai honte de mes crimes, un coeur qui vous aime de devoit jamais en connoître même le nom, mais un mot de votre bouche peut en effacer l'affreux souvenir. Madame! au nom du ciel, jurez-moi que vous ne me haïssez plus. — Ah! puisse-t-il ce ciel que vous invoquez, répondit Célestine en soupirant, ne pas vous faire connoître les tourmens affreux dont vous m'avez accablée! — Ils sont finis, ils sont finis pour jamais, reprit Rasoni avec chaleur, si, je n'ose pas dire l'amour, mais si la pitié se fait entendre dans votre ame, si vous-même prenez enfin compassion de mes maux. Oui, oui, je l'espère, j'ose m'en flatter, le bonheur peut encore renaître pour vous. — Le bonheur! . . . répliqua Célestine avec un accent mélancolique, depuis long-temps il a fui loin de mon coeur, et c'est vous-même qui avez contribué à me l'arracher! . . . — Ah! puisse mon repentir, puissent les remords qui me déchirent effacer le souvenir des maux que je vous

ai faits! Oubliez, oubliez que j'eus le malheur d'être votre persécuteur, ne voyez en moi que l'amant le plus tendre! Pardonnez mes erreurs, et songez seulement à ma tendresse. — Je ne puis que vous plaindre, le ciel ne me forma pas pour partager vos sentimens. (En prononçant ces mots Célestine sembloit reprendre de la hardiesse.) — Qu'avez-vous à m'opposer maintenant? vos noeuds sont rompus, vous êtes libre, votre main n'appartient plus à personne: pourquoi refuseriez-vous de la donner à un homme qui vous offre une fortune et un rang faits pour vous flatter? Célestine! ne soyez pas inexorable, ajouta-t-il avec feu, rendez-moi le repos, rendez-moi la vertu, rendez-moi le bonheur! — Je fus à d'Orméville, une destinée cruelle me l'enleva, je ne serai jamais à personne. — Songez-y bien, avant de me désespérer encore. (La voix du Marquis prit un accent plus sombre.) — Je suis résolue à tout, dit Célestine en le regardant avec fermeté; il est un terme à vos persécutions . . . —

Ah! craignez, reprit-il avec véhémence, craignez que je ne vous le fasse désirer long-temps; craignez une invincible étoile qui m'enchaîne à votre destinée! . . . Ma vie est attachée à votre possession, il faut que vous soyez à moi, ne me forcez pas à vous devoir à de nouveaux crimes. C'est vous, c'est votre obstination qui les commettra. La seule idée de renoncer à vous, est un supplice que je ne puis même envisager. . . . Madame, continua-t-il avec plus de force en se jetant à ses genoux, ne rendez pas inutile un moment de repentir qui ne renaîtra peut-être jamais. Le mot que vous allez prononcer sera l'arrêt de mon destin et du vôtre. . . Femme adorable! . . . prenez enfin pitié de moi; quelque terribles qu'ayent été les maux que vous avez soufferts, ils ne sont rien en comparaison des tourmens que j'éprouve. Jamais vos larmes n'ont pu être si amères que le poison dévorant qui circule dans mes veines. . . Célestine! . . un moment de bonheur avec vous, et la mort n'a

plus rien qui m'effraie. . . Rasoni parvenu au comble du délire, s'avança pour saisir Célestine ; épouvantée de ce transport, elle s'éloigna vivement, en criant d'une voix enflammée: Fuyez, fuyez! abandonnez celle qui ne put être qu'à d'Orméville, celle qui ne veut exister que par son souvenir! — D'Orméville, répéta le Marquis avec transport, ne prononcez jamais ce mot, lui seul pourroit ranimer toute ma rage . . . D'Orméville! mon plus cruel ennemi! celui dont le fer grava à jamais dans mon coeur la haine et la vengeance. Pourquoi n'est-ce pas de ma main qu'il a péri?... pourquoi ne l'ai-je pas percé sur votre sein?... . . . Que dis-je?. . . excusez un égarement que l'amour désavoue. . . renoncez à lui, accordez-moi le bonheur qu'il m'enleva. — Renoncer à la mémoire de mon époux, s'écria Célestine avec énergie. . . ah! ne l'espérez pas, ne le croyez jamais . . . frappez ce coeur qui ne peut partager vos sentimens, vous y trouverez encore l'image du seul homme qu'il soit

susceptible d'aimer. (Rasoni se rapprochoit d'elle, il la supplioit, il tâchoit de l'adoucir; la tranquillité avec laquelle elle l'avoit écouté un instant avoit fait place à une agitation qui s'augmentoit à chaque minute.) Fuyez, répétoit-elle d'un ton altéré, laissez-moi . . . donnez-moi la mort si vous voulez, mais ne m'accablez pas de vos odieux transports. . . . — Au nom du ciel! au nom de vous-même! n'insultez pas à ma passion, ne bravez pas ma vengeance . . . elle seroit terrible . . .ne me contraignez pas à dévoiler un mystère . . . Vous n'avez pas d'idée des coups que je puis encore vous porter. . . .

Célestine étoit anéantie; les discours du Marquis, ne faisoient qu'accroître l'horreur qu'il lui inspiroit. Il saisit sa main, il la pressa dans les siennes, elle s'efforçoit de la lui arracher. — Ah! ne la retirez que pour me la donner vous-même, lui dit-il. — Jamais, jamais, elle ne sera à vous! j'en fais le serment le plus solennel. — N'achevez pas ce serment,

je pourrois vous rendre, parjure. — Vous ne pouvez que me rendre malheureuse, que m'immoler à votre ressentiment, mais vous ne pouvez changer mon coeur. — Peut-être me reste-t-il encore quelques moyens d'ébranler cette constance. — Essayez d'en faire usage, vous verrez comment l'innocence sait endurer les persécutions. — Savez-vous à quoi vous osez vous résoudre? — A tout, plutôt que d'appartenir à un scélérat. — C'en est trop, s'écria-t-il avec fureur; je vais mériter ce titre, je vais reprendre les poignards et verser encore du sang.

Rasoni s'élança vers elle en disant ces mots, il la saisit avec violence, et sans l'écouter, sans être touché de ses pleurs, il l'entraîna dans une autre chambre.

Le premier objet qui frappa les yeux de Célestine fut un autel sur le milieu duquel étoit posé un papier écrit, qu'à sa forme on reconnoissoit pour un contrat de mariage. Le Marquis le prit et le lui présenta. Voilà, dit-il, l'engagement sacré qui doit unir vos destinées, le titre

qui doit vous donner une existence, une fortune, voilà l'autel où le ciel doit entendre les sermens de mon repentir et de mon amour; dites un mot, vous allez être libre, vous allez être heureuse, je vais redevenir vertueux . . . . — Non, jamais . . . jamais . . . (Célestine n'avoit pas encore montré autant d'énergie que dans ce moment.) — Madame! . . reprit Rasoni d'un ton plus doux, pourquoi m'irriter? Songez bien que vous êtes seule, que vous êtes en mon pouvoir, et que, si l'honneur étoit tout-à-fait éteint dans mon ame, au lieu de vous offrir le titre d'épouse, j'obtiendrois par la violence ce que je consens encore à solliciter à vos genoux... Ne me rejetez plus, signez ce papier, jurez d'être à moi, et je n'aurai plus désormais d'autre envie, d'autre occupation que celle de faire votre bonheur. — Mon bonheur! . . répéta-t-elle avec indignation ; non, il ne dépend pas de vous, il ne peut jamais en dépendre . . . rendez-moi ma liberté, oubliez moi, et je pourrai vous promettre de ne

plus vous haïr. — Ne plus me haïr! .. croyez-vous que le froid sentiment de l'indifférence soit assez pour celui que l'amour consume? non, non; plutôt votre haine, plutôt un nouveau crime! . . . Vou ignorez quel otage est entre mes mains . . . vous ignorez quel sang je puis encore verser. — Ah! ne tourmentez pas d'autres innocens à cause de moi, s'écria Célestine avec sensibilité, c'est moi qui suis l'objet de votre vengeance, c'est sur moi seule qu'elle doit tomber . . . (En disant ces mots elle se jeta aux pieds de Rasoni) Non, non, levez-vous, reprit-il doucement, c'est devant cet autel que je veux vous voir à genoux près de moi. C'est là qu'en jurant d'être à vous, je vais prendre en même temps l'engagement de ne plus poursuivre ceux dont le sort est maintenant entre mes mains. . . . Vous hésitez! . . . — Non, répondit noblement Célestine, ne me faites pas l'injure de le croire, je n'hésiterai jamais. . . . J'implore votre pitié, votre humanité . . . Voilà les seuls sentimens

que j'attends de vous. — Puisque rien ne peut abaisser votre orgueil, reprit Rasoni d'une voix terrible, nous allons voir si vous résisterez encore. En même temps il frappa dans ses mains, une porte s'ouvrit au fond de l'appartement, et Célestine accablée vit sortir quatre scélérats armés qui traînoient au milieu d'eux un homme chargé de chaînes; un voile épais couvroit son visage. Le Marquis fait un signe, on enlève le voile; Célestine pousse un cri, elle en croit à peine ses yeux, c'est son père qui est devant elle. Une force surnaturelle l'anime, elle veut se précipiter dans ses bras, on la retient, on la resserre. Le comte de Lussière reconnoît du même coup-d'oeil Célestine et le perfide Rasoni. Il voudroit s'élancer vers tous deux ensemble, ses gardiens arrêtent ses transports.

Célestine éperdue retomba à genoux: Ah! dit-elle à Rasoni, si votre ame est susceptible d'un sentiment de pitié, laissez-moi voler vers mon père. Souffrez

qu'il presse encore une fois contre son coeur sa malheureuse fille! . . . Immobile dans cette posture suppliante, elle regardoit tour-à-tour le Comte et Rasoni.

Animé par le mouvement de sa fille, oubliant le mépris et l'indignation que lui inspiroit le perfide Marquis, monsieur de Lussière ne rougit pas d'implorer sa compassion: Prenez pitié d'un misérable vieillard, lui dit-il avec feu; n'empoisonnez pas les derniers instans d'une vie dont vous avez causé tous les malheurs. Laissez-moi embrasser ma fille! trop long-temps vous m'abusates sur son compte, trop long-temps vous empêchates la voix de sa tendresse de parvenir jusqu'à mon coeur. Laissez-moi lui demander pardon d'une rigueur injuste, d'une erreur involontaire qui me rendit son tyran! . . . Arrachez-moi ensuite le peu de jours qui me restent, et punissez-moi d'avoir pu ajouter foi aux impostures d'un monstre tel que vous.

En vain Célestine et le Comte épui-

soient toute l'éloquence que peuvent donner la tendresse et le désespoir, en vain ils essayoient de s'élancer l'un vers l'autre, on étoit sourd à leurs prières et à leurs larmes. Après les avoir considérés un instant en silence, le Marquis s'avança vers Célestine, et lui adressant la parole sans avoir l'air de s'apercevoir que monsieur de Lussière étoit présent: Je vous avois avertie, dit-il froidement; pourquoi m'y avez-vous contraint? . . . — Ah! je vous pardonne, s'écria vivement Célestine, je vous pardonne tout ce que vous m'avez fait souffrir, si vous me permettez d'embrasser mon père! — Oubliez des voeux inutiles! J'ai voulu vous rendre maîtresse de ma destinée, j'ai voulu attendre de vous l'assurance de mon bonheur, vous m'avez méprisé quand je suppliois, je vais maintenant dicter votre arrêt, et quelque terrible qu'il puisse être, ma volonté est immuable, je serai aussi inflexible que vous.

Effrayée du ton impérieux et glacé dont Rasoni parloit, tremblante au seul

aperçu de l'alternative cruelle qu'elle prévoyoit, Célestine n'avoit plus la force de prononcer un mot; ses jambes affoiblies ne pouvoient plus la porter, les deux hommes qui étoient auprès d'elle la soutenoient avec peine: ses yeux éteints se fixoient languissamment sur le Comte qui se consumoit en tentatives infructueuses pour se délivrer, et saisir les armes d'un de ceux qui l'entouroient.

Voici, reprit le Marquis, la décision qui doit fixer votre destinée. Vous allez recevoir le titre de mon épouse . . . — Jamais, répondit Célestine d'une voix expirante, ma vie est pour toujours à d'Orméville; mon dernier soupir . . . . (Le son se perdit sur ses lèvres.) — Scélérat, s'écria monsieur de Lussière transporté de fureur, ne prolonge pas davantage cette agonie déchirante, épuise sur moi toute ta barbarie, mais épargne une infortunée dont tu n'eus jamais à te plaindre! . . . Le Marquis n'eut pas l'air d'entendre ces paroles, et sans faire attention aux mouvémens du Comte qui passoit tour-à-tour

des supplications aux injures et des injures aux supplications, il poursuivit son discours en s'adressant à Célestine. Vous oublierez vos premiers liens, lui dit-il, vous serez mon épouse, votre père vous sera rendu: ou si vous persistez, ce moment est celui de la mort du Comte, et c'est vous qui allez ordonner de sa destinée.

Tirant alors un poignard de sa ceinture, Rasoni saisit une plume de l'autre main et les présenta toutes deux à sa déplorable victime. — Ma fille, s'écria le Comte, si te je suis encore cher, si jamais tu m'as aimé, laisse-moi mourir! ... Ne sacrifie pas ton honneur pour sauver un père qui se fit un jeu barbare d'ajouter à tes malheurs .... Ma fille, n'hésite pas! ton père mourra satisfait, s'il emporte avec lui la douce idée que tu lui pardonnes son injustice et que tu n'appartiens pas à ce monstre. ....

L'infortunée entendoit à peine la voix de son père; Rasoni étoit toujours devant elle. Décidez-vous enfin, dit-il avec em-

portement.... Eh! bien, eh! bien, cria-t-il d'une voix tonnante, voyant que Célestine se taisoit, il va périr puisque vous le voulez. En prononçant ces mots il fit un signe, et l'un des hommes qui entouroient le Comte tirant son épée, la tint élevée au-dessus de son sein. Avant de donner le dernier signal, le Marquis regarda encore une fois Célestine. Le spectacle affreux qui s'offroit à elle fit une impression si terrible sur ses esprits, que ses forces se ranimant, elle s'élança vers son père et échappa à ceux qui la tenoient. Rasoni la saisit d'un bras nerveux .... Au même instant, les portes sont enfoncées, une troupe de gens armés se précipite dans l'appartement, Célestine est arrachée des mains de son persécuteur qui veut en vain défendre sa proie. Le combat s'engage, les yeux de Célestine se voilent, ses esprits l'abandonnent, elle n'entend plus qu'un bruit confus, et tombe enfin sans connoissance.

En reprenant l'usage de ses sens, elle

se trouve au milieu de la forêt, portée sur une espèce de brancard; le corps sanglant et inanimé de son père est auprès d'elle, elle détourne la tête, elle pousse un cri. Un homme s'avance vers elle, c'est le baron de Hertzbach, il la rassure, il la console, il essaie de lui persuader que le Comte n'est qu'évanoui. Pour distraire son attention, il lui parle de l'inquiétude de ses deux amies. Célestine éperdue ne comprend pas ce qu'on lui dit, elle a oublié que la Baronne et Léonora ont été enlevées, elle se souvient à peine qu'elles existent, les dangers qu'elle a courus sont effacés de sa mémoire, elle ne voit que son père, elle ne pense qu'à lui.

Dès qu'on fut arrivé au château, on s'empressa de donner à monsieur de Lussière tous les secours imaginables, et bientôt on commença à espérer de lui conserver la vie. Le chirurgien qui pansa la blessure dit qu'elle ne lui paroissoit pas dangereuse, et ajouta qu'il croyoit pouvoir se flatter de le sauver. Tran-

quillisée par cette assurance, Célestine répondit enfin aux transports de ses deux amies qui la félicitoient d'avoir échappé aux périls affreux qui l'avoient menacée, et d'avoir retrouvé son père d'une manière si inattendue.

Monsieur de Hertzbach raconta qu'ayant été obligé de s'arrêter trois jours dans une petite ville voisine, il avoit reçu le matin un billet d'une personne inconnue qui lui recommandoit de ne pas manquer de se trouver le soir même dans la forêt avec une troupe de gens armés, et de diriger ses pas du côté du *Tombeau de la biche*. On le pressoit de ne pas négliger cet avis, ajoutant qu'il trouveroit un grand crime à prévenir. Au moment où j'arrivois, continua le Baron; j'ai aperçu des scélérats qui enlevoient deux femmes que j'ai bien vîte reconnues et arrachées à leurs ravisseurs. Toutes deux étoient évanouies, je me suis hâté de les faire transporter ici, et, croyant que c'étoit là l'entreprise dont on m'avoit parlé, je me réjouissois d'être arrivé à temps

pour la rendre inutile; mais les premiers mots que ma femme a prononcés au sortir de son évanouissement m'ayant appris l'aventure qui vous avoit séparées, j'ai volé au *Tombeau de la biche* où j'ai eu le bonheur de vous délivrer. Furieux d'être obligé de céder, celui qui tenoit le fer sur le sein de votre père a eu la cruauté de le frapper, et tous nous ont échappé sans que nous ayons pu en rattraper aucun. Tranquillisez-vous, ajouta monsieur de Hertzbach avec intérêt, on répond de la vie du Comte, et c'est moi maintenant qui me charge de vous protéger contre des scélérats qui ne réussiront pas à tromper ma vigilance.

Le lendemain monsieur de Lussière se trouva si calme, que Célestine ne douta pas que sous peu de jours il ne fût entièrement rétabli. Avec quel zèle elle s'empressoit de lui prodiguer les soins les plus délicats! avec quelle joie il voyoit sa fille près de lui! avec quelle effusion il lui donnoit mille témoignages de sa tendresse! Combien j'ai de reproches à me

faire, lui disoit-il, et combien j'en aurois davantage si je n'eusse pas été si cruellement abusé! ah! je ne serois plus digne du nom de ton père si j'avois reçu les lettres que tu m'as écrite, si j'avois pu lire avec autant de dureté, la peinture de tes malheurs; mais, je vais bien te surprendre, aucune de ces lettres ne m'est parvenue, j'étois même presque persuadé de ta mort. Depuis plusieurs mois je n'ai pu avoir aucun renseignement sur ton sort, ni sur celui de ton mari; tout s'accordoit au contraire à me faire croire que vous aviez péri misérablement.

Ce n'est pas que je prétende m'excuser, continua monsieur de Lussière, j'ai été injuste, mais je me repens sincèrement de mes torts, je les ai vus dans le miroir fidelle où la mort vient retracer à l'homme toutes les actions de sa vie. Ah! ma fille, qu'il est difficile d'être coupable à ses derniers momens! Tous les prestiges s'évanouissent, les passions se taisent, la conscience seule reste, et alors

son langage est terrible. J'ai reçu une blessure cruelle à l'armée, j'ai vu ma tombe entr'ouverte; mais le ciel a sans doute daigné accorder à mon repentir le bonheur de te retrouver encore et d'expirer dans tes bras. La fin de ma carrière sera bien moins pénible maintenant, si tu m'accordes le pardon de mon injustice et de ma cruauté.

— Ah! mon père, de grâce . . . — Laisse-moi, ma fille, laisse-moi rappeler encore des momens dont le souvenir est un reproche pour moi; cet aveu est nécessaire à ma tranquillité, je veux qu'on sache combien je fus égaré par une sotte vanité qui fit le malheur de deux enfans qui m'auroient rendu heureux, si j'avois voulu l'être. D'ailleurs j'ai à te dévoiler des choses que tu ignores, et qui te feront mieux connoître le scélérat qui avoit si bien su nous abuser tous.

»Tu te souviens sans doute du moment où d'Orméville fut accusé d'un enlèvement qui m'anima contre lui d'un courroux que les perfides suggestions du Mar-

quis ne contribuèrent pas peu à enflammer. Je voulus alors rompre les noeuds qui t'unissoient à ton amant, et, sans examiner sérieusement si vraiment il étoit coupable, je prétendis te forcer à accepter un autre époux. Un orgueil ridicule m'aveugloit, j'étois flatté d'avoir pour gendre un ambassadeur, et cet ambassadeur étoit un cousin de Rasoni que lui-même me proposoit.«

»Pour te soustraire à ma rigueur déraisonnable, (permets, quand j'avoue toutes mes fautes, que je te reproche encore d'avoir osé tromper ton père,) tu sacrifias tout à ton amant dont l'innocence étoit reconnue; j'en conviens; au premier moment cette hardiesse m'irrita vivement, mais ta soumission et celle de ton mari m'auroient désarmé, si je n'eusse en secret été excité de nouveau par le Marquis. «

»C'est lui, qui me donna l'idée d'exiger de toi le serment fatal que j'aurois dû rougir de te proposer, sur-tout en voyant avec quelle obéissance tu te soumettois à mes caprices. D'Orméville vint

à l'armée, il me sauva la vie, je lui pardonnai; tu m'as mandé par quelle imposture combinée, on m'avoit fait retirer ce pardon. Je savois alors que le Marquis étoit dans la même ville que toi; il avoit toujours continué à m'écrire, je le suppliai de vouloir bien m'instruire de la vérité; il me confirma avec les témoignages perfides de la plus profonde douleur tout ce que j'avois appris, et en ayant l'air de prendre votre parti, il me donna de nouveaux détails qui servirent encore plus à m'aigrir.«

»Ignorant la scélératesse avec laquelle il se conduisoit à ton égard, comptant toujours sur l'attachement qu'il me montroit, je lui demandai plusieurs fois de tes nouvelles. Je vois maintenant que depuis long-temps alors il s'étoit démasqué, cependant il m'écrivoit comme s'il eût toujours été l'ami de ton mari, et qu'il ne t'eût pas quittée. Il me faisoit part de toute son affliction sur la conduite que vous teniez, prétendoit-il, et me laissoit croire que j'étois l'objet continuel de vos

plaisanteries et même de votre mépris. En me disant qu'il avoit essayé inutilement de te décider à m'écrire, il me parloit de tes enfans, en un mot il savoit si bien abuser de ma crédulité, que chaque fois que je recevois de ses lettres, je me sentois plus éloigné que jamais de vous revoir.«

»Je ne sais de quel moyen extraordinaire il s'est servi, mais, malgré tous les déplacemens qu'il a été obligé de faire pour te poursuivre, je n'ai pas cessé de lui adresser mes lettres à Osnabruck et de recevoir ses réponses datées de cette même ville où il me persuadoit que vous étiez. Je n'y connoissois personne que lui, et je n'ai pas eu occasion de m'informer à d'autres de ce qui vous regardoit, d'ailleurs je croyois n'avoir aucune raison de me défier de sa bonne foi; il me répétoit si souvent qu'il n'épargnoit rien pour vous ramener à la raison, que même j'admirois l'attachement qu'il vous conservoit, et que je le plaignois de voir ses soins si mal récompensés. Tout-à-coup

il rompit notre correspondance, j'écrivis au magistrat d'Osnabruck qui me manda que le Marquis étoit mort, et que vous vous étiez mêlés dans une troupe d'aventuriers qui partoit pour les Indes. Cette nouvelle ne fit que me causer de nouveaux chagrins, et je m'efforçai d'arracher de ma mémoire le souvenir d'avoir eu une fille indigne de moi «

» La nature parloit encore souvent à mon coeur, l'approche de la mort rendit plus éloquente cette voix que je cherchois à étouffer. Je me demandai avec honte si moi-même, par ma conduite, je n'avois pas été la première cause de tes égaremens; je fus forcé de m'avouer que c'étoit ma rigueur injuste qui t'avoit perdue, et je pleurai amèrement mes torts. J'ai reçu ta lettre au moment où je comptois ne jamais entendre parler de toi. En lisant le détail de tout ce qui t'est arrivé depuis notre séparation, j'ai appris combien j'avois été plus coupable encore que je ne le croyois. Mais hélas! tu vois avec quelle habileté on a tout mis

en usage pour nous désunir. Je te le répète, aucune de tes lettres ne m'est parvenue; depuis long-temps une seule auroit suffi pour me désabuser. J'ignore quelle main bienfaisante a daigné faire enfin arriver jusqu'à moi la justification d'une fille que j'ai appris trop tard à connoître. A ta lettre étoit joint ce billet. «

» Après bien des peines et des soins, on » a réussi à empêcher que cette lettre » n'eût le même sort que toutes les au- » tres qui vous ont été adressées. Qu'el- » le vous apprenne à rendre justice à vo- » tre fille et à connoître le monstre dont » vous avez été trop long-temps le jouet. » Madame d'Ormville est au château de » K*** en Westphalie, chez la baronne » de Hertzbach; hâtez-vous de venir l'ar- » racher aux dangers dont elle est me- » nacée. Quand vous serez près d'elle » on vous donnera de nouvelles instruc- » tions. «

» Transporté de joie de savoir enfin où te retrouver, je me mis en route sur-le-champ. Dans un village à quelques lieues d'ici

d'ici je rencontrai à l'auberge un étranger qui parloit du château où je comptois aller et de ceux qui l'habitoient. Il te nomma et parut même te connoître beaucoup ; je ne pus me refuser au plaisir de m'entretenir avec lui sur un sujet qui m'étoit si cher, et je lui dis que j'étois en route pour venir près de toi. Il m'engagea alors à passer la nuit au village où nous nous trouvions, ajoutant qu'il se proposoit aussi de venir chez la Baronne, et qu'il se feroit un plaisir de voyager avec moi. «

»J'acceptai ses propositions d'autant plus volontiers qu'il avoit soin de ramener la conversation sur ton compte, en me donnant mille petits détails qui m'offroient le plus vif intérêt. Nous nous séparames en nous promettant un jour heureux pour le lendemain, et je me couchai. Juge quelle fut ma surprise, lorsqu'à mon réveil je me trouvai plongé dans une obscurité profonde ; je sentis sous moi une terre fraîche et humide, je voulus me relever, mes mains et mes pieds étoient

chargés de chaînes. Etonné d'un changement si subit, ne sachant où j'étois, je ne concevois pas comment on avoit pu me transporter pendant mon sommeil, sans que je m'en fusse aperçu. J'ignore le temps que je restai dans cette horrible incertitude. Sans doute au bout de plusieurs heures, on vint me chercher et on m'entraîna dans cette chambre où j'eus la douleur de te voir au pouvoir de ton ennemi. J'y ai vraisemblablement reçu le coup mortel, mais je ne me plains pas de ma destinée, le ciel me devoit un châtiment. «

Célestine se jeta dans les bras de son père et l'accabla des plus tendres caresses. Non, non, lui dit-elle, vous ne mourrez point; vous ne m'avez pas été rendu pour m'être enlevé, vous vivrez encore pour le bonheur de votre fille. Le repentir du Comte étoit véritable, son changement étoit sincère : il sembloit que l'approche de la mort eût totalement fait disparoître les traces de son ancien caractère.

Brûlant de savoir quel être protecteur avoit pris soin de faire parvenir à son père la lettre qu'elle lui avoit écrite, Célestine examina attentivement le billet qui l'avoit accompagnée, et crut avoir déjà vu ailleurs cette même écriture.

Pendant quelques jours la blessure de monsieur de Lussière continua de donner les meilleures espérances, mais un matin, lorsque Célestine entra dans sa chambre, elle trouva tout le monde empressé autour de lui, et vit sur tous les visages l'empreinte de la tristesse et de la plus vive inquiétude: le médecin même avoit l'air embarrassé. Dès-lors elle comprit que son père étoit en danger. Pâle et tremblante, elle se précipita vers son lit, et saisit une de ses mains qu'elle inonda de larmes. Je vais mourir, lui dit le Comte avec une résignation tranquille, mais je mourrai maintenant avec moins d'amertume.

Le spectacle des derniers momens d'un père qui seul réunissoit alors tous ses sentimens, produisit un effet si terrible sur

Célestine, qu'on fut obligé de l'entraîner hors de la chambre. Vers le soir cependant, comme le Comte la demandoit et qu'elle-même sollicitoit à genoux la grâce de le voir encore une fois, on le lui permit. Monsieur de Lussière portoit déjà dans tous ses traits les symptômes effrayans de la mort, mais il n'avoit rien perdu de sa connoissance. Célestine serroit contre son sein ses mains glacées, il essayoit de presser les siennes, il n'en avoit plus la force. Ma fille, lui disoit-il d'une voix étouffée, ne t'afflige pas sur mon sort; je ne regrette en mourant que de n'avoir pas eu la consolation de te réunir à ton époux; je n'ai d'autres chagrins que celui de n'avoir pu réparer mon injustice, que celui de ne pas expirer au milieu de mes deux enfans . . . La malheureuse Célestine ne pouvoit répondre, elle prodiguoit à son père mille soins inutiles. Le Comte ne cessa de lui parler jusqu'à ce que sa langue se glaçât dans sa bouche. De temps en temps il adressoit aussi la parole à la Baronne

qui étoit présente; il lui recommandoit sa fille, la supplioit de ne l'abandonner jamais. Ne craignez rien, répondoit madame de Hertzbach vivement émue en embrassant son amie, elle a trouvé une tendre soeur qui jusqu'au dernier soupir s'efforcera de mériter ce titre.

La douleur qu'éprouvoit Célestine étoit si cruelle, qu'on étoit obligé de la combattre par un autre sentiment: on lui parloit de son époux. Se regardant comme la cause de la mort de son père, elle regrettoit quelquefois de ne pas s'être sacrifiée pour le sauver: elle maudissoit la scélératesse de Rasoni, jamais elle n'avoit conçu pour lui tant de haine et tant d'horreur.

Le coup affreux qui lui avoit enlevé son père, achevoit, pour ainsi dire, de l'isoler au milieu de l'univers. Il ne lui restoit plus aucuns parens auprès desquels elle pût se réfugier, si un malheureux événement venoit à la priver de la Baronne. Sa nouvelle perte ranimoit dans son coeur le souvenir des deux au-

tres, qu'elle avoit souffertes: elle s'accusoit d'avoir causé la mort de son époux et de sa mère avec autant d'amertume qu'elle se reprochoit de n'avoir pas tout immolé pour sauver le Comte. Elle étoit dans un état déplorable, l'excès de son affliction étoit une espèce de délire; les consolations qu'on lui adressoit ne faisoient que l'irriter encore. Evitant tout le monde, elle souffroit avec peine qu'on l'approchât, et demandoit à ses amies même de la laisser seule. Assise la moitié de la journée sur la terrasse, elle se plaisoit à entretenir ses chagrins en considérant la forêt dont les arbres touchoient presque aux murailles du château, en fixant ses yeux vers le *Tombeau de la biche* qu'elle distinguoit dans le lointain. Chaque soir lorsqu'elle rentroit dans son appartement, elle étoit plus abattue, elle étoit plus désespérée.

Le spectacle de l'existence cruelle qu'elle s'obstinoit à mener, affectoit vivement le Baron et ses amies. On ne songea plus qu'à l'éloigner d'un séjour où elle

retrouvoit à chaque pas les plus mortels souvenirs. Le Baron fit tout disposer pour un départ prochain, et ce fut avec une véritable jouissance qu'il annonça à Célestine qu'on se mettroit en route dans deux jours pour aller chez le vieux oncle de sa femme.

La veille du départ, Célestine voulut visiter encore cette même terrasse où elle avoit consacré tant d'instans à sa douleur. Vers le soir elle se rendit à la même place qu'elle occupoit toujours, et croyant voir pour la dernière fois les objets mélancoliques qui flattoient sa tristesse, ses yeux se remplissoient de larmes en les considérant. Tout-à-coup elle aperçut un berger qui la regardoit avec beaucoup d'attention; lorsqu'il se vit remarqué, il éleva vers elle un papier, en lui indiquant de venir le chercher à la porte qui étoit au bout de la terrasse.

Célestine hésita d'abord, mais entraînée par un sentiment qu'elle ne pouvoit définir, elle marcha vers la porte, tout en réfléchissant si elle devoit y aller. On

avoit si souvent pris des moyens singuliers pour l'avertir des dangers qui la menaçoient, qu'elle ne tarda pas à s'imaginer que le billet qu'on lui montroit, devoit encore lui être adressé par son mystérieux protecteur, et, de ce moment, elle sentit le plus vif désir de l'avoir dans ses mains. L'idée qu'elle alloit peut-être encore donner dans un nouveau piége ne se présenta pas à elle; toute entière à l'espoir qui la flattoit, elle avoit, pour ainsi dire, oublié que Rasoni existât, et qu'il fût acharné à la persécuter.

Pour arriver à la petite porte de derrière, il falloit traverser une grille de fer qui séparoit la terrasse en deux, et cette grille ne se trouva pas ouverte. Ce contre-temps désola d'autant plus Célestine, que c'étoit la première fois peut-être depuis cinquante ans qu'on eût songé à la fermer. Il ne pouvoit même pas y avoir long-temps qu'elle l'étoit, car les herbes qu'elle avoit froissées en tournant sur ses gonds, n'étoient pas encore relevées. Célestine la secoua inutilement, elle essaya

en vain de l'ouvrir; les obstacles irritoient son impatience.

Il fallut bien se résoudre à faire un détour; enfin elle arrive à la porte, elle l'ouvre et ne voit personne; elle regarde de tous côtés, elle appelle doucement, on ne paroît point, on ne lui répond même pas; elle frappe dans ses mains, elle s'avance jusqu'au milieu de la route, tout est inutile: elle remonte sur la terrasse, se place au-dessus de la porte et fait des signes avec son mouchoir; ces tentatives ne sont pas plus heureuses que les premières: elle se désole, elle regarde, elle appelle tour-à-tour, le berger ne vient pas, il ne l'entend pas, il a disparu.

Croyant qu'il s'est ennuyé de l'attendre, espérant qu'il reviendra, elle se hâte de retourner à la place où elle l'a déjà vu. Elle s'assied sur le même banc, et, les yeux fixés sur le chemin, elle écoute, elle observe; la moindre feuille que le vent agite, le moindre bruit la fait tressaillir.

Les momens, les heures s'écoulent, elle

ne s'en aperçoit pas; ses amies viennent la chercher, elle ne les suit qu'avec peine, et dès qu'elle se voit seule, dès qu'elle croit que tout le monde est couché, elle retourne au jardin. Dangers, apparitions, terreurs, tout est oublié, et, ne songeant qu'à l'idée qui la transporte, elle franchit sans crainte les longues allées que le triste ombrage des ifs et des buis obscurcit, elle regarde sans s'étonner les figures grotesques et effrayantes que le reflet des rayons de la lune dessine autour d'elle; elle court, elle vole à la place qu'elle voudroit n'avoir pas quittée, elle tremble que le berger n'ait reparu pendant son absence.

Sans réfléchir qu'il n'est pas vraisemblable qu'il revienne aussi tard, elle l'attend toujours, et croit l'apercevoir à chaque instant. Ses yeux ne quittent pas le chemin par lequel il doit arriver, son attention n'est distraite par aucun autre objet; son espérance est toujours trompée, mais rien ne la décourage, et l'instant écoulé ne lui fait que mieux

sentir le prix de l'instant qui va suivre.

Tout-à-coup l'horloge du château sonna minuit; tout sembla frémir comme la cloche, le son se perdit en tremblotant parmi tous les échos de la forêt qui se le renvoyèrent mutuellement. Cette agitation redoubla celle de Célestine, elle jeta autour d'elle un coup-d'oeil inquiet, et la solitude où elle étoit se présenta à elle avec tout son appareil sinistre.

Le silence morne qui régnoit au loin fut troublé subitement par un frémissement qu'elle crut entendre dans les feuillages au bas de la terrasse: l'idée du berger se présenta à elle, mais celle d'un ennemi la suivit de bien près. A demi cachée derrière une charmille, elle écoutoit attentivement; ses regards tâchoient de percer au travers des feuilles. Le bruit des pas d'un homme qui s'approche frappe bientôt son oreille, elle frissonne d'impatience, elle est prête à s'enfuir, ou bien à se montrer. Le bruit cesse, celui qui le causoit est arrêté; elle l'entre-

voit au milieu des branches qui la couvrent, il a l'air de regarder de son côté, il semble deviner qu'il y a quelqu'un. Le coeur de Célestine palpite, son sein se gonfle, elle en a assez vu pour savoir que ce n'est pas le berger, elle brûle d'éclaircir les doutes qui la tourmentent, elle craint cependant de se découvrir.

L'impatience est plus forte que la peur, elle se penche sur le parapet, ses regards timides rencontrent ceux de l'homme qui est dans le chemin: elle pousse un cri, c'est son époux qu'elle a cru mort, c'est d'Orméville lui-même qui est au bas de la terrasse. Il reconnoît Célestine, il voudroit s'élancer vers elle, il voudroit avoir des ailes; combien une si douce réunion étoit flatteuse pour lui après toutes les épreuves terribles par où il avoit passé!

Au moment où il avoit vu sa femme à ses genoux, lui tendant les bras dans la rue d'Aix la Chapelle, il lui avoit fallu se faire une violence cruelle pour sacrifier l'amour au ressentiment; mais la jalou-

sie s'étoit bientôt réveillée dans son ame, et lui avoit représenté Rasoni aux pieds de Célestine, la serrant dans ses bras. Dans l'égarement qui le transportoit, il avoit juré de ne jamais revoir la femme perfide, qui l'avoit trahi. Il s'étoit hâté de s'éloigner du séjour qu'elle habitoit, et il avoit été ensevelir dans un village de Hollande son existence et ses chagrins. Là, dévorant ses ennuis dans une retraite absolue, il combattoit ses souvenirs, il combattoit son propre coeur, et malgré lui, il y retrouvoit sans cesse l'image de celle qu'il avoit adorée. Plus il tâchoit de l'oublier, plus il avoit de peine à vaincre le penchant qui ramenoit invinciblement son ame vers elle: il cédoit, reprenoit sa fermeté, cédoit de nouveau sans se sentir le triste courage de vaincre encore. Enfin l'amour l'emporta, il se résolut à écrire à Célestine: il avouoit qu'il pouvoit avoir été trompé, et paroissoit désirer qu'elle se justifiât. En vain il s'efforça de conserver le ton de rigueur d'un homme offensé, des expres-

sions qui lui échappoient à chaque ligne, des larmes qui couloient malgré lui, trahissoient les sentimens de son cœur.

L'impatience, la crainte, la honte le dévoroient en attendant une réponse. Si Célestine n'étoit pas coupable, comme il aimoit à l'espérer, combien elle devoit être animée contre lui après l'injure qu'il n'avoit pas craint de lui faire, après la barbare dureté avec laquelle il l'avoit traitée. Le remords le plus amer, le repentir le plus accablant déchiroient son cœur; en vain il se rappeloit toute la tendresse que Célestine avoit pour lui: il s'en étoit montré si indigne, qu'il n'osoit plus croire qu'elle consentît à lui pardonner.

Un courrier se passa, un autre le suivit, et Célestine ne répondoit pas. D'Orméville ne put attendre plus long-temps; son imagination enflammée lui traçoit tout ce qui pouvoit être arrivé de plus désolant. Célestine ne l'aimoit plus, elle étoit morte, c'étoit la douleur qui l'avoit plongée dans le tombeau. . . . Chaque

réflexion étoit un martyre: il se mit en route, et arriva chez Jeannette le jour même où elle venoit de recevoir une longue lettre d'un curé de Liége, qui lui envoyoit tous les détails de l'aventure de Célestine. Il lui apprenoit qu'après avoir vu son mari se noyer dans la Meuse, elle étoit tombée malade de douleur et de désespoir, et qu'elle avoit succombé en peu de jours. A ce récit étoit joint un extrait mortuaire, muni de tout ce qui pouvoit servir à en garantir l'authenticité.

D'Orméville fut anéanti. . . . Elle est morte, s'écrioit-il avec fureur, et c'est moi qui ai causé sa mort! . . . Dans d'autres momens il maudissoit l'erreur cruelle qui l'avoit abusée: Hélas, disoit-il, son coeur a senti ce que le mien auroit dû m'inspirer alors; oui, j'aurois dû mourir, puisque je croyois l'avoir perdue!

Quelques preuves qu'il eût de son malheur, elles ne lui paroissoient pas encore suffisantes; il alla lui-même à Liége

trouver le curé qui avoit écrit à Jeannette. C'étoit positivement le même qui avoit cru faire l'enterrement de d'Orméville. Qu'on juge quel fut l'étonnement du bon vieillard, quand il reconnut qu'on l'avoit trompé. Il raconta minutieusement tout ce qui s'étoit passé au malheureux époux qui ne pouvoit comprendre où on avoit trouvé si à propos le porte-feuille, le portrait, les papiers qu'il croyoit avoir perdus depuis long-temps. Il frémit en songeant avec quelle profonde scélératesse cette intrigue avoit été conduite.

Non content du témoignage du curé qui lui assura que toute la ville avoit été instruite de la maladie de Célestine, et que trente personnes qui logeoient autour d'elle avoient, pour ainsi dire, assisté à ses derniers momens, d'Orméville fit d'autres perquisitions, et alla lui-même dans la maison qu'avoit occupée la Baronne. On lui donna les mêmes détails, on lui montra la chambre dans laquelle sa femme avoit terminé sa vie. Cruellement persuadé qu'il l'avoit perdue, il retour-

na chez Jeannette: une douleur morne et sombre s'empara de lui, il ne parloit plus, il concentroit ses souffrances en lui-même, on craignoit de le voir mourir de consomption.

Un jour il reçut un paquet assez considérable, et ce paquet venoit de France. Quelqu'un qui ne se nommoit pas, disoit-il, de peur d'être compromis, lui mandoit qu'ayant acheté une partie considérable de ses biens, il étoit disposé à faire avec lui tous les arrangemens possibles. Cet ami officieux ajoutoit qu'il travailloit efficacement à le faire rayer de la liste des émigrés, et qu'il agissoit de concert avec la soeur que d'Ormévil-le avoit laissée en France. On l'engageoit à se mettre en route sur-le-champ, on lui envoyoit une lettre de change pour payer les frais du voyage, et on finissoit par lui dire qu'il trouveroit à Bâle tous les papiers et les renseignemens dont il auroit besoin.

Cette lettre lui causa plus de surprise que de joie; l'affliction constante qui le

dévoroit l'avoit blasé sur tout le reste. Ce fut Jeannette qui le décida à partir; elle lui représenta combien il avoit besoin de distraction, elle ranima dans son ame l'attachement qu'il avoit pour sa soeur, et il se détermina enfin à profiter de ce qu'on faisoit pour lui. Tous les pays lui étoient indifférens, puisqu'il n'espéroit plus revoir Célestine.

Arrivé à Bâle, il trouva tout ce qu'on lui avoit annoncé, et rentra en France sans accident. Quelle impression produisirent sur lui les premiers jours qu'il y passa! Tout avoit varié, tout avoit changé de face: il se trouvoit au milieu de sa patrie comme un étranger qui voyage dans un pays dont il sait la langue sans avoir pu en prendre l'accent.

Après mille craintes, mille inquiétudes, il parvint enfin aux portes de la ville qu'il habitoit avant la Révolution. La sentinelle le fit entrer au corps de garde pour montrer ses passe-ports, on les trouva en règle, il alloit passer librement lorsqu'un petit homme qui entra, le re-

garda fixement et dit à demi-voix: C'est positivement lui. Alors élevant le ton: Citoyens, s'écria-t-il, je dénonce cet homme, il se nomme d'Orméville, et c'est un émigré. Le malheureux jeune homme déconcerté se défendit mal, et quoiqu'il n'y eût pas encore de preuves, on l'envoya à la maison d'arrêt en attendant que ses papiers fussent soigneusement examinés.

En mettant le pied dans ce séjour funeste, d'Orméville fut saisi par ce serrement de coeur qu'éprouve toujours l'homme qui voit la liberté s'enfuir derrière lui. Après lui avoir fait traverser de longs corridors, ceux qui le conduisoient s'arrêtèrent enfin; les échos retentirent du bruit de plusieurs serrures, un guichet s'ouvrit avec peine, il sembloit qu'on soulevât la pierre d'un tombeau.

Voilà ta place, dit d'une voix sombre le porte-clef en montrant un coin où il ne restoit plus que quelques brins de paille clair-semés. D'Orméville se laissa tomber sur le plancher; la porte ter-

rible mugit de nouveau, et bientôt le calme le plus effrayant annonça que tout étoit rentré dans l'ordre. Un long soupir qui échappa à-la-fois à tous les prisonniers lorsqu'ils entendirent la dernière serrure se fermer, exprima d'une manière bien éloquente le plaisir douloureux qu'ils sentoient en voyant qu'il leur restoit encore une nuit à vivre.

Abandonné à lui-même, d'Orméville se livra aux plus noires réflexions; il se rappeloit bien d'avoir déjà vu son dénonciateur, sans savoir positivement en quelle occasion il l'avoit rencontré. Il paroissoit que son arrivée avoit été annoncée d'avance: étoit-ce une perfidie de celui qui avoit acheté ses biens? avoit-il voulu s'en assurer plus solidement la possession en faisant périr le propriétaire légitime? ou bien cette nouvelle scélératesse étoit-elle encore une manoeuvre des ennemis de d'Orméville? . . . Flottant entre ces deux opinions cruelles, il faisoit le sacrifice d'une vie à laquelle rien ne l'attachoit plus.

Peu-à-peu la clarté du crépuscule perça à travers les barreaux des fenêtres étroites et resserrées. Le retour de l'astre bienfaisant qui vivifie toute la nature n'étoit pas une douceur pour les malheureux détenus; à peine ils pouvoient apercevoir ses rayons. Des herbes sauvages qui croissoient péniblement dans les fentes de la muraille, ne laissoient pénétrer dans la salle qu'une clarté foible et vacillante, dont l'incertitude ajoutoit encore à la mélancolie des prisonniers.

D'Orméville se leva sur son séant; tous ses compagnons étoient encore étendus sur leur paille. Au moment où l'univers prenoit une nouvelle existence, le silence du néant régnoit dans la salle, la mort seule sembloit errer dans ce séjour lugubre: mais étoit-ce donc à des malheureux dont le jour alloit peut-être éclairer le supplice, à célébrer son retour? Incertains s'ils goûteroient le douloureux repos de la nuit suivante, ils s'efforçoient de prolonger celle qu'ils ne pouvoient plus retenir: ils éloignoient la lumière

de leurs yeux, ils auroient voulu en même temps éloigner de leurs coeurs les tourmens importuns qu'elle leur ramenoit. D'Orméville promena longuement ses regards autour de lui, les murs noircis par la fumée étoient chargés d'inscriptions qui respiroient l'espèce de sentiment qui agitoit ceux qui les avoient tracées. C'est sur les murailles d'une maison d'arrêt qu'il faudroit aller recueillir des matériaux pour écrire l'histoire du coeur humain, c'est là qu'on retrouveroit la sincérité de la mort.

Un mouvement de curiosité porta d'Orméville à vouloir connoître celui qui l'avoit précédé; il tourna la tête et il aperçut ces mots: *Qui que tu sois qui viendras effacer par tes larmes la trace de celles que j'ai répandues à cette place, renferme tes malheurs au dedans de toi-même et ne compte pas sur la pitié de ceux qui t'environnent. L'homme qui tourne sans cesse autour du tombeau où il doit bientôt descendre, devient plus égoïste à mesure que le cer-*

cle qui lui reste à parcourir se resserre et se retrécit.

D'Orméville poussa un soupir, détourna les yeux et les laissa tomber sur quelques lignes qui étoient gravées au-dessus de la tête de son voisin. Attiré par un charme funeste, il se baissa et lut ces paroles : *Je ne la verrai plus! . . Dieu bienfaisant, fais parvenir à son coeur ma dernière pensée!* Cette inscription fatale lui rappela vivement son état, il sembloit qu'une main barbare eût pris plaisir à la tracer exprès pour déchirer son ame. Non, je ne la verrai plus, s'écria-t-il avec l'accent du désespoir, et ma dernière pensée n'ira pas jusqu'à son coeur!

Son voisin qui étoit un jeune homme de la figure la plus intéressante, l'avoit observé dans ses recherches, et avoit pris une sorte de satisfaction triste à lui voir lire les mots que lui-même avoit gravés. Lorsqu'il reconnut l'impression qu'ils produisoient sur son ame, lorsqu'il entendit l'exclamation que l'affliction lui arracha, il se leva doucement et lui tendit la

main. Vous aussi vous avez une femme, une bien-aimée, lui dit-il les yeux humides et avec le sourire de la douleur innocente; c'est un ange consolateur qui nous a placés l'un près de l'autre; parlez, parlez, je vous entendrai. . . . Ah! oui, je vous entendrai, ajouta-t-il en poussant un profond soupir. D'Orméville fixa sur lui un regard plein de sensibilité, ils se considérèrent un instant en silence, une larme coula à-la-fois sur leurs joues, ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre en s'écriant ensemble: *Je ne la verrai plus!* . . .

Un jour moins sombre avoit déjà succédé à la foible lueur du crépuscule et permettoit de mieux distinguer les objets. Profondément recueilli dans ses tristes pensées, d'Orméville ne remarquoit pas le léger mouvement qui commençoit à se faire autour de lui: il sembloit que la scène qu'il venoit d'avoir avec le jeune homme eût encore aggravé ses tourmens. A peine entendit-il le bruit funeste des portes qui s'ouvrirent, à peine remarqua-t-il

t-il le sinistre messager qui vint appeler quelques-uns de ses compagnons d'infortune pour les mener devant les juges.

Redoutant d'avance le sort qui les menaçoit, les infortunés voulurent dire le dernier adieu à ceux qui avoient été témoins de leurs larmes. Un d'entre eux vint embrasser le jeune homme qui étoit auprès de d'Orméville et lui dit à lui-même en lui serrant la main: J'espère, Monsieur, qu'un sort plus heureux que le nôtre vous ramenera dans les bras de ceux que vous aimez.

Ces paroles en tirant d'Orméville de sa cruelle mélancolie, produisirent une impression terrible sur son ame. Celle que j'aime, s'écria-t-il douloureusement en regardant celui qui venoit de lui adresser la parole; hélas, elle n'existe plus, et c'est moi . . . Un soupir pénible l'arrêta, il détourna les yeux et les laissa retomber involontairement sur la muraille qui étoit à ses côtés. Tout-à-coup il pâlit, il frissonna, une terreur morne comprima

son coeur, une exclamation déchirante lui échappa malgré lui. L'inscription suivante venoit de s'offrir à sa vue : *Tu vas périr, je suis vengé; ta femme que tu crois morte est maintenant dans mes bras. Souviens-toi des ruines de Tivoli.*

CHAPITRE VIII.

D'Orméville éperdu tomba sans sentiment; le jeune homme s'empressa de le faire revenir: Ah! ne me rendez pas la vie, lui disoit-il, vous ne faites que me créer des peines! . . . Que ne suis-je mort avant d'avoir aperçu cette fatale inscription! Je ne souffrirois pas le supplice insupportable qui me tourmente! . . . Funeste erreur, pourquoi m'as-tu été enlevée? . . . . Vous qui connoissez l'amour vous qui êtes séparé de celle que vous aimez, vous pouvez seul vous faire une idée de ma douleur! . . . Mais vous êtes bien plus heureux que moi! au moins vous êtes certain que celle qui vous est chère n'a pas été la victime d'un scélérat: au moins vous avez la douce consolation de savoir qu'elle ne vous accuse pas! . . et moi, j'osai calomnier l'innocence, j'osai outrager la tendresse, j'osai soupçonner la vertu! . . .

Deux amans, deux époux malheureux sont bien près d'être amis; un nouveau sentiment unit promptement deux coeurs qui éprouvent les mêmes agitations, les mêmes souffrances; d'Orméville et le jeune homme ne tardèrent pas à éprouver les effets de cette sympathie. Ils ne quittoient presque jamais le coin où ils étoient relégués, et s'entretenoient sans cesse de leurs peines mutuelles.

D'Orméville remarquoit souvent que le jeune homme tenoit ses yeux attachés sur une des fenêtres: chaque fois ses paupières s'humectoient, il essuyoit une larme, et se remettoit à contempler le même point avec autant d'attention qu'auparavant. Rien ne pouvoit le distraire de cette méditation, il y consacroit tous les momens où d'Orméville enfoncé dans ses propres idées ne causoit pas avec lui. Curieux de savoir quel attrait inconnu pouvoit attirer ses regards, d'Orméville le questionna: Voyez-vous, lui répondit le jeune homme sans cesser de regarder sa fenêtre chérie, voyez-vous ce point

noir qui est assujetti entre les barreaux du soupirail? C'est un nid que deux hirondelles moins effrayées et moins sauvages que les autres sont venues bâtir ici. Hélas! elles me rappellent le bonheur que je goûtois! Ces petits deviennent pour moi l'image de mes enfans, leur tendre mère me représente ma jeune épouse. Plus heureux que moi, cet oiseau, fier du bonheur d'être père, ne quitte pas sa famille; si sa compagne l'appelle, il accourt, si ses petits le demandent, il vole à leurs cris, et ma femme et mes enfans ont beau solliciter mes secours . . . Il n'en put dire davantage, il se précipita dans le sein de son ami qui le consola, ranima son courage et commença lui-même à regarder de temps en temps avec attendrissement le nid d'hirondelles.

Au bout de quelques jours on vint chercher d'Orméville pour le mener devant un Représentant du peuple qui venoit d'arriver. La mort ne l'effrayoit plus, il étoit si malheureux qu'il la regardoit com-

me un bonheur. Il suivit avec courage l'homme qui ne paroissoit jamais que pour enlever des victimes, mais avant de quitter la place si souvent inondée de ses larmes, il embrassa encore une fois le confident de ses peines. Adieu, mon ami, lui dit-il d'une voix entrecoupée; je marche sans doute à l'échafaud. . . . Puissiez-vous n'éprouver jamais ce que j'éprouve! Puissiez-vous ne pas mourir en disant comme moi: *Je ne la verrai plus!* . . .

Quelle fut la surprise de d'Orméville, lorsqu'en paroissant devant le Représentant, il reconnut dans la personne de son juge l'oncle qui l'avoit toujours aimé comme son propre fils. Tous deux se troublèrent, tous deux sentirent le désir de se serrer mutuellement dans leurs bras; mais, outre la crainte de ceux qui les environnoient, d'Orméville étoit encore retenu par la douleur de voir son oncle dans un parti opposé à celui qu'il avoit embrassé. Citoyens, dit le Représentant à ceux qui avoient amené le pri-

sonnier, laissez-moi seul avec ce jeune homme; je vais l'interroger et tâcher de découvrir les complots qu'il osa former contre nous.

Si tôt que tout le monde fut sorti, l'oncle de d'Orméville lui tendit les bras. Insensé, dit-il en voyant qu'il hésitoit à s'y jeter, faut-il donc que je te fasse connoître le service que je me trouve trop heureux de te rendre! . . . Ta perte étoit résolue, un ennemi puissant t'avoit dénoncé, même avant ton arrivée, et sous peu de jours tu devois marcher à la mort. Un inconnu généreux m'a écrit pour m'instruire des dangers qui te menaçoient, et je viens ici uniquement dans le dessein d'employer mon autorité pour t'arracher au supplice. Des gendarmes vont s'emparer de toi, ils auront l'air de te conduire à Paris; ce sont des hommes dont je suis sûr, et je leur donnerai l'ordre de te relâcher en chemin. Voilà un passe-port à l'aide duquel tu pourras retourner en Allemagne; et voilà de quoi y subsister, ajouta-t-il en présentant à

d'Orméville plusieurs rouleaux. Refuseras-tu maintenant de me reconnoître, poursuivit-il d'un ton d'amitié en lui tendant de nouveau les bras. D'Orméville ému se jeta dans le sein de son bienfaiteur, il l'embrassa tendrement, il essaya de lui peindre sa reconnoissance. Va, mon ami, reprit son oncle avec effusion, va, puisqu'il faut nous séparer; mais souviens-toi que dans les temps malheureux où nous vivons, le coeur ne doit pas toujours embrasser les erreurs de l'esprit.

En finissant ces mots il appela les Gendarmes, en désigna trois pour escorter le prisonnier, et remit un billet à l'un d'eux. Ils se saisirent de d'Orméville et affectèrent de le traiter avec rigueur; l'étonnement qu'il éprouvoit parut aisément de la confusion. Son oncle trouva encore moyen de lui serrer la main en ayant l'air de s'assurer lui-même si ses fers étoient bien attachés.

A quelque distance de la ville, les Gendarmes commencèrent à le traiter avec

considération. Bientôt il feignirent de se croire égarés, et le délièrent en le priant de s'informer du chemin à un village qu'ils lui montrèrent. Nous allons vous attendre, lui dit celui qui avoit reçu le billet, et vous ne manquerez pas de venir nous rejoindre. D'Orméville déjà prévenu par ce que lui avoit dit son oncle, comprit à merveille l'intention du Gendarme; il marcha vers le village, demanda la route de la frontière, et sortit de France sans la moindre difficulté.

Lorsqu'il se vit en Allemagne, il ne songea plus qu'à faire des perquisitions sur le sort de sa femme. Certain que, si Célestine étoit maîtresse d'elle-même, Jeannette seroit informée du lieu qu'elle habitoit, il dirigea ses pas vers Aix la Chapelle. On lui dit que sa libératrice étoit allée habiter avec son mari une petite possession qu'il avoit dans le fond de la Westphalie. D'Orméville se mit en route pour aller la trouver, il aimoit à croire que Célestine seroit avec elle.

Le chemin qu'il prit le conduisit à très-peu de distance du château de la Baronne. S'étant arrêté par hasard dans un des villages les plus voisins pour y passer la nuit, il trouva le soir sous sa serviette le billet suivant:

» Le Comte est mort, il vous a pardonné; votre femme est au vieux château situé sur la montagne, tâchez de lui parler, de l'enlever d'un endroit où elle n'est pas en sureté. Défiez-vous de tout le monde, mais sur-tout des maîtres de la maison. «

D'Orméville transporté de joie relut vingt fois ce précieux billet: il croyoit en reconnoître l'écriture, et cependant il ne devinoit pas à qui il pouvoit en avoir obligation. Dans le premier moment il ne songea qu'au bonheur d'être si près de sa femme: un véritable délire le transportoit en songeant qu'aucun obstacle ne s'opposeroit plus à son bonheur; mais, avec la réflexion, se souvenant qu'on la lui peignoit environnée de dangers, il s'occupa toute la nuit du moyen de l'arracher aux

traîtres qui la retenoient, et dès le lendemain il alla examiner le vieux château. Usant de toutes les précautions qu'on lui avoit recommandées, n'osant s'adresser à aucun des gens de la maison, il fit quelques questions à un berger qui gardoit ses troupeaux dans la forêt. Cet enfant lui dit qu'il voyoit presque tous les jours, assise au même endroit sur la terrasse, une jeune femme qui avoit l'air fort triste.

Au portrait que lui traça le jeune pâtre, d'Orméville reconnut bien vite Célestine. Il attendit long-temps à la place que l'enfant lui désigna, espérant que Célestine se montreroit à son ordinaire. Son coeur palpitoit d'impatience, ses yeux ne quittoient pas la terrasse: ses voeux, ses soupirs appeloient celle qu'il adoroit, celle qui alloit enfin être rendue à son amour, elle ne parût pas. Craignant à la fin d'être aperçu, il écrivit un billet par lequel il mandoit à sa femme de se trouver à minuit sonnant, à la petite porte qu'il avoit heureusement remarquée. Son plan étoit tout tracé, il avoit arrêté une

voiture, et se croyoit déjà certain du succès de son entreprise; il se flattoit que ses tourmens alloient finir avec la journée, et qu'heureusement réuni à celle qu'il adoroit, il échapperoit avec elle à leurs cruels persécuteurs.

Le berger promit de remettre fidellement le billet à la jeune dame, et en effet il épia toute la journée Célestine qui ne vint sur la terrasse que le soir. Il réussit à attirer ses regards, et alla tout joyeux rendre compte à d'Orméville du succès avec lequel il s'étoit acquitté de sa commission.

Occupé toute la soirée des préparatifs de son voyage, d'Orméville ne se trouva libre que quelques momens avant l'heure indiquée. Comme il entroit dans la forêt, l'horloge du château sonna minuit; un mouvement d'impatience le fit tressaillir. Célestine, s'écria-t-il en se mettant à courir, devois-je arriver le dernier!

Lorsqu'il reconnut l'endroit où le berger lui avoit dit que la jeune dame se montroit ordinairement, il ralentit sa

marche et ses yeux inquiets se fixèrent vers le haut de la terrasse. Ce fut alors que Célestine l'aperçut, ce fut alors que partageant la vive émotion dont il étoit agité, elle lui cria de voler à la petite porte.

Transporté de joie, d'Orméville se hâte de suivre la muraille, mais les broussailles qu'il est obligé d'écarter, retardent continuellement sa marche. Il veut sauter, il veut courir, et tombe à chaque instant: à peine se relève-t-il, il rampe, il se traîne, peu lui importe pourvu qu'il avance. Il n'a plus que quelques pas à faire, ses oreilles sont frappés du son aigu des verroux qu'une main chérie agite avec vivacité, il s'élance, il croit déjà presser Célestine dans ses bras. . . . Il se trouve sur les bords d'un fossé, creusé à pic, impossible à traverser, impossible à franchir. La porte s'ouvre, Célestine jette un cri affreux, elle apelle son époux d'une voix mourante, il est à deux pas d'elle, et ne peut aller la secourir. Vingt fois il veut s'élancer, et vingt fois il est retenu par l'idée qu'il va

périr sans sauver sa femme. Les injures, les menaces qu'il adresse à ses ennemis n'obtiennent d'eux aucune réponse; Célestine est enlevée, Célestine est placée dans une voiture, mais avant d'y monter auprès d'elle, un des ravisseurs s'avance sur le bord du fossé, et d'un ton cruel et ironique adresse à d'Orméville éperdu ces paroles funestes: *Souviens-toi des ruines de Tivoli.*

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

Tom. IV.

L'infortunée!...elle s'appeloit comme moi!

CÉLESTINE,

OU

LES ÉPOUX SANS L'ÊTRE.

CÉLESTINE,

OU

LES ÉPOUX SANS L'ÊTRE.

PAR MR. B. DE LA L.

Multorum crudelitas, et vindicta, *et luxuria, ut paria pessimis audeat, fortunae favore deficitur ; eadem velle eos cognosces, da posse quantum volunt.* SENEC. Epist. XLII.

Il ne manque souvent à la cruauté, à la *vengeance* et au libertinage, pour commettre les plus grands crimes, que les faveurs de la fortune ; si vous voulez connoître jusqu'où ces passions peuvent aller, mettez-les dans le coeur d'un homme puissant.

TOME QUATRIÈME.

HAMBOURG ET BRUNSWICK,
CHEZ P. F. FAUCHE ET COMPAGNIE.

1798.

CÉLESTINE

OU

LES ÉPOUX SANS L'ÊTRE.

CHAPITRE IX.

D'Orméville éperdu resta un moment sur le bord du fossé, immobile de désespoir et de fureur. En vain il recommença à crier, à appeler à son secours, personne ne l'entendoit, et Célestine s'éloignoit toujours. Retenu par les avis contenus dans le billet qui lui avoit été remis, il ne vouloit pas aller au château, et, persuadé qu'il n'étoit habité que par ses ennemis, il s'en éloigna dès que le jour parut.

Ne prenant aucun repos, ne songeant qu'à la séparation cruelle qu'il venoit d'éprouver, il se hâta de parcourir les environs. Par-tout il demandoit Célestine, par-tout il offroit tout ce qu'il pos-

sédoit à celui qui lui feroit découvrir les traces des ravisseurs : ses informations étoient toujours infructueuses. Loin d'être désespéré par ces succès malheureux, il redoubloit de soins et d'ardeur. S'éloignant peu-à-peu du château de la Baronne, il se trouva un jour à portée d'une maison dont la situation isolée lui parut bien propre à servir un complot comme celui dont il avoit été la victime. La moindre chose suffisoit pour éveiller sa défiance ; il interrogea les habitans du village voisin, et on lui répondit que cette habitation étoit occupée depuis peu de temps par un riche Anglois nommé monsieur Médisley ; on ajouta qu'il étoit absent depuis quelques jours.

Monsieur Médisley étoit inconnu dans le pays, il y vivoit d'une manière mystérieuse, il s'y étoit établi tout nouvellement : avec une fortune aussi considérable que celle qu'il annonçoit, il devoit avoir des raisons bien fortes pour suivre un genre de vie comme celui qu'il menoit : telles furent les réflexions qui

se présentèrent à l'esprit du malheureux époux de Célestine, en rassemblant tous les détails qu'on lui fournit sur le compte de l'étranger. Ne sachant sur qui arrêter ses soupçons, puisqu'il ignoroit que Rasoni existât encore, il se persuada que l'Anglois pouvoit être le ravisseur.

Dès que cette idée l'eut frappé, il ne songea qu'à l'approfondir. Après avoir passé la journée au village le plus proche, vers le soir il se déguisa soigneusement, prit des armes, et s'avança dans un parc sauvage qui entouroit la maison qu'il vouloit reconnoître.

Le silence imposant qui régnoit autour de lui, les rayons du soleil couchant qui ne perçoient plus que foiblement à travers le feuillage, imprimoient à son ame une mélancolie profonde. Son coeur combattu par la crainte et l'espérance éprouvoit une vive agitation. Entièrement livré à ses pensées, il s'arrêta sans y prendre garde. A peine s'apercevoit-il qu'il étoit près de la maison, lorsqu'il se sentit frapper un coup assez rude sur

l'épaule ; il tourna vivement la tête et vit un homme qui lui demanda d'un ton grossier ce qui pouvoit l'engager à contempler si attentivement la maison de son maître.

Méprisant cette insolence, d'Orméville répondit doucement à celui qui le questionnoit, et fit à son tour quelques demandes indirectes qui ne lui attirèrent que de nouvelles impertinences. Le domestique s'oublia même jusqu'au point de le menacer, en lui ordonnant de s'éloigner. Déjà aigri par la douleur, d'Orméville ne put supporter ces mauvais traitemens ; il alloit saisir ses armes, quand il remarqua à l'une des fenêtres de la maison un jeune homme qui, d'un air d'intelligence, lui faisoit signe de se contenir et de regagner le village. Etonné de cette sorte d'apparition, d'Orméville ne savoit ce qu'il devoit croire : le jeune homme voyant son indécision, lui fit les mêmes signes qu'auparavant : pour lors il ne crut pas devoir résister davantage, et retourna sur ses pas, emportant, avec

toute l'inquiétude qu'on doit se figurer, le plus vif désir d'éclaircir cette aventure. Pendant le chemin il ne songea qu'aux moyens de parler au jeune homme dont il espéroit être connu, quoique lui-même n'eût distingué aucun de ses traits.

Il passa la nuit dans l'incertitude et l'agitation. La surveillance mal-adroite du domestique lui persuadoit que la maison renfermoit quelque secret, et les signes du jeune homme ne faisoient que le confirmer dans cette pensée. Il se leva avec le projet de retourner à la maison le soir même, et de n'en pas revenir sans avoir pénétré le mystère qu'il croyoit entrevoir. Il s'agissoit de retrouver Célestine, le plus foible indice même étoit important.

La première chose qui frappa ses regards en s'habillant, fut un papier qui devoit avoir été posé sur sa table pendant la nuit. Il l'ouvrit avec empressement et y lut ces mots:

„ Si vous aimez les promenades soli-
„ taires, suivez ce soir jusqu'au bout,

„ l'allée qui est à droite en entrant dans „ le parc. “

Ses bras tombèrent de surprise : qui pouvoit avoir écrit ce billet? qui pouvoit l'avoir remis dans sa chambre? Il fit plusieurs questions à ce sujet : l'hôte de la maison protesta qu'il n'étoit entré aucun étranger chez lui.

Quoique plongé dans un grand embarras, quoique incertain si ce billet ne cachoit pas un nouveau piége, d'Orméville n'hésita pas et résolut de tout oser, de tout hasarder. Empressé d'ajouter à la perspective flatteuse que lui présentoit son amour, il éloignoit les craintes qui pouvoient le dissuader, et saisissoit avec ardeur les apparences propres à l'encourager.

Il compta avec les transports d'une vive impatience les momens de la journée, et, dès que le soleil commença à baisser, il s'achemina vers le parc dans le même costume que la veille.

Arrivé à l'endroit qu'on lui indiquoit, il s'arrêta un moment et fixa ses regards

sur les détours qu'il alloit suivre. Les branches des arbres descendoient presque jusqu'à terre, et leur ombrage épais empêchoit la clarté de pénétrer dans l'allée qui paroissoit se prolonger très-avant. Cet endroit solitaire avoit l'air bien propre à favoriser un crime; d'Orméville hésita un moment, mais son incertitude n'eut que la durée de l'éclair. Ma Célestine, s'écria-t-il avec ardeur en se remettant à marcher, puis-je balancer, lorsque j'espère voler vers toi!

Avançant à pas précipités, il suivoit les sinuosités que formoient les arbres, et croyoit voir l'obscurité s'accroître sans cesse autour de lui. Déjà il avoit erré long-temps, déjà le découragement commençoit à entrer dans son coeur, lorsqu'il aperçut le bout de l'allée à peu de distance de lui. Cette vue lui rendit l'assurance et l'espoir, il hâta encore sa marche, et bientôt il fut hors du bois.

L'ensemble qui frappa alors ses regards présentoit l'aspect le plus sauvage. D'énormes masses de rochers arides et

dépouillés de verdure le resserroient de toutes parts ; un seul sentier paroissoit serpenter au milieu, et il y avoit tout lieu de penser qu'il conduisoit à des carrières ou à une caverne de voleurs.

D'Orméville craignant qu'on ne l'eût engagé à venir jusque-là pour le faire tomber dans quelque piége, hésitoit avant de s'engager dans ces dangereux détours. Il n'apercevoit plus aucune apparence de retrouver Célestine, et commençoit à se persuader qu'il avoit été la victime d'une nouvelle trahison. Après avoir réfléchi quelques momens, il étoit prêt à retourner sur ses pas, lorsque, sans voir personne autour de lui, il s'entendit appeler par son nom; on lui dit en même temps de marcher et de ne pas perdre courage.

Etonné de ce prodige, il monta sur la pointe d'un rocher et regarda par-tout, mais ses recherches furent vaines. Les mystères dont il étoit environné, devenoient de plus en plus obscurs pour lui, et il n'en avoit que plus d'envie de les pénétrer. Son nom qu'on avoit pronon-

cé, en lui prouvant qu'il étoit connu, lui faisoit espérer qu'on vouloit l'aider à découvrir ce qu'il cherchoit avec tant d'ardeur. L'amour et l'espoir furent encore victorieux d'inquiétudes que la raison même sembloit justifier, et d'Orméville s'avança dans le sentier.

Après l'avoir suivi pendant quelques momens sans que rien troublât le calme qui l'environnoit, il arriva dans une espèce de prairie. Vis-à-vis de lui étoit une tour de structure gothique, dont il paroissoit qu'on avoit depuis peu muré la plus grande partie des fenêtres. Un large fossé la séparoit de la prairie, mais un pont-levis retenu à la muraille par des chaînes de fer annonçoit qu'on pouvoit sortir de ce côté-là. Sur la gauche, à une certaine distance, on distinguoit la maison où d'Orméville avoit remarqué le jeune homme le jour précédent.

Persuadé alors qu'il étoit devant la prison de Célestine, il s'approcha pour la considérer; son coeur palpitoit avec plus de précipitation, il étoit dévoré d'impa-

tience. En vain ses yeux erroient sur les fenêtres du vieux bâtiment, en vain il écoutoit avec la plus grande attention, tout étoit calme, tout étoit immobile. Il n'osoit appeler, de peur que, si sa femme étoit vraiment dans la tour, l'accent d'une voix étrangère ne réveillât la vigilance de ceux qui la gardoient.

En continuant à contempler les croisées avec un trouble et une irrésolution impossibles à peindre, il aperçut un bras nu qui sortoit à travers les grilles de fer. La blancheur de la peau, la délicatesse de la main lui indiquèrent d'abord que c'étoit le bras d'une femme. Son émotion redoubla, il attendoit cependant encore avant de se faire connoître. Bientôt il vit s'échapper du haut de la tour de petits morceaux de papier sur lesquels il sembloit y avoir de l'écriture. Que n'auroit-il pas donné pour en recueillir un seul; mais malheureusement le vent contraire les emportoit bien loin de lui.

Eprouvant tous les tourmens à-la-fois, il étoit prêt à oublier les suites funestes

que pouvoit avoir son imprudence, il alloit prononcer tout-haut le nom de sa femme, lorsqu'un des morceaux de papier si ardemment désirés vint tomber à ses pieds. Il le saisit avec empressement, le parcourut avec avidité, et y trouva ces mots: *D'Orméville, lève les yeux.* Transporté d'une sorte de délire, n'examinant pas même si l'écriture étoit celle de Célestine, il ne put retenir une exclamation de joie, et leva en même temps les yeux vers la fenêtre: le bras ne paroissoit plus.

Avec quelle amertume il se reprocha alors une étourderie qui avoit sans doute rappelé l'attention des gardiens de la prisonnière. Immobile à la même place, il attendit en vain que la main se montrât encore; il n'eut pas lieu de douter qu'il ne se fût privé lui-même du plaisir délicieux qu'il trouvoit à la considérer.

Profondément affligé, mais conservant toujours de l'espoir, il se cacha derrière une touffe d'arbrisseaux, bien décidé à ne pas s'éloigner sans avoir parlé à Cé-

lestine. Tout concouroit à lui persuader que c'étoit elle qui étoit dans la tour, et rien ne sembloit au contraire le porter à croire que ce fût une autre.

Après quelques momens qui lui parurent des siècles, il entendit enfin un bruit qui venoit du côté de la tour ; il frissonna, le plus foible mouvement produisoit une vive impression sur son coeur. Bientôt il reconnut qu'on avoit ouvert une fenêtre beaucoup plus basse que la première, et la main qu'il avoit aperçue d'abord ne tarda pas à reparoître. Se croyant bien sûr que c'étoit sa femme, il étoit prêt à s'élancer vers elle, lorsque la prisonnière sortit entièrement sa tête hors de la fenêtre, et ses longs cheveux noirs retombèrent le long de la muraille.

A ce dernier trait, d'Orméville ne conservant plus aucun doute, écarta brusquement les arbres qui le cachoient et se précipita vers la tour en s'écriant : Célestine, Célestine! . . . . La prisonnière fixa ses regards sur lui : quelle fut sa sur-

prise en distinguant des traits qui lui étoient totalement inconnus.

Désespéré par une méprise si cruelle, il s'éloignoit avec autant de vîtesse qu'il en avoit mis à s'approcher : la jeune femme l'appela. Une légère conformité de voix qu'il crut reconnoître, l'engagea à s'arrêter pour examiner plus attentivement celle qui lui parloit. Au nom de celle que vous aimez, dit-elle avec feu, ne me fuyez pas avant de m'avoir écoutée. Je suis . . . Un grand mouvement se fit entendre tout-à-coup dans le feuillage, la jeune femme ferma précipitamment la fenêtre, et d'Orméville stupéfait se sentit saisir par des bras vigoureux qui lui bandèrent les yeux et l'entraînèrent.

On l'avoit pris tellement à l'improviste et on le serroit si étroitement, qu'il ne put faire aucun usage de ses armes ; on les lui ôta même, ainsi que tout ce qu'il avoit sur lui. Bientôt il entendit le bruit de plusieurs clefs, il sentit qu'on lui faisoit descendre un escalier, et fut saisi subitement par un air frais et humide.

Un fracas terrible et sourd se faisoit entendre dans le lointain, quelquefois la terre éprouvoit une sorte de commotion.

Ses conducteurs s'arrêtèrent enfin; son oreille fut frappée de nouveau d'un bruit de clefs et de verroux, on ouvrit une porte, on cessa de l'entourer, et en se retirant, un de ceux qui l'avoient amené lui adressa d'une voix sépulcrale ces paroles qu'il ne pouvoit plus entendre sans frémir: *Souviens-toi des ruines de Tivoli.*

CHAPITRE X.

Célestine enlevée à la petite porte de derrière du château de la Baronne, au moment où elle s'attendoit à voler dans les bras de son mari, ne sentit pas son coeur moins cruellement déchiré que lui-même. En vain poussoit-elle des cris qui n'étoient entendus que de d'Orméville, dont ils augmentoient encore les tourmens. La barbarie des ravisseurs priva même bientôt leur victime du triste soulagement d'exhaler sa douleur par des gémissemens qui pouvoient les trahir; ils lui entourèrent inhumainement la tête d'un mouchoir. Suffoquée par le désespoir et la frayeur, elle tomba sans connoissance entre leurs bras; ils la transportèrent dans la voiture, et s'éloignèrent avec toute la vîtesse de quatre chevaux excellens.

Quand Célestine recouvra l'usage de ses esprits, ses oreilles furent frappées du

froissement des branches qui heurtoient à chaque instant contre la voiture et faisoient résonner les glaces sur lesquelles elles glissoient avec rapidité. Ses alarmes redoublèrent en reconnoissant qu'elle étoit dans une forêt: il lui sembloit que le silence effrayant des bois devoit ajouter à l'audace des ses ennemis.

Tout se taisoit autour d'elle; mais un soupir, un léger mouvement lui annonçoient de temps en temps qu'elle n'étoit pas seule dans la voiture. Persuadée que son ravisseur n'étoit autre que le perfide Marquis, elle frémissoit à l'idée que lui-même étoit peut-être assis à ses côtés. L'obscurité ne lui permettoit pas de s'en assurer, et pour se dérober le supplice d'entendre un homme odieux, long-temps elle feignit de n'être pas revenue de son évanouissement. A la fin il lui devint impossible de se contraindre davantage; ses veines se gonfloient, sa poitrine oppressée faisoit effort pour se dégager, il fallut se résoudre à solliciter la compassion des scélérats qui avoient déjà ri de

ses larmes et de sa douleur. Elle sentit ses mains s'agiter malgré elle, pour faire signe de la dégager des funestes liens qui l'étouffoient.

Ses conducteurs s'apercevant de l'état de convulsion où elle étoit, relâchèrent un peu le mouchoir et lui rendirent la faculté de respirer à son aise.

Voyant que l'on continuoit à ne lui rien dire, Célestine commença à se persuader qu'elle n'étoit pas entre les mains du Marquis, et, dans sa triste position, cette idée lui offrit des charmes. Quel que pût être son ravisseur, il lui sembloit que personne n'étoit aussi à craindre pour elle que Rasoni, et son plus cruel tourment étoit de penser que ceux qui la gardoient pouvoient être ses émissaires.

En sortant du bois, les rayons de la lune pénétrèrent un instant dans la voiture : Célestine levant timidement les yeux vit devant elle un homme dont l'air dur et féroce n'étoit guère propre à la rassurer, et ne lui donnoit que plus de répugnance à considérer l'autre

scélérat qui étoit à ses côtés. La peur que ce ne fût le perfide Italien, la retint pendant quelques momens; mais enfin l'inquiétude fut victorieuse, et ses regards glissant sur son second compagnon avec la rapidité de l'éclair, distinguèrent une figure sauvage qui lui étoit aussi inconnue que la première.

En vain elle questionna avec le plus vif empressement ses deux ravisseurs, elle ne put en obtenir une seule parole. Elle leur fit sur-tout les instances les plus pressantes pour savoir s'ils agissoient au nom de Rasoni : ses prières, ses larmes furent sans succès, on eût dit qu'elle s'adressoit à des statues.

Au bruit des roues, à la secousse qu'elle éprouvoit, elle sentit tout-à-coup qu'elle étoit sur une grande route. L'espoir de passer dans un village et d'attirer du secours par ses cris vint charmer ses douleurs et répandre sur les blessures de son ame un baume salutaire. Pour mieux tromper ses surveillans, elle affecta d'être plus tranquille et s'efforça de leur inspi-

rer une confiance qu'elle se flattoit de mettre à profit. Apercevant des lumières dans le lointain, son coeur battit, elle tressaillit de joie, mais ce moment de satisfaction fut de courte durée. A quelque distance, ses gardes, en lui remettant le mouchoir sur la bouche, en fermant soigneusement les glaces et les stores, lui prouvèrent qu'ils étoient loin de s'endormir dans la sécurité qu'elle leur supposoit.

Après avoir été quelque temps sans rencontrer d'endroits habités, elle distingua de nouveau des lumières dans l'éloignement, et voyant qu'elle approchoit peu-à-peu de cette clarté sans que ses persécuteurs songeassent à lui entoure la tête de ses liens ordinaires, elle se félicitoit tout-bas, et croyoit enfin leur prudence en défaut: elle retenoit jusqu'à son haleine pour ne pas leur rappeler qu'elle existoit, et ne pas les retirer de l'apathie dans laquelle ils paroissoient ensevelis. Déjà elle se disposoit à faire usage de la liberté qu'on lui laissoit, lors-

qu'elle sentit les roues de la voiture passer légérement sur un pont-levis; le bruit des chaînes qu'elle entendit un moment après, lui fit comprendre qu'on venoit de le relever, et qu'elle étoit enfin arrivée dans sa prison. Dès-lors tout le courage qu'elle avoit recouvré un moment l'abandonna, et fit place à l'abattement et aux craintes les plus affreuses. On la saisit plus morte que vive, et on l'emporta sans connoissance dans l'intérieur de la maison.

En revenant à elle, ses regards éblouis errèrent avec étonnement dans un appartement meublé avec l'élégance la plus recherchée. Un nombre considérable de bougies se réfléchoient dans les glaces multipliées et disposées avec intelligence: les meubles, les plafonds, les parquets tout étoit charmant. Deux ou trois femmes se tenoient auprès d'elle, et avoient l'air de se disputer le plaisir de lui montrer leur empressement. Elles la questionnoient avec zèle en lui annonçant qu'elles étoient destinées à la servir.

Stupéfaite de tout ce qu'elle voyoit, Célestine se figura d'abord que les égards qu'on lui montroit n'étoient qu'un raffinement de barbarie, et que celui qui conduisoit toutes les infernales manoeuvres dont elle étoit la victime, alloit s'offrir à ses yeux et la détromper d'une manière bien cruelle. Pour faire l'essai du prétendu pouvoir dont on la flattoit, pour soulager d'ailleurs son ame affaissée, elle demanda qu'on la laissât seule ; à peine avoit-elle fini d'annoncer ce désir que ses femmes étoient déjà sorties de son appartement. Hélas, s'écria-t-elle douloureusement, dois-je être rassurée par cette déférence perfide? Ne m'annonce-t-elle pas au contraire que l'on ne me redoute plus, qu'on est assuré de moi et que tous mes efforts seront désormais inutiles!

Le jour la surprit dans ses tristes pensées ; une des femmes rentra et lui offrit de nouveau ses soins, un signe de tête négatif fut toute sa réponse. Quelques heures après, une autre femme vint lui

demander si elle avoit envie de s'habiller : elle soupira, leva vers le ciel ses yeux baignés de larmes, et supplia qu'on la laissât tranquille. Vers le milieu du jour on servit dans le salon où elle étoit, un dîner préparé avec toute la délicatesse imaginable, elle regardoit les mets d'un oeil de répugnance et de dégoût. Quatre femmes (car il n'y avoit que des personnes de ce sexe qui parussent autour d'elle) transportèrent la table près du sofa où elle étoit toujours restée, et la pressant de la manière la plus engageante de prendre quelque nourriture, elles lui présentoient à l'envi ce qu'il y avoit de meilleur et de plus soigneusement apprêté. Après beaucoup d'instances répétées, elle se décida à manger un peu.

A la suite de ce foible repas elle se promena dans les différentes pièces qui composoient son appartement; c'étoit par-tout la même richesse, on retrouvoit à chaque pas les décorations les mieux entendues, on croyoit être dans un de ces palais de fées dont tant d'imagina-

tions brillantes se sont plues à multiplier et à embellir les détails. Cette magnificence ne faisoit qu'ajouter aux tourmens de Célestine, en la ramenant à la terrible persuasion que c'étoit encore Rasoni qui déployoit sa profusion ordinaire pour tâcher de la séduire. Elle étoit cependant étonnée que l'impatient Marquis ne se fût pas déjà montré, et cette retenue la faisoit encore douter quelquefois si son ravisseur n'étoit pas un nouveau persécuteur.

Chaque réflexion lui arrachoit des larmes; seule, sans secours, sans espoir, qu'avoit elle à opposer aux infames desseins qu'elle ne pouvoit s'empêcher de prévoir? Entourée d'ennemis, observée par mille argus attentifs, elle ne se regardoit plus que comme une victime dévouée à la violence du scélérat qui lui feroit payer sans doute bien cher le repos cruel dont il sembloit la laisser jouir d'abord. Toute espérance de s'échapper lui étoit enlevée; devoit-elle se flatter qu'au milieu des satellites qu'un scélérat

avoit rassemblés pour la garder, il se trouvât une ame sensible à ses malheurs? Peut-être avec de l'or se seroient ils laissés corrompre : mais cette ressource lui manquoit encore, et le peu qu'elle possédoit n'étoit guère propre à tenter les serviteurs qu'un maître puissant et prodigue employoit à favoriser ses crimes.

Le désespoir qui la consumoit lui enlevoit le reste de ses forces; plongée dans un abattement profond, à peine conservoit-elle encore le libre usage d'une raison qui pouvoit lui devenir si nécessaire: à peine maîtrisoit-elle un fatal délire qui servoit si bien les vues criminelles de son ennemi.

Ses femmes revinrent vers le soir pour la déshabiller; elle souffrit leurs soins sans les repousser, ni s'y prêter, elle étoit presque entièrement inanimée. On la conduisit dans sa chambre, on l'invita à prendre du repos. Il sembla que cette idée réveillât son ame de son funeste sommeil, et lui rendît toute son énergie. Se débarrassant vivement des mains des femmes

femmes qui l'entouroient, elle leur ordonna de la laisser, avec un ton qui les surprit. Elles s'efforcèrent de la calmer, de dissiper la frayeur dont elles la voyoient agitée; ni leurs représentations, ni leurs instances ne purent produire aucun effet sur son esprit transporté. Le même égarement animoit toujours ses regards, elle pleuroit, elle supplioit, elle commandoit tour-à-tour; enfin voyant que leur présence ne faisoit qu'augmenter ses tourmens, ses femmes la quittèrent en lui montrant qu'elle pouvoit fermer sur elle des verroux qui étoient derrière sa porte.

Si tôt qu'elle fut seule, elle se hâta de profiter de l'avis qu'on venoit de lui donner, et lorsqu'elle se fut bien assurée qu'il n'y avoit pas d'autre entrée, et que les volets étoient exactement barricadés, elle se sentit plus tranquille. Elle visita tous les coins, examina scrupuleusement les cloisons et les parquets: rien ne lui donna lieu de soupçonner qu'il y eût d'ouverture cachée. La plus grande simpli-

cité régnoit par-tout, on avoit évité de placer dans l'ameublement la moindre corniche, le moindre ornement qui pût masquer une issue; tout étoit absolument uni, tout étoit d'une blancheur éblouissante, sur laquelle on auroit pu aisément distinguer la fente la plus légère et la plus artistement ménagée.

Rassurée par ces découvertes et ces remarques, Célestine s'efforça de se représenter elle-même ce qui pouvoit dissiper son effroi. Les fatigues de la route, les chagrins qui l'accabloient, lui rendoient bien nécessaires, quelques momens de repos. Se croyant certaine qu'on ne pouvoit abuser de son sommeil, elle se préparoit déjà à s'y livrer, lorsqu'elle entendit une voix sourde qui paroissoit s'élever de dessous terre et qui lui adressoit ces mots: Femme imprudente qu'allez-vous faire? Emportez votre lumière dans la chambre voisine, et ne reparoissez que quand on vous appellera.

Etonnée, effrayée, elle regardoit autour d'elle, et ne concevoit pas d'où cette voix

avoit pu sortir. Debout auprès de son lit, elle restoit immobile, sans savoir à quoi se résoudre: Vous hésitez, reprit la voix plus impérieusement que la première fois! Vous n'avez plus qu'un instant; fuyez, ou bien il sera trop tard. Maîtrisée par un ton d'autorité qui lui en imposoit, elle prit sa lumière et obéit en tremblant. Attendant avec impatience la fin d'une aventure si singulière, elle écoutoit attentivement, et croyoit distinguer quelque mouvement dans la chambre qu'elle avoit quittée. Par où pouvoit-on y être entré? c'étoit là ce qu'elle ne concevoit pas.

Quelques minutes après qu'elle se fut éloignée, un gémissement long et douloureux comme celui d'un homme qui rend le dernier soupir vint frapper son oreille. Elle entendit presque en même temps prononcer son nom. Elle balançoit encore lorsqu'on l'appela de nouveau; reprenant sa lumière d'une main mal-assurée elle s'avança pour lors vers la chambre à coucher avec la plus grande émotion.

Elle ouvrit la porte, ses jambes chancelantes pouvoient à peine la soutenir, ses yeux égarés ne distinguoient que confusément les objets. Approchez, lui dit la même voix qui lui avoit parlé, venez voir de quel ennemi vous êtes délivrée. Jetant avec épouvante un regard sur le lit, elle aperçut Rasoni baigné dans son sang, et, debout auprès de lui, une jeune femme qui tenoit encore à la main le poignard sanglant dont elle venoit de le frapper.

Célestine regarda attentivement l'étrangère, et ne se rappela aucun de ses traits. Qui êtes-vous, demanda-t-elle enfin d'une voix tremblante, vous qui avez daigné prendre pitié de moi? — Il n'est pas encore temps de vous répondre, il faut d'abord songer à votre sureté, il faut vous soustraire au pouvoir de l'intendant du monstre que je viens d'immoler; il est peut-être aussi dangereux pour vous que son perfide maître. Vous sentez-vous la hardiesse de me suivre? — Ah! je me résoudrois à tout, plutôt que de rester ici;

rien ne me coûtera pour m'arracher de cette infame prison. — Eh! bien, il n'y a pas un moment à perdre, reprit la jeune femme en présentant à Célestine sa main encore ensanglantée, venez, je vais vous servir de guide. . . . Vous balancez! continua-t-elle d'une voix ferme, songez que c'est le moment de votre salut que vous perdez. Voulez-vous attendre que l'impitoyable Francesco vienne venger sur vous l'assassinat de son maître? Peut-être à l'instant où je vous parle, va-t-il se montrer à vos yeux. En même temps Célestine entendit du bruit, tout son sang se glaça, elle crut voir Francesco, elle crut distinguer sa voix effroyable: Je vous suis, je vous suis, s'écria-t-elle en appuyant sur la main qu'on lui tendoit sa main frémissante.

L'inconnue s'avança vers un trumeau, toucha un bouton caché, et la glace s'enfonça dans la cloison. Voyez, dit-elle à Célestine qui fit un mouvement de surprise, combien vous étiez en sureté! Un escalier rapide pratiqué dans l'épaisseur

du mur, se présenta à leurs regards; il étoit si étroit qu'une seule personne y pouvoit à peine passer, et la voûte étoit si basse qu'elles étoient obligées de se courber. Elles avoient à peine commencé à descendre, lorsque Célestine entendit du bruit derrière elle; elle tressaillit, et sentant un coup violent sur la tête, elle tomba assise sur une des marches. Entraînée par un mouvement auquel sa frayeur même s'opposoit en vain, elle regarda en arrière et vit un poignard dont la lame brilloit foiblement à travers le sang qui la couvroit. Elle fit un cri d'horreur; sa compagne étonnée se retourna, et lui demanda vivement ce qu'elle avoit. Trop fortement émue pour pouvoir parler, elle ne put que lui montrer l'objet de son épouvante. L'inconnue baissa les yeux sur sa ceinture: C'est mon poignard qui est tombé, dit elle d'un ton calme. — Mais le bruit que j'ai entendu, repartit Célestine, le bruit que j'ai entendu? — Est celui de votre robe qui a fait couler le poignard sur les marches. — Et le coup

terrible qui m'a presque étourdie? — Est un effet de la peur qui, dans le premier transport, vous a fait, sans réflexion, lever la tête contre la voûte.

Toutes ces explications étoient trop simples et trop naturelles pour ne pas s'y rendre; mais en cherchant à se persuader de leur vérité, Célestine éprouvoit une oppression, un tremblement qui lui annonçoient que son coeur n'étoit pas aussi tranquille qu'elle-même s'efforçoit de le croire.

Ayant achevé de descendre l'escalier, elles suivirent pendant long-temps un corridor étroit mais un peu plus élevé. L'inconnue avançoit à grands pas, un courant d'air qui circuloit dans cette longue allée agitoit sa lumière, et l'obligeoit de temps en temps à ralentir sa marche. Elle s'arrêtoit brusquement, et Célestine qui ne pouvoit distinguer devant elle, ne manquoit pas de s'imaginer que c'étoit l'approche de quelque nouveau danger, ou l'apparition de quelque nouvel objet.

Malgré les frayeurs qui se succédoient

dans son ame, elle cherchoit à deviner quel pouvoit être le guide mystérieux qui la conduisoit, et elle se repentoit presque de la légéreté avec laquelle elle avoit consenti à se confier à cette femme. En considérant sa fermeté et son courage, elle se sentoit un peu rassurée; mais d'un autre côté cette fermeté lui annonçoit qu'elle étoit capable de tout; d'ailleurs l'assassinat qu'elle lui avoit vu commettre froidement, témoignoit assez que le sang ne l'effrayoit pas et qu'il lui coûtoit peu à répandre. Cependant lorsqu'elle se rappeloit l'air de douceur qu'elle avoit remarqué à l'inconnue, même au milieu de son courage sanguinaire, lorsqu'elle écoutoit le son flatteur de sa voix, lorsqu'elle songeoit à la manière miraculeuse dont elle l'avoit sauvée, elle étoit presque tentée de croire que c'étoit un être surnaturel que le ciel bienfaisant avoit envoyé à son secours, et sa confiance renaissoit.

En sortant du corridor, elles se trouvèrent dans une grande salle qui sembloit

avoir jadis servi d'église ou de chapelle secrète. Un reste d'autel étoit dans un coin écarté, quelques bancs épars tombés en débris, laïssoient sur le pavé des traces d'une poussière jaunâtre. Les piliers grossiers et mal taillés étoient inégalement creusés pour recevoir des statues gothiques dont la plupart étoient totalement mutilées. Des livres déchirés, des tableaux moisis étoient répandus çà et là; de distance en distance on rencontroit des lambeaux d'étoffe noire couverts de croix blanches, qui devoient sans doute être les restes de quelques draps mortuaires.

A travers tous ces objets sinistres, l'inconnue marchoit d'un pas assuré vers l'autel: Célestine la suivoit d'aussi près qu'il lui étoit possible, sans oser laisser tomber ses regards sur tout ce qui l'environnoit. Après avoir erré pendant quelques momens dans les détours que formoient les piliers, elles arrivèrent à une balustrade de fer. La porte en étoit fermée, l'inconnue la poussa; sentant

qu'elle résistoit à ses efforts, elle invita Célestine à se joindre à elle. Célestine approcha en tremblant, elle appuya ses mains sur la grille, et le froid humide qu'elle ressentit pénétra jusqu'à son coeur. La porte céda en faisant entendre un cri aigre qui retentit sous les voûtes. La grille entière s'ébranla, et le frémissement qu'elle éprouva, occasionna une vibration sourde à plusieurs des barreaux mal assujettis.

L'inconnue monta les marches de l'autel, et tira de dessous le piédestal d'une statue un paquet de clefs dont le cliquetis fit de nouveau résonner les échos. Au même moment un froissement violent se fit entendre au-dessus de la tête des fugitives, un gémissement funèbre déchira l'air et fut suivi d'un grand bruit. La lumière fortement agitée s'éteignit, Célestine n'eut que le temps de voir sa compagne qui tomboit à ses pieds, les bras étendus vers elle. Ses jambes foiblirent, elle poussa un cri perçant et tomba elle-même en arrière. Elle se seroit fendu

la tête sur le pavé, si elle n'eût été arrêtée et soutenue dans sa chute par un objet qu'elle ne pouvoit reconnoître.

Le plus profond silence avoit succédé à ce fracas et ne faisoit qu'en augmenter l'horreur. Célestine éperdue n'osoit essayer ses forces en appelant sa compagne ; il lui sembloit que sa propre voix au milieu de ces ténèbres seroit pour elle un nouveau sujet d'effroi. Elle hésitoit encore sans avoir le courage de se décider, lorsqu'elle se sentit saisir par une jambe ; ses cheveux se dressèrent, sa voix glacée ne put sortir de son sein oppressé. La main qui l'avoit touchée s'éloigna sur-le-champ, et presque en même temps elle vit une foible lumière sur le pavé. A cette pâle lueur elle reconnut sa compagne qui ramassoit la bougie et la rallumoit.

Eloignons-nous d'ici, dit l'inconnue d'une voix tranquille ; Célestine tremblante voulut obéir, et pour se lever plus aisément, elle appuya la main sur l'objet qui la soutenoit. Ses doigts rencontrèrent une

étoffe de laine ; elle regarda vivement, et aperçut un lambeau noir et blanc comme ceux qu'elle avoit déjà rencontrés dans d'autres endroits de l'église; il étoit étendu sur un brancard dont la forme annonçoit qu'il avoit servi à transporter des morts. Célestine s'élança avec horreur, et la terreur qui agitoit son ame étoit si violente, qu'elle se laissoit entraîner par l'inconnue, sans avoir la force de lui parler.

Elles sortirent du sanctuaire et rentrèrent dans la nef. — Le septième pilier à gauche, dit l'étrangère en les comptant tout-haut. Elle s'arrêta après avoir prononcé le mot sept. — Une statue de saint Roch, une épitaphe de pierre grise : c'est ici qu'il faut s'arrêter. Elle s'avança, prit une des clefs du trousseau qu'elle avoit à la main, et la fit entrer dans un des yeux d'une tête de mort qui étoit sculptée au-dessus de l'épitaphe. Après en avoir essayé successivement plusieurs, elle sentit enfin les ressorts céder. Bientôt la pierre s'ébranla en entier et tour-

na sans beaucoup d'effort sur des gonds artistement cachés. Une grille de fer à barreaux fort serrés étoit fermée derrière, une seconde clef l'ouvrit, et les deux fugitives aperçurent un escalier en limaçon dont la pente étoit assez douce; une espèce de brouillard humide et un air glacé qui sortirent par l'ouverture, pensèrent éteindre encore la lumière. Voilà notre chemin, dit l'inconnue à Célestine en lui montrant l'escalier. Rappelée à elle par l'idée des nouveaux dangers qu'elle alloit courir, Célestine demanda d'une voix affoiblie où conduisoit cet escalier. — Je l'ignore, répondit l'inconnue d'un ton sérieux, mais je suis en même temps certaine qu'il nous menera dans la campagne. — Si vous n'y avez jamais passé, reprit timidement Célestine, comment pouvez vous savoir. . . . . — Par celui qui m'a enseigné qu'il existoit, répliqua l'étrangère avec assurance, par celui qui m'a donné tous les moyens de le découvrir, et vous voyez que jusqu'à présent il ne m'a pas trompée. — Mais

qui êtes-vous? de grâce . . — Vous me connoîtrez quand nous serons sorties d'ici, vous saurez mon histoire, vous verrez que je fus à plaindre et plus à plaindre que vous, quoique ce soit la même main qui nous ait tourmentées. (Elle poussa un soupir, qui en arracha un à Célestine.) — Mais vous . . . . Pardonnez, pardonnez à ma défiance, j'ai été si souvent trompée! vous ne me conduisez pas à un nouveau ravisseur? . . — Moi, Madame! reprit l'étrangère avec un regard d'étonnement et de reproche, moi vous trahir! . . . . Ah! grand dieu, pouvez-vous le soupçonner? Mais vous me jugerez mieux demain, vous saurez quel motif me conduit, et vous vous repentirez de m'avoir accusée. (Célestine lui tendit la main comme pour réparer son injustice.) — Venez, venez, dit l'inconnue, nous avons encore quelques momens d'épreuves à passer, et nous jouirons ensuite plus délicieusement du repos et de la liberté que nous devrons à notre courage. Elles commencèrent à descendre lentement.

La foible lumière qui les guidoit, leur montra autour d'elles les murailles peintes en noir et chargées d'ossemens et de têtes de mort. Parvenues au bas des marches, elles regardèrent autour d'elles avec curiosité. L'endroit où elles se trouvoient étoit une grande salle dont les murs étoient peints de la même manière que ceux de l'escalier. Au milieu étoit un autel de pierre sur lequel on avoit rangés quelques ossemens, et toute l'étendue du caveau étoit parsemée de tombes.

Ce spectacle étoit trop effrayant pour s'arrêter long-temps à le fixer; l'étrangère s'avança vers un des angles et ouvrit une porte dont il sortit un air plus frais et plus humide que celui que les fugitives avoient senti encore jusqu'alors La lumière vacillante menaçoit de les replonger dans les ténèbres; l'inconnue prit à la place une torche qui se trouvoit au pied de l'autel. Avançons, dit-elle à Célestine; ce souterrain est maintenant le seul intervalle qui nous sépare de la campagne

Célestine prit le bras de son guide, et elles commencèrent à parcourir les immenses cavités creusées autour d'elles, non sans crainte de s'égarer dans ces vastes détours. On m'a recommandé de ne pas m'écarter des piliers, disoit l'étrangère, ainsi ne les abandonnons pas. Ces piliers étoient des masses informes placées à distance inégale et sans aucun ordre, pour soutenir les terres et prévenir les éboulemens. Le salpêtre dont ils étoient couverts pour la plupart, les faisoit briller dans l'éloignement d'un éclat qui épouvanta Célestine, avant qu'elle en eût reconnu la cause.

Après avoir marché pendant quelque temps sans rien trouver qui troublât le silence profond qui régnoit autour d'elles, elles crurent sentir la terre trembler par intervalles sous leurs pas. Elles s'arrêtèrent, et comptèrent plusieurs coups étouffés qu'on sembloit frapper au-dessous d'elles. Entendez-vous, disoit Célestine en serrant davantage le bras de l'étrangère. — Sans doute j'entends; mais il n'y a

pas de milieu pour nous, il faut avancer ou être découvertes, et ce bruit qui vous paroît si surprenant, ne doit être que l'effet d'une cause très-naturelle. Ces souterrains étant déserts depuis long-temps, ce fracas ne peut venir que du dehors. Suivez-moi et ne craignez rien.

Elles se remirent en marche; à chaque pas elles entendoient mieux les coups, et l'inconnue même commençoit à ne plus douter qu'ils ne partissent de dessous leurs pieds. Bientôt elles distinguèrent une multitude de coups moins forts que les autres, qui se confondoient et continuoient d'une manière égale et soutenue. Célestine ne faisoit plus que se laisser traîner, son intrépide compagne toujours persuadée que, quelque inconcevable que parût ce bruit, elle y trouveroit une cause naturelle, ne perdoit rien de sa fermeté. En passant au milieu de deux gros piliers, une figure pâle et livide sortit de derrière l'un d'eux et souffla avec force sur la torche qui s'éteignit.

Au même instant Célestine se sentit entourer par des bras vigoureux qui, malgré ses efforts, la séparèrent de l'inconnue. Elle poussa des cris perçans qui firent retentir le souterrain, on ne lui répondit pas, et on continua à l'entraîner fort vîte. Elle ne distinguoit plus que foiblement le bruit d'une espèce de débat qui partoit du lieu où elle avoit laissé sa compagne; enfin elle entendit un bruit sourd, et un long gémissement se perdit dans l'étendue des cavités. Ne pouvant plus douter que l'étrangère ne vînt d'être immolée, l'horreur de sa situation se présenta à elle avec les traits les plus effrayans. La rapidité avec laquelle on l'emportoit augmentoit encore son agitation, et elle perdit connoissance.

Lorsque son évanouissement se dissipa, elle se trouva dans un appartement rempli d'une fumée épaisse; un grand brasier allumé dans une espèce de foyer répandoit sur tous les objets une lueur rougeâtre qui les rendoit effrayans. C'étoit

la seule lumière qu'il y eût dans cette chambre dont les murs noirs et enfumés offroient un aspect sombre et lugubre. Les yeux de Célestine d'abord éblouis par l'ardeur du charbon enflammé et fatigués par l'aigreur de la fumée, retombèrent languissamment sur ceux qui l'entouroient. Elle vit à ses côtés plusieurs hommes dont le costume grossier ne faisoit qu'ajouter à l'expression terrible de leur visage. Le même bruit sourd se faisoit toujours entendre et paroissoit extraordinairement rapproché.

Epouvantée, autant par tout ce qu'elle entendoit, et ce qu'elle voyoit, que par la figure terrible de ceux entre les mains de qui elle se trouvoit sans aucun secours, Célestine ne savoit où elle avoit été transportée. . En vain son esprit vivement frappé cherchoit-il à rassembler ses idées, la frayeur la dominoit entièrement. Les habitans du séjour affreux où elle étoit ensevelie, ne paroissoient faire aucune attention à elle; debout autour du foyer, ils disputoient avec beau-

coup de chaleur, et les éclats discordans de leurs voix rauques, se mêlant aux coups répétés qui faisoient retentir les voûtes, formoient une sorte de mugissement qui imprimoit la terreur dans l'ame.

Célestine attentive et persuadée qu'elle devoit être le sujet de leur conversation, tâchoit d'en distinguer quelques mots, mais ils s'entretenoient dans une langue qui lui étoit absolument inconnue. Après de vives altercations, ils se tournèrent de son côté comme de concert, et s'avancèrent vers elle. Lorsqu'elle les vit s'approcher, le peu de sang qui circuloit encore dans ses veines se glaça, sa tête acheva de s'égarer, elle tomba à genoux en élevant vers ceux qu'elle redoutoit des mains suppliantes. Etonnés de son action, ils s'arrêtèrent et se regardèrent mutuellement. Encouragée par l'apparence de pitié qu'elle crut remarquer en eux, elle s'écria avec le déchirement du désespoir: Au nom du ciel, qui que vous soyiez, ayez pitié d'une in-

fortunée qui ne vous a fait aucun mal!... Ces mots prononcés du ton le plus touchant, le son enchanteur de la voix de Célestine, l'expression séduisante qui régnoit dans ses traits, la posture qu'elle n'avoit pas quittée, produisirent un mouvement en sa faveur.

Un des hommes qui se trouvoit le plus près d'elle et qui paroissoit un peu moins féroce que les autres, lui dit: Lévez-vous. Il lui présenta en même temps sa main dégoûtante pour lui servir d'appui; malgré toute sa répugnance, elle n'osa pas le refuser. Lorsqu'elle fut debout, elle frissonnoit et ne pouvoit se soutenir; un des compagnons du premier avança la chaise qu'elle avoit d'abord occupée et lui fit signe de s'asseoir; elle obéit. Vous êtes Française, sans doute? reprit celui qui lui avoit déjà parlé. — Oui, répondit-elle d'une voix mal-assurée. Cet homme lui parut d'abord le chef de la troupe, mais comme elle s'aperçut qu'à chaque mot qu'elle répondoit à ses différentes questions, il recommençoit à

parler aux autres dans la langue qu'elle ne pouvoit comprendre, elle conjectura qu'il étoit le seul qui entendît le français, et qu'il traduisoit la conversation qu'elle avoit avec lui. Remarquant qu'il l'écoutoit avec intérêt, elle s'enhardit, et croyant le toucher davantage, elle se hâta de lui détailler une partie de son histoire : il lui sembloit que son salut dépendoit de la sincérité la plus minutieuse. Les hommes du souterrain restoient debout en silence autour d'elle, celui même qui l'interrogeoit ne l'interrompit pas une seule fois. Lorsqu'elle eut achevé, il emmena, sans lui rien dire, ses compagnons à la place qu'ils avoient occupée d'abord. Tous se mirent en cercle, et il leur parla pendant fort long-temps ; Célestine comprit qu'il leur racontoit ce qu'il venoit d'entendre.

Ils l'écoutèrent avec autant de tranquillité qu'ils l'avoient écoutée elle-même, et lorsqu'il eut terminé son récit, la discussion se rouvrit avec la même vivacité qu'auparavant. Célestine inquiète cher-

choit à découvrir sur les figures les sentimens que chacun manifestoit à son égard. S'efforçant de lire dans les regards, dans les gestes ce qu'on alloit décider sur son sort, elle voyoit avec joie que celui à qui elle avoit parlé étoit un de ceux qui mettoient le plus de vigueur dans leurs discours ; son coeur lui disoit qu'il prenoit sa défense, et quelques autres paroissoient le soutenir. Enfin après un temps considérable employé à disputer, elle les vit tous d'accord sans pouvoir deviner ce qui avoit été conclu. Elle regardoit l'interprète et n'osoit l'interroger ; lui-même n'avoit pas l'air de chercher à se rapprocher d'elle. Dès-lors elle crut que sa mort étoit arrêtée, et le désespoir commença à s'emparer de son coeur.

Deux membres de la troupe sortirent par une porte de fer qui étoit dans un des coins du souterrain, Célestine ne douta pas qu'ils n'allassent chercher les instrumens de son supplice, ou au moins les chaînes dont elle alloit être accablée.

Tâchant d'éloigner le plus long-temps possible un spectacle douloureux, elle cacha son visage dans ses mains.

Bientôt l'interprète prononça ces mots d'un ton froid et sévère : Allons, Madame, approchez. Ces paroles foudroyantes retentirent jusqu'au fond de l'ame de Célestine, il lui sembla entendre le cri de la mort qui appeloit sa victime. Elle se leva lentement, et ôtant péniblement ses mains de devant ses yeux, elle aperçut une table éclairée par deux torches lugubres ; au milieu étoit une tête de mort posée sur un vieux livre dont la plupart des feuillets étoient déchirés; d'un côté étoient un pistolet et de l'autre un poignard.

Tous les hommes qui avoient jusqu'alors entouré Célestine, formoient un cercle autour de la table, et celui qui parloit français s'avança vers elle en lui adressant ces paroles d'un ton sérieux et solennel :

» Mes camarades, touchés des malheurs » que je leur ai racontés, et vaincus par

» les

» les sollicitations que m'a dictées l'in-
» térêt que vous m'inspirez, consentent
» à vous laisser sortir ; mais ils exigent
» auparavant que vous vous engagiez par
» les sermens les plus sacrés, sur le livre
» que vous voyez ouvert devant vous,
» à ne jamais faire même soupçonner
» l'existence de ce souterrain. Au sur-
» plus, si un jour vous rompiez les enga-
» gemens que vous allez former, s'il vous
» échappoit la plus petite indiscrétion,
» le pistolet et le poignard que vous
» voyez, vous annoncent assez quelle se-
» roit la punition de votre trahison, et il
» n'est point d'endroit où notre juste ven-
» geance ne sût vous atteindre. «

Pouvant à peine ajouter foi à la nouvelle flatteuse qu'on alloit lui rendre la liberté, et sentant dans son ame la douceur d'une nouvelle existence si près des horreurs de la mort, Célestine promit de se conformer à tout ce qu'on exigeroit. L'interprète s'approchant alors avec elle de la table, lui fit poser la main droite sur le livre, la gauche sur la tête

de mort, et prononça la formule d'un serment exécrable qu'elle répéta mot à mot, pendant que deux autres lui tenoient sur le sein la pointe du poignard et le bout du pistolet.

Ne craignez rien, Madame, lui dit ensuite d'un ton plus doux celui qui lui avoit toujours parlé, fiez-vous maintenant à nous comme nous nous fions à vous. Je vais vous conduire dans la campagne. Célestine essaya de lui témoigner sa reconnoissance : à peine pouvoit-elle prononcer un seul mot.

Son conducteur lui banda les yeux, alluma une torche de résine, et sortit avec elle. Ils marchèrent pendant longtemps ; le guide de Célestine cherchoit à la distraire, à lui rendre du courage. Avec quelle satisfaction elle entendoit le bruit qui l'avoit tant effrayée s'éloigner et diminuer peu-à-peu. Bientôt elle aperçut qu'elle montoit une pente douce, ensuite un escalier : des serrures et des trappes qui s'ouvroient avec fracas, lui annonçoient déjà qu'elle alloit recouvrer sa li-

berté, lorsque des cris affreux firent tout-à-coup retentir le souterrain. Elle se sentit saisir de nouveau, on l'emporta en courant avec violence, et cette même voix qui avoit d'abord crié, répéta dans le lointain : *Souvenez-vous des ruines de Tivoli.*

CHAPITRE XI.

D'ORMÉVILLE, resté seul dans le souterrain où l'avoient plongé les gens qui l'avoient arrêté au pied de la tour, ôta le mouchoir qui lui couvroit les yeux et se trouva au milieu des plus profondes ténèbres. S'approchant de la muraille en tâtonnant, il en suivit les sinuosités, et le peu d'étendue de l'endroit où on l'avoit renfermé, le convainquit bientôt qu'il étoit dans un cachot. Célestine! Célestine, s'écria-t-il, les monstres ne cesseront-ils donc jamais de nous poursuivre!

Couché tristement sur la paille, il réfléchissoit sur sa malheureuse destinée. Jusqu'alors agité de mille mouvemens différens, l'attente de ce qu'il alloit souffrir avoit sans cesse étouffé le souvenir de ce qu'il avoit souffert, et l'inquiétude, en l'occupant du présent et de l'avenir, ne lui avoit pas permis de s'appesantir sur le passé. Mais lorsqu'il fut enseveli

dans cette sombre solitude, lorsqu'il se vit environné du calme effrayant de la mort, chacune des épreuves multipliées qu'il avoit supportées vint se représenter à lui.

Le plus pénible de tous ses tourmens étoit peut-être d'avoir été cruellement induit en erreur par cette femme qu'il avoit prise pour Célestine. Mais quelle étoit cette prisonnière qui le connoissoit, et qu'il ne se souvenoit pas d'avoir jamais vue : cette prisonnière qui savoit probablement qu'il viendroit autour du pavillon où elle étoit renfermée, puisqu'elle jetoit par sa fenêtre des billets qui s'adressoient à lui : cette prisonnière qui avoit paru l'attendre, qui avoit voulu lui parler? Voilà ce qu'il ne comprenoit nullement. Lorsqu'ensuite il se rappeloit par quels moyens surprenans il avoit été conduit au pied de la tour, lorsqu'il songeoit que la jeune femme avoit vivement fermé sa fenêtre en voyant les deux hommes qui venoient se jeter sur lui, il craignoit que tout ne fût calculé et

qu'on ne l'eût attiré dans cet endroit solitaire pour le faire tomber entre les mains des ennemis qui l'y attendoient.

A ses propres maux se joignoient les inquiétudes qu'il ressentoit sur le sort de sa femme; il ne pouvoit éloigner de son esprit l'idée qu'elle étoit renfermée dans la maison, et, d'après les traitemens qu'on lui faisoit éprouver à lui-même, il jugeoit quelles violences on étoit capable d'employer à l'égard de Célestine. Dévoré par un désespoir impuissant, il maudissoit une vie qui n'étoit pour lui qu'un éternel tissu de peines et de maux.

Abattu par la fatigue, affaissé par la douleur, il s'endormit un moment de ce sommeil pénible que la nature souffrante semble s'arracher à elle-même. Il fut réveillé par un léger bruit, et se sentit pénétré d'une humidité qui paralysoit tous ses membres. Ses habits étoit entièrement humectés d'une eau glutineuse qui couloit le long des murailles; ses cheveux imbibés comme ses habits, étoient collés ensemble et s'attachoient à son vi-

sage. Ses bras et ses jambes étoient engourdis, et il souffroit des douleurs aiguës dans toutes les parties de son corps.

La pâle clarté d'une lanterne sourde vint frapper ses yeux. Une main étrangère saisit la sienne et le tira doucement pour le faire lever. Incertain si c'étoit la mort ou la liberté qu'on lui apportoit, il hésitoit encore, lorsqu'on tira de nouveau sa main avec autant de douceur que la première fois. Où voulez-vous me conduire? demanda-t-il d'une voix affoiblie. Pour toute réponse on lui mit le doigt sur la bouche, afin de lui faire comprendre qu'il falloit se taire. Cette conduite mystérieuse n'étoit pas propre à le rassurer; c'étoit avec la même précaution, avec le même silence qu'on l'avoit amené dans son cachot. Il étoit tellement affecté qu'il n'attendoit plus de changemens heureux dans sa situation: il restoit toujours couché, un découragement morne et apathique lui persuadoit qu'il n'étoit pas possible qu'on vînt le

chercher pour autre chose que pour le mener à la mort.

Malheureux! vous perdez du temps, lui dit-on vivement en affectant de parler très-bas. Réveillé de sa léthargie par un espoir subit, il essaya de se remuer. Il eut bien de la peine à soulever sa tête, et ce ne fut qu'après des efforts répétés qu'il parvint à se tenir debout. On lui aidoit, on le soutenoit avec le plus vif empressement.

On l'entraîna vers un coin du cachot, où une dalle de pierre avoit été enlevée et découvroit une allée étroite. Après l'avoir suivie pendant quelques momens, il se trouva dans une espèce de vestibule aussi sombre que le corridor; son guide ouvrit une grille, lui montra un escalier tournant et lui remit une clef en lui disant: Montez, ouvrez la porte que vous découvrirez vis-à-vis de vous, et attendez pour sortir qu'on vous appelle. D'Orméville surpris alloit faire quelques questions, il n'en eut pas le temps, déjà la grille étoit refermée, il

étoit replongé dans une obscurité presque totale. Une clarté vacillante arrivoit cependant de temps-en-temps jusqu'à lui, et paroissoit venir du haut de l'escalier.

Après l'avoir monté, il se trouva dans une chambre dont les murs étoient recouverts d'une boiserie enfumée, sur laquelle étoient grossièrement sculptées des figures effrayantes et grotesques. Des trophées de vieilles armures étoient suspendus de distance en distance ; une lampe dont la lueur mourante se ranimoit par intervalles, éclairoit à demi cet ensemble lugubre.

Peu occupé de ces objets sinistres, d'Orméville ne pensa qu'à chercher la porte qui lui avoit été indiquée ; il suivit avec la plus scrupuleuse exactitude tous les pans de la boiserie sans trouver la moindre trace qui annonçât une ouverture. Désespéré de son peu de succès, ne comprenant pas pourquoi on lui avoit parlé d'une porte qui ne paroissoi pas exister, il commençoit à redoute quelque nouvelle trahison, et, tristemen

appuyé contre la muraille, il regrettoit amèrement cette lueur d'espoir qui lui avoit persuadé un instant qu'il alloit voir Célestine.

Tout-à-coup son oreille fut frappée d'un long gémissement qui sembloit sortir de derrière lui ; tiré de sa rêverie, transporté d'une agitation subite, il pensa d'abord qu'il devoit y avoir un appartement qui communiquoit par une issue secrète à celui où il se trouvoit ; il se remit à la chercher encore avec plus d'attention. Un second gémissement qu'il distingua bientôt plus clairement, ne lui laissa plus lieu de douter que la cloison ne fût le seul intervalle qui le séparoit de l'être souffrant qui se plaignoit d'une manière si touchante. Il falloit cependant que cette cloison fût épaisse, car il n'entendoit la voix plaintive que comme une espèce de murmure étouffé.

Persuadé que puisqu'on l'avoit fait monter dans cette tour, ce ne pouvoit être que Célestine qui y étoit retenue, il redoubloit en vain de soins et d'ardeur:

la mystérieuse porte ne s'offroit point à ses recherches. Enfin en frappant sur la boiserie, il rencontra un endroit qui lui sembla plus sonore, et au même moment il entendit un troisième gémissement qui paroissoit beaucoup moins éloigné. Se figurant reconnoître l'accent de la voix chérie qui avoit tant d'empire sur son coeur, il poussa un cri; ce cri fut répété et suivi d'un bruit sourd qui fit trembler le plancher.

Brûlant d'impatience, croyant être tout près de Célestine, il se consumoit en efforts inutiles pour enfoncer la boiserie qui cachoit vraisemblablement l'entrée de sa prison. Saisissant enfin un des vieux sabres qui étoient suspendus autour de lui, il parvint avec beaucoup de peine à faire sauter un des ais. Une porte s'offrit à ses regards, il redoubla de vigueur pour l'enfoncer, et, au bout de quelques momens, il en vint à bout. Pendant ce travail pénible, il n'avoit cessé d'appeler Célestine, et son inquiétude

augmentoit sans cesse, en voyant que personne ne lui répondoit.

Son coeur palpita lorsqu'il se vit dans la chambre; les murs étoient entièrement nus, une lampe suspendue au plafond, un misérable lit et deux chaises composoient tout l'ameublement. D'Orméville n'apercevoit personne, cependant la lampe qui étoit allumée indiquoit assez que ce triste séjour étoit habité. Enfin en regardant plus soigneusement, il découvrit dans un coin une femme étendue le visage contre terre. Il vola vers elle, la releva, la prit dans ses bras, et, aux pâles rayons de la lampe qui vinrent alors donner sur sa figure décolorée, il reconnut Célestine.

Quels transports l'animèrent! quelle joie mêlée d'inquiétude vint l'agiter! Il saisit avec empressement celle qu'il osoit à peine s'attendre à revoir encore, il la porta sur le lit et employa tous ses soins à la faire revenir. Bientôt il sentit le coeur de sa jeune épouse battre sous ses doigts, bientôt il vit son sein re-

prendre une douce palpitation ; un regard touchant, un tendre sourire lui annoncèrent que Célestine le reconnoissoit, sa main serra celle de d'Orméville, un baiser qu'il lui donna, acheva de rappeler son ame fugitive.

Assis auprès d'elle, il la soutenoit dans ses bras, il lui prodiguoit encore mille soins qu'elle sembloit plutôt partager que recevoir ; tous deux jouissoient avec ivresse du bonheur de se retrouver, et sembloient craindre qu'on ne vînt les séparer encore. C'est toi ! — C'est moi ! se disoient-ils l'un à l'autre avec cette émotion qu'éprouve seule l'ame vivement affectée. A peine songeoient-ils à s'interroger, à peine songeoient-ils à se répondre. Ignorant également quels mystères les avoient réunis, ils ne perdoient pas des momens précieux à en chercher l'explication. Célestine ne connoissoit pas plus que son époux la jeune femme qui s'étoit montrée à la fenêtre de la tour ; elle n'avoit rien vu, elle n'avoit été instruite de rien, et c'étoit seulement en entendant le cri

qu'avoit poussé d'Orméville qu'elle avoit appris qu'il étoit si près d'elle.

Lorsque Célestine avoit su que celui qui lui avoit fait verser tant de larmes, existoit encore, elle avoit cru sentir dans son ame le courage de lui faire de tendres reproches sur son injustice qui avoit été la première cause d'une si longue et si affreuse séparation : maintenant qu'elle se sentoit pressée dans ses bras, elle ne songeoit qu'à lui seul, l'amour effaçoit tous ses souvenirs. Plongée dans un abandon sentimental, elle reposoit sa tête encore affoiblie sur le sein de son époux ; d'Orméville avoit le visage couvert de ces beaux cheveux qui l'avoient induit dans une erreur si cruelle ; sa main pressoit la main charmante qu'il avoit cru reconnoître à la fenêtre de la tour. Cette clarté foible, à l'aide de laquelle on voit avec tant de charmes qu'on ne peut pas se distinguer, ajoutoit encore à leur délire ; la prison où ils étoient, l'univers même avoit disparu à leurs yeux. D'Orméville, instruit par le

billet qui lui avoit fait retrouver sa femme au vieux château, se souvenoit qu'un engagement funeste ne s'opposoit plus à son bonheur ; cette rougeur douce dont la pudeur innocente essaie de voiler l'indiscrétion de l'amour, témoignoit timidement que Célestine ne l'avoit pas oublié. Après tant de traverses et d'obstacles, un moment de félicité alloit effacer le souvenir terrible de leurs malheurs, lorsqu'ils entendirent le bruit d'une voiture qui s'arrêtoit au pied de la tour, et une voix qui crioit avec précipitation : Hâtez-vous de descendre, vous n'avez qu'un instant pour fuir.

L'idée du danger dont ils étoient menacés, vint se représenter à eux. D'Orméville ne songeant plus qu'à sauver Célestine, la saisit vivement dans ses bras, et se disposoit à marcher vers la porte, lorsqu'une trappe s'ouvrit à ses pieds. Un grand homme dont la figure n'annonçoit rien que de féroce, parut tout-à-coup et cria d'une voix terrible : Ce n'est pas encore le moment de fuir, c'est le moment de

combattre et de mourir. Célestine épouvantée retomba sur le lit. Le grand homme furieux se jeta sur d'Orméville avec un poignard long et tranchant qu'il tira de sa ceinture. Ramassant avec vivacité le vieux sabre qui lui avoit servi à enfoncer la porte, le jeune homme se mit en défense, et le combat dura avec acharnement pendant quelques minutes. A deux ou trois fois différentes on appela d'Orméville au bas de la tour: Oui, oui, disoit le grand homme en écumant de rage, ils viendront justement à temps pour emporter ton cadavre.

Enflammé par le désir de délivrer sa femme, d'Orméville redoubla d'ardeur et de courage; il réussit enfin à porter à son ennemi un coup terrible qui lui fit proférer un blasphème effroyable, mais il reçut en même temps une blessure qui l'étendit sur le plancher; il poussa un long gémissement, et ses yeux se fermèrent. Son ennemi le voyant tomber, lui dit avec un accent barbare et ironique: *Souviens-toi des ruines de Tivoli.*

CHAPITRE XII.

Le grand homme, après s'être délivré de d'Orméville, s'avança d'un pas chancelant vers le lit, et saisit Célestine qui, presque entièrement privée de sentiment, n'avoit entendu que le mouvement du combat, sans en avoir vu les suites. Est-ce toi? demanda-t-elle d'un ton affoibli, lorsqu'elle se sentit soulever. Oui, c'est moi, lui répondit avec férocité le grand homme, en la prenant dans ses bras. D'Orméville!.... s'écria-t-elle, et sa voix mourut sur ses lèvres. — D'Orméville! le voilà, regarde-le. Il lui montroit en même temps son époux étendu sans mouvement et baigné dans son sang. Rouvrant ses yeux éteints, elle aperçut ce spectacle d'horreur, elle poussa un gémissement plaintif et tomba sans connoissance.

Lorsqu'elle reprit l'usage de ses sens, Célestine se trouva étendue sur du ga-

zon, un homme la serroit dans ses bras roidis, elle sentoit sur ses mains le froid de ses mains glacées, il étoit couché près d'elle, il étoit immobile, l'herbe étoit inondée de sang tout autour d'eux, sa robe à elle-même, ses bras en étoient couverts. A la foible clarté des rayons de la lune qui commençoit à paroître, elle reconnut le grand homme qui l'avoit enlevée du pavillon; elle se dégagea de ses bras, s'éloigna de lui, et regardant autour d'elle avec étonnement, elle ne savoit où elle étoit. Dans le premier instant elle n'avoit qu'un souvenir confus de ce qui s'étoit passé, mais bientôt toutes les scènes cruelles dont elle avoit été le témoin et la victime, se retracèrent à sa mémoire, et elle se rappela qu'elle avoit laissé d'Orméville blessé dangereusement, peut-être mort. Brûlant de voler à son secours, elle ignoroit quel chemin elle devoit prendre, elle ignoroit même à quelle distance elle se trouvoit de lui.

Considérant plus attentivement le lieu

où elle étoit, elle reconnut qu'une double haie l'empêchoit de découvrir au loin. Se faisant jour alors au travers des branches, elle passa de l'autre côté, et vit sur sa gauche la maison dont elle étoit encore assez éloignée. A sa droite elle distingua une tour dont la pointe s'élevoit dans les nuages et réfléchissoit la clarté de la lune. Croyant reconnoître sa prison, elle courut de ce côté, sans songer que peut-être elle alloit se livrer à de nouveaux ennemis.

Parvenue au pied de la tour, elle est étonnée de ne rencontrer, de n'entendre personne ; elle voit une porte ouverte, elle entre et se trouve dans un vestibule obscur qu'elle parcourt à tâtons. Une foible clarté lui laisse cependant distinguer une ouverture dans un des coins. Elle s'avance, elle est au pied d'un escalier, et, remarquant sur les marches des gouttes de sang, elle frémit, elle recule d'effroi ; mais songeant bientôt, où elle a laissé son mari, elle se figure que peut-être il va rendre le dernier soupir ; rien

ne l'arrête plus, elle monte, toujours guidée par une lumière qui paroissoit venir d'en haut.

Après avoir franchi les degrés sur lesquels elle découvroit de plus en plus des traces sanglantes, elle arrive dans la chambre où d'Orméville étoit entré d'abord. A la vue des armures et des figures dont la boiserie est chargée, elle frissonne, et voyant à ses pieds un sabre dont la lame ensanglantée est rompue en deux, elle recule d'effroi. Cependant il s'agit de sauver son époux, elle surmonte sa frayeur et pénètre dans la chambre où elle l'avoit laissé.

En entrant elle ne voit sur le plancher qu'une large place inondée de sang, d'Orméville a disparu. Elle appelle d'une voix timide à plusieurs reprises, personne ne lui répond. L'espoir fait place à la crainte : épouvantée de la solitude horrible où elle se trouve, elle se hâte de franchir l'antichambre et s'élance dans l'escalier. Son pied ne se pose qu'avec horreur sur ces marches, où des traces

de sang se font distinguer; persuadée que c'est celui de d'Orméville, elle s'abandonne à l'excès du désespoir qui l'égare. Au lieu de suivre le chemin par lequel elle est arrivée, elle se trouve sur un pont-levis qui donne dans la campagne. Peu lui importe pourvu qu'elle sorte de l'affreuse tour; elle avance, et le bruit des chaînes du pont que ses pas font frémir, ajoute encore à la terreur dont son ame est pénétrée.

L'endroit, où elle se trouvoit, étoit cette même prairie où d'Orméville avoit cru la voir à la fenêtre de la tour; marchant d'un pas précipité, elle s'enfonça dans une route qui serpentoit au milieu d'un bois, et, se croyant plus en sureté lorsqu'elle eut perdu de vue le pavillon, elle s'assit au pied d'un arbre pour reprendre des forces.

De quels tourmens cruels son ame étoit déchirée! Incertaine si son époux n'étoit pas mort, elle n'osoit s'abandonner à ses idées, et craignoit même de soupçonner la vérité. Qui pouvoit l'avoir

enlevé? étoit-ce des mains secourables et bienfaisantes, ou de nouveaux ennemis? Quel qu'eût été son sort, elle se voyoit séparée de lui, elle se voyoit sans espoir de le retrouver, peut-être même d'apprendre jamais ce qu'il étoit devenu.

Seule, sans argent, sans secours, ne connoissant pas le pays où elle se trouvoit, elle ne savoit à quoi se décider? Jusqu'à ce moment elle n'avoit pas encore songé qu'elle étoit, au milieu de la nuit, isolée dans un bois: qu'à chaque minute elle pouvoit retomber au pouvoir de ses persécuteurs: que tout étoit contre elle, tandis que rien n'étoit en sa faveur. Anéantie par ces réflexions accablantes, abandonnée au découragement le plus absolu, elle se leva tristement et se mit à marcher. A chaque instant elle éprouvoit de nouvelles frayeurs, les ombres dessinées par la lune, le murmure des feuillages lui paroissoient ou des ennemis, ou le bruit de leurs pas. Peu-à-peu elle vit paroître le jour: elle sortit du bois, se

trouva dans une plaine, et pour lors elle sentit ses craintes se dissiper. Souvent elle rencontroit des laboureurs et des bergers qui étoient on ne peut pas plus étonnés de voir une jeune femme errer seule dans la campagne. Le sang dont ses vêtemens étoient couverts, le désordre qui régnoit dans sa parure, le peu de suite qu'elle mettoit dans ses discours, persuadèrent à tout le monde que c'étoit une insensée. Quelques personnes charitables, la conduisirent au prochain village. On la fit entrer dans une auberge, et la première personne qu'elle y vit fut un des domestiques de la Baronne.

Cet homme lui parut un ange consolateur; elle lui fit mille questions sans lui donner presque le temps de répondre. Il lui raconta quelle désolation sa fuite avoit répandue dans tout le château; et lui dit que l'ermite, ayant positivement recommencé ses promenades la nuit même où elle avoit disparu, on avoit cru d'abord que c'étoit lui qui l'avoit enlevée: il ajouta que cependant, comme on avoit

trouvé la petite porte de derrière ouverte et qu'on avoit remarqué dans les environs des traces de voiture, on avoit reconnu qu'il n'y avoit rien que d'humain dans cet événement.

Madame la Baronne, continua-t-il, étoit au désespoir, et la Signora Balermi aussi, et nous autres tous nous étions autant affligés que ces dames. Madame la Baronne a mis ses gens en campagne pour vous chercher, et moi je reviens en ce moment d'une course inutile que j'ai faite pour vous découvrir. Comme je suis content de vous avoir trouvée! comme Madame sera satisfaite ce soir quand elle verra que je vous ramène avec moi!

Nous sommes donc bien près du château? demanda Célestine. — A sept ou huit lieues, et je m'en vais sur-le champ chercher une voiture pour y conduire Madame. Mais que Madame pardonne si je prends la liberté de lui demander d'où elle vient, et comment elle se trouve ici seule, et toute couverte de sang, si je ne me trompe.

Cé-

Célestine lui raconta en pleurant ce qui lui étoit arrivé, il l'écouta avec le plus grand intérêt. Il faut d'abord que Madame vienne au château, reprit-il quand elle eut achevé son récit, d'autant mieux qu'elle a grand besoin de se remettre, et puis ensuite nous recommencerons de nouvelles recherches, et peut-être que nous retrouverons monsieur d'Orméville, puisque voilà bien que j'ai retrouvé Madame que nous avions cru perdue.

Célestine partit avec le domestique pour le château, et en peu d'heures elle fut entre les bras de ses deux amies qui la reçurent avec des transports de joie inexprimable. Elles lui firent conter avec le plus grand détail tout ce qu'elle avoit souffert, et la Baronne donna des ordres pour qu'on commençât à chercher d'Orméville et à prendre les plus scrupuleuses informations. Le nouvel attentat de Rasoni lui parut mériter d'être puni par la rigueur des lois; mais, avant de commencer des poursuites, elle envoya un

homme intelligent pour prendre dans le voisinage toutes les instructions nécessaires sur ce scélérat. Quels furent ses regrets et sa surprise lorsqu'elle apprit que la maison étoit entièrement déserte, et qu'on n'y avoit plus trouvé aucun des gens du Marquis.

La sensible Baronne donna les soins les plus ardens aux perquisitions qu'elle faisoit faire à l'égard de d'Orméville, elles étoient inutiles, on n'apprenoit rien sur son compte. Célestine inconsolable, étoit retombée dans sa première tristesse; ses amies n'épargnoient rien pour adoucir sa douleur, mais il sembloit qu'elle fût plus affectée de l'incertitude où elle étoit maintenant sur le sort de son mari, qu'elle ne l'avoit été de la conviction qu'elle avoit cru avoir autrefois de sa mort.

Tous ces différens événemens avoient retardé la visite que la Baronne comptoit faire à son oncle. Le Baron qui devoit bientôt retourner à son corps, la pressoit de se mettre en route, lorsqu'elle reçut un jour une lettre de cet oncle chéri

qui lui reprochoit tendrement ses délais. Il étoit tombé malade, et ses souffrances grossissoient encore pour lui les ennuis de l'isolement et de la solitude. Persuadé que la société de sa nièce et les soins empressés qu'elle lui donneroit, contribueroient beaucoup à lui rendre la santé, il la supplioit au nom de toute la tendresse qu'il avoit pour elle, de ne pas tarder davantage à se rendre chez lui, et lui recommandoit spécialement d'amener avec elle Célestine, dont la Baronne lui avoit beaucoup parlé dans ses dernières lettres. Il revenoit deux ou trois fois sur cet article avec les plus vives instances. »Dites à madame d'Orméville, écri-» voit-il, que je la supplie de ne pas re-» fuser un homme qui est déjà son ami, » un homme qui a avec elle des rapports » qu'elle ne soupçonne pas. C'est un » besoin de mon coeur de la voir, j'y » compte, je m'en flatte, elle n'aura pas » la cruauté de tromper un espoir qui » m'est si précieux. «

La Baronne joignit ses prières à celles

de son oncle; elle représenta à Célestine quels dangers elle courroit, si elle restoit seule, soit dans le vieux château, soit partout ailleurs: elle lui promit de laisser plusieurs personnes chargées de continuer les informations sur d'Orméville et lui indiquer l'asile de sa femme, si on le découvroit: elle lui peignit avec tant d'amitié le désir que monsieur de Reichendorff (c'étoit le nom de son oncle,) avoit de faire connoissance avec elle, elle la supplia si tendrement elle-même de ne pas la quitter, que Célestine, vaincue par son attachement, par les raisons satisfaisantes qu'elle lui donna et par les promesses sincères qu'elle lui fit, consentit enfin à la suivre.

Le château qu'habitoit monsieur de Reichendorff, étoit situé dans une presqu'île que forment deux bras du lac de Constance. En y arrivant, on dit à la Baronne que la maladie de son oncle venoit de se déclarer plus sérieuse qu'on ne l'avoit cru d'abord, et que c'étoit la petite vérole. Célestine ne l'avoit jamais

eue et la craignoit beaucoup; on décida en conséquence qu'en attendant que monsieur de Reichendorff fût rétabli, elle iroit loger à Sainte-Catherine, couvent habité par des Augustines et très-voisin du château.

Ce monastère pauvre et peu considérable est situé dans un lieu sauvage. On ne parvient à la porte qu'après avoir erré long-temps dans les détours sombres d'un bois solitaire, dont le silence calme dispose l'ame au recueillement. L'extérieur simple et champêtre du couvent ne dépare pas les lieux agrestes qui l'entourent. En entrant on ne découvre que des bâtimens irréguliers et anciens. Une église antique occupe un des côtés; elle tient à un cimetière couvert d'herbes, de ronces, et entouré d'arbres touffus qui, en inclinant leurs branches les unes vers les autres, forment autour un épais berceau de feuillage. Ils ont l'air de se chercher et de ne pas se réunir pour laisser à l'ame affectée qui vient méditer sous leur ombrage, la faculté de tourner

ses regards vers le ciel, et de communiquer sans obstacle avec l'Etre suprême. Quelques tombes éparses et couvertes de mousse s'élèvent au milieu des fosses sur lesquelles une simple croix de bois annonce à l'homme qu'il foule aux pieds son semblable.

En passant près de ces objets mélancoliques, Célestine les contempla un moment en silence et s'écria avec un soupir: Ah! quand on ignoreroit la destination de ce lieu paisible, il a bien l'air du séjour du repos et de la tranquillité! Elle ne pouvoit s'en éloigner, ses yeux erroient autour d'elle avec une espèce d'avidité; il fallut, pour ainsi dire, que son amie lui fît violence, pour l'arracher d'auprès de ce cimetière, et la conduire à sa cellule.

La maladie de l'oncle de la Baronne n'eut pas les suites dangereuses qu'on avoit d'abord redoutées pour lui; il se rétablit parfaitement et il voulut venir lui même un matin avec sa nièce et Léonora, surprendre Célestine qui fut enchan-

tée de son accueil et des consolations pleines d'intérêt et de délicatesse qu'il lui adressa. Quoiqu'il ne fût pas encore très-vieux, de longs cheveux blancs qui tomboient sur son visage ajoutoient un air vénérable à l'expression de sensibilité et de bonté répandue sur tous ses traits. En le voyant on se sentoit invinciblement entraîné vers lui; et, loin que cette première impression diminuât par la suite, apprendre à le connoître, c'étoit apprendre à l'aimer. Il assura Célestine qu'il la regardoit déjà comme une seconde nièce, et lui dit qu'il espéroit qu'elle verroit désormais en lui un parent tendre et empressé à la rendre heureuse. Célestine essayoit de lui peindre sa reconnoissance: Vous ne m'avez aucune obligation, lui répondoit-il; je remplis un devoir sacré, j'acquitte une dette bien chère à mon coeur. Vous connoîtrez mes premières erreurs, vous saurez quel est celui qui m'a tiré du gouffre où je me précipitois en insensé, et vous verrez pour lors ce que vous devez m'inspirer.

Il est encore trop tôt pour retourner au château, continua monsieur de Reichendorff en s'adressant à la Baronne, allons montrer à Madame ce que je nomme mon Belvédère. Ils sortirent tous quatre ensemble, et les amis de Célestine lui firent prendre le chemin d'une montagne qui n'étoit pas éloignée du couvent.

Lorsqu'ils furent arrivés en haut, le plus magnifique spectacle s'offrit à leurs regards; il sembloit qu'on soulevât tout-à-coup autour d'eux un vaste rideau. Ils se trouvoient auprès d'une petite chapelle élevée en l'honneur de Notre-Dame de Lorette, où de nombreux pélerins venoient chaque jour faire leurs dévotions. Devant eux étoit le grand lac de Constance entouré de tous côtés de villages, de vignes et de paysages charmans. La ville de Lindau s'élevant du milieu des eaux et leur donnant une foible image de la superbe dominatrice de la mer adriatique, bornoit agréablement leur vue. Ils apercevoient de loin le Rhin qui, sortant

du milieu des montagnes de l'Appenzel et du Tyrol se perd un instant dans le lac. L'assemblage imposant de tous les sommets de ces monts au pied desquels les eaux venoient écumer et battre, sembloit se cacher dans les nuages, en formant à l'horizon une large raie grisâtre et sillonnée.

Quelle est cette ville que j'aperçois sur les bords d'un nouveau lac? demanda Célestine en se retournant sur sa gauche. — C'est Mertzbourg, répondit la Baronne; l'évêque de Constance y réside ordinairement, et l'apparence imposante qu'elle offre d'ici est bien trompeuse. Les eaux qui y conduisent ces barques dont vous voyez les voiles briller au soleil, sont celles du lac d'Uberlingen qui n'est qu'une branche du grand lac. Nous pouvons aussi découvrir de ce côté le lac de Zell, dont les bords vous présenteront un aspect bien différent de celui qui jusqu'à présent a frappé vos yeux. Je ne veux pas arrêter votre attention sur ces montagnes et sur les châteaux ruinés qui les

couvrent. — En voilà un qui paroît moins abandonné que les autres, dit Célestine. — Hélas, répondit la Baronne, que je plains les malheureux qui l'habitent! C'est la forteresse de Hohentwiel dont le duc de Wirtemberg a fait une prison d'état; le supplice de ceux qui y sont détenus doit être redoublé par le spectacle d'une nature si riche et si variée, puisqu'il ne leur est pas permis d'en jouir. . . . . Occupons-nous d'un autre objet, je n'aime pas à fixer mes regards trop long-temps de ce côté. Remarquez cette grosse abbaye qui s'élève au milieu du paysage fertile de l'île de Reichenaw. — Il sembleroit par sa position, dit Célestine, que c'est la demeure du souverain de ces belles contrées. — Un prince l'habita jadis, reprit monsieur de Reichendorff, et on peut encore y visiter son tombeau; c'est là que l'infortuné Charles le Gros vint terminer obscurément sa triste carrière, après avoir été déposé de son empire. Célestine ne put retenir un

soupir en songeant au peu de stabilité des grandeurs humaines.

Pour dissiper l'impression de mélancolie qu'il crut remarquer sur son visage, monsieur de Reichendorff ramena son attention sur la droite du grand lac, et lui montra deux superbes abbayes autour desquelles se déployoit un paysage magnifique: il lui fit regarder alternativement les côteaux tapissés de vignes, les bois, les villages; il sembloit que la nature eût voulu étaler tous ses trésors sans les confondre, et se multiplier sous mille formes différentes pour mieux étonner l'ame, et la forcer davantage de s'abaisser aux pieds de l'être éternel dont la main immuable avoit arrangé et maintenu ce bel ordre.

Après avoir joui un instant de ce spectacle imposant et majestueux, l'oncle de la Baronne fit asseoir Célestine sur un banc auprès de la petite chapelle, et s'étant placé lui-même à ses côtés: Il faut, lui dit il, que je vous raconte l'histoire d'un temps auquel je ne songe jamais

sans une émotion qui redouble encore en vous voyant. J'éprouve même une douceur inexprimable à prononcer votre nom; il me rappelle bien éloquemment celui qui fut pour moi plus qu'un bienfaiteur, celui auquel je dois mon honneur, ma probité et la félicité dont je jouis maintenant.

» Le plus grand chagrin de mon père, continua monsieur de Reichendorff, étoit de n'être pas né en France. Il n'aimoit que les Français, ne parloit que leur langue, ne suivoit que leurs usages, et, si ma mère eût voulu y consentir, il auroit vendu toute sa fortune pour aller s'établir dans un pays qu'il regardoit comme le séjour le plus agréable. Si tôt que j'eus atteint dix-huit ans, par une suite de sa prévention en faveur de votre nation, il m'envoya à Paris pour polir, disoit-il, la rudesse que mon éducation avoit laissée dans mes manières. Il me recommanda sur-tout de tâcher de prendre l'esprit et le ton du peuple charmant au milieu duquel j'allois vivre; en un

mot, me répétoit-il sans cesse, je ne veux plus retrouver en vous qu'un Français lorsque vous reviendrez ici.«

»Il me donna une lettre pour le père de votre mari avec lequel il avoit servi, et dont il étoit toujours demeuré l'ami. Monsieur d'Orméville étoit un homme sage et réfléchi; mais, malgré toute l'amitié qu'il me témoignoit, sa société cessa bientôt de me convenir, je finis par ne plus aller chez lui que très-rarement, et même par l'éviter tout-à-fait. Fidelle aux instructions de mon père, je n'épargnois rien pour ressembler aux jeunes gens au milieu desquels je m'étois jeté. La forte pension que je recevois, m'attira bien vîte beaucoup d'amis, on m'introduisit dans toutes les maisons de jeu, on me mit de toutes les parties de plaisir. Je trouvois ce genre de vie charmant, et je pensois que mon père n'avoit pas tort d'aimer les Français.«

»A force de prendre des leçons pour me dénaturaliser, je parvins à égaler mes modèles et même à les surpasser.

C'étoit moi qui jouois le plus gros jeu, c'étoit moi qui tenois l'état le plus brillant, et, pour ne rien perdre de ma prééminence en tout, c'étoit moi qui faisois le plus de dettes. Je me vis bientôt obéré, et je n'osois plus sortir de chez moi, de crainte de rencontrer les créanciers qui me poursuivoient.«

»Non content d'avoir dépensé en folies un argent considérable, je perdis une très-forte somme sur ma parole. Le lendemain, effrayé de tout ce que je devois, n'osant pas demander à mon père de quoi faire face à mes affaires, je formai, je dois vous le dire à ma honte, un projet dont je rougirai jusqu'à mon dernier soupir. Je résolus de sortir de Paris dans la nuit, de me rendre à un port de mer, et d'aller ensevelir en Amérique une existence que le repentir et les remords me rendoient affreuse. Assez courageux pour me déshonorer en fuyant comme un voleur, je ne l'étois pas assez pour avouer à mon père des fautes dont j'étois presque certain d'avance d'obtenir le pardon.«

»Je préparois tout pour un funeste départ, dont l'effervescence de la passion ne pouvoit cependant me dérober en entier la bassesse, lorsque je vis entrer dans ma chambre monsieur d'Orméville. Mon domestique auquel j'avois confié mon dessein étoit allé le supplier de faire ses efforts pour me dissuader d'un projet criminel et insensé.«

„Je restai pétrifié en voyant l'ami de mon père au moment où je l'attendois si peu: il y avoit au moins trois mois que je n'avois paru chez lui. Il me regarda d'un air sérieux où son attachement se peignoit cependant encore, me prit par la main et me fit asseoir à ses côtés. Jeune homme, me dit-il, pourquoi ces préparatifs de voyage? (Je ne répondois pas.) Malheureux, continua-t-il, vous vouliez déshonorer à jamais vous et votre famille entière! La confusion où je vous vois, me prouve cependant que votre ame n'est pas encore assez corrompue pour qu'il ne soit plus temps de vous rendre à la vertu. J'aurois peut-être droit

de vous faire des reproches de la conduite que vous avez tenue à mon égard, mais je ne songe qu'à l'amitié que j'ai pour votre père, et rien ne me coûtera pour lui rendre son fils. «

» Commençant par me présenter un affreux tableau du crime que j'allois commettre sans réflexion, il me fit si bien sentir toute l'indignité de ma résolution, il sut me rappeler d'une manière si touchante les bontés d'un père que j'allois réduire au désespoir, que je me jetai à son cou en fondant en larmes. J'aime à voir ce repentir, me dit-il, j'aime à croire qu'il est sincère, et il mérite un pardon. Venez, jeune homme, venez chez moi; je suis assez heureux pour avoir maintenant une somme considérable, je vais la consacrer à payer vos dettes, mais j'exige auparavant votre parole d'honneur que, si tôt que vos affaires seront arrangées, vous partirez avec moi pour retourner chez votre père auquel je veux vous ramener moi-même. "

„ Je promis tout ce qu'il voulut; en

peu de temps mes créanciers furent satisfaits, et je quittai sans regret un pays où je n'ai jamais voulu rentrer depuis. Monsieur d'Orméville me conduisit dans les bras de mon père, il en obtint ma grâce; on lui rendit ses avances, mais ce n'est pas avec de l'argent que l'on paye des services pareils. Son souvenir a été et sera toute ma vie placé dans mon coeur auprès de celui de mon père. C'est à lui que je dois mon existence, c'est à lui que je dois le peu de vertus dont j'ai tâché d'embellir ma carrière. Je trouve en ce moment l'occasion de lui prouver ma reconnoissance d'une manière bien précieuse, et j'espère, Madame, ajouta-t-il en prenant la main de Célestine, que vous ne refuserez pas les soins que mon coeur me dictera pour vôtre bonheur. Je me flatte que nous retrouverons le fils de mon bienfaiteur, et qu'alors vous voudrez bien tous deux ne voir en moi qu'un tendre père qui tâchera de mériter ce titre."

La maladie de monsieur de Reichen-

dorff n'étoit plus un obstacle à ce que Célestine allât demeurer au château, mais la Baronne lui demanda de rester encore quelques jours à son couvent, en attendant qu'un joli appartement qu'elle faisoit préparer exprès pour elle, fût achevé. Elle alloit passer les journées entières au château; chaque soir ses deux amies, et même souvent le bon vieillard, la reconduisoient à Sainte-Catherine.

Souvent elle demandoit à la Baronne si elle n'avoit rien appris des gens qu'elle avoit envoyés à la recherche de d'Orméville. Ils n'avoient pas encore donné de leurs nouvelles, ce qui faisoit croire qu'ils n'avoient rien de bien flatteur à annoncer. La malheureuse Célestine ne pouvoit modérer sa douleur, il ne se passoit pas de jour qu'elle ne répandît des larmes qui lui échappoient malgré elle-même en présence de ses amis. Les consolations touchantes qu'on lui adressoit ne pouvoient guérir les blessures de son coeur ulcéré.

Pendant tout le temps qu'elle avoit été

au vieux château, elle n'avoit pas reçu de nouvelles de Jeannette; loin d'en être étonnée, elle avoit aisément compris que les émissaires de son ennemi interceptoient sa correspondance. Aussitôt qu'elle se crut plus libre, elle se hâta d'instruire cette tendre amie de tout ce qui s'étoit passé depuis leur séparation, et lui demanda de lui apprendre à son tour les changemens arrivés dans sa destinée.

Un jour la Baronne remit une lettre à Célestine; en voyant seulement l'adresse, elle jeta un cri et tomba à genoux en élevant ses mains vers le ciel. Grand dieu! s'écria-t-elle avec transport, tu ne m'as donc pas tout enlevé!... C'étoit d'Ormé-ille qui lui écrivoit. Après l'avoir rassurée sur les craintes qu'elle avoit conçues à son égard, il lui détailloit tous les événemens qui lui étoient arrivés depuis leur dernière séparation.

„Lorsque je repris connoissance, écrivoit-il, après la blessure que m'avoit faite le scélérat qui vint troubler notre bonheur, je me trouvai dans une voiture qui m'em-

portoit avec rapidité. Mes premières paroles, furent pour demander ce que tu étois devenue, on me répondit que je ne devois pas avoir d'inquiétude, et qu'une main bienfaisante te protégeoit. On me conduisit dans une petite ville, où le même homme qui m'avoit accompagné s'occupa avec tout le zèle possible de faire soigner ma blessure qui ne s'est pas trouvée dangereuse. J'ignore encore à présent quel il est, en vain lui faisois-je des questions, en vain le pressois-je au nom de la reconnoissance de me dire quel intérêt l'animoit en ma faveur, je ne pouvois rien obtenir de lui. Il n'est pas encore temps de vous instruire, me répétoit-il chaque fois que je lui parlois sur ce sujet. "

„ Je ne cessois de m'informer à tout moment de toi, il me disoit toujours que je devois être sans crainte, mais il refusoit en même temps de me découvrir en quel endroit tu étois. J'avois beau le supplier, le presser, le brusquer même quelquefois, il me répondoit toujours avec

la même discrétion. Dévoré par l'inquiétude, j'attendois impatiemment d'être rétabli pour m'arracher à sa surveillance, et faire moi-même des démarches pour te retrouver. Depuis quelques jours j'étois infiniment mieux, je me préparois en secret au départ que je méditois, lorsqu'un inconnu vint me rendre mystérieusement un billet dont il me recommanda de dérober soigneusement la connoissance à celui qui me gardoit."

» Je le lus, et voici ce qu'il contenoit :

» Vous vous souvenez sans doute qu'on » vous recommanda auprès du vieux châ- » teau où votre femme vous fut enlevée, » de vous défier de ceux qui l'entou- » roient : eh ! bien, au moment où vous » vous endormez dans une malheureuse » tranquillité, Célestine est encore entre » les mains de ces ennemis perfides, et » vous-même avez auprès de vous un de » leurs agens qui ne vous a arraché à la » mort que pour vous remettre vivant au » pouvoir de vos persécuteurs. Au reste

» il vous est facile de vous venger; le
» baron de Hertzbach, le mari de cette
» femme artificieuse qui médite la perte
» de votre épouse est ici, et il n'attend
» que votre parfait rétablissement pour
» accomplir sur vous ses funestes desseins.
» On ne veut rien moins que vous faire
» transporter aux Indes où déjà vous êtes
» attendu."

„La lecture de ce billet me transporta; il s'accordoit on ne peut pas mieux avec tout ce qui s'étoit passé, avec ma situation présente. Je me rappelai en effet qu'on m'avoit sur-tout recommandé de me défier des maîtres du château, je crus me ressouvenir de l'écriture de ce premier billet, je ne l'avois plus pour les confronter tous deux, mais il me sembloit bien que c'étoit la même main qui les avoit tracés. Le silence obstiné qu'avoit gardé mon compagnon s'expliquoit assez, je sentis pourquoi il n'avoit pas voulu m'indiquer ton asile, il avoit craint que je ne t'écrivisse et que je ne t'informasse des dangers que le nom seul d'une femme

contre laquelle j'étois déjà prévenu, m'auroit fait justement craindre pour toi."

„Je me hâtai de chercher le Baron, je n'eus pas de peine à le trouver. Je lui parlai comme un furieux, il me répondit en homme raisonnable. Il essaya de me calmer, je ne voulus écouter aucun de ses discours; sans me nommer, sans lui dire qui j'étois, ni quel sujet m'animoit contre lui, je le forçai de se battre, et le menaçai de lui plonger mon épée dans le sein s'il ne se mettoit pas en garde. Obligé de défendre ses jours contre un frénétique, il n'opposa que du sang froid à ma fureur. Je le blessai, je le vis tomber, et un reste d'honneur que la passion ne put étouffer dans mon ame, m'empêcha seul de lui arracher une vie que sa blessure mettoit à ma disposition. Je pensai l'assassiner, en croyant me défaire du plus cruel de nos ennemis."

„L'humanité se réveillant cependant dans mon coeur, j'appelai du secours et je me retirai. Dans la soirée je reçus le billet suivant:

„Je viens d'apprendre votre nom; quand
„ vous saurez que je suis neveu de mon-
„ sieur de Reichendorff, et que votre fem-
„ me est chez mon oncle, je suis certain
„ d'avance que vous regretterez une folie
„ dont je désire vivement de savoir le
„ motif, et qui, je crois vous faire plaisir
„ en vous l'annonçant, n'aura pas de sui-
„ tes dangereuses. Passez chez moi, vous
„ y apprendrez des nouvelles de votre
„ femme, et vous détesterez, j'espère, l'ins-
„ tant d'aveuglement qui vous fit vous
„ armer contre celui qui n'avoit et n'a
„ encore d'autre désir que celui d'être
„ votre ami. "

le baron de Hertzbach.

„ Je fus pétrifié à cette lecture; si vrai-ment le Baron étoit mon ennemi, si sa femme étoit d'accord avec nos persécu-teurs, pourquoi m'offroit-il de me donner de tes nouvelles, pourquoi écrivoit-il une lettre si amicale à celui dont la main s'é-toit baignée dans son sang? D'ailleurs je me rappelai parfaitement le nom qu'il me citoit, j'avois tant de fois ouï parler

à

à mon père de monsieur de Reichendorff comme d'un homme vertueux, auquel il étoit sincèrement attaché, que je ne pouvois croire ce même homme capable de se prêter à une trahison contre le fils de son bienfaiteur. Commençant déjà à maudire une erreur cruelle dont je redoutois d'avoir été la victime, je me décidai presque à aller chez le Baron. Cependant d'un autre côté, la personne qui m'avertissoit pour la seconde fois de me défier de lui et de sa femme, m'avoit rendu des services si importans qu'il étoit bien difficile de croire qu'elle voulût me tromper. Je tenois les deux billets dans mes mains, je cherchois auquel je devois ajouter foi. Enfin, le désir d'apprendre de tes nouvelles l'emporta, et je me rendis chez le Baron. "

„ Je fus vraiment humilié de la manière dont il me reçut. Convenez, me dit-il, qu'une passion aveugle peut quelquefois nous entraîner bien loin! de grâce faites-moi connoître ce qui a pu si fort vous animer contre moi. . . . Au reste, pour

vous donner un peu de confiance, je vais vous montrer une lettre que j'ai reçue hier de mon oncle. Si j'avois su que vous étiez en cette ville, je vous aurois épargné des regrets et à moi quelques souffrances; j'aurois été vous prévenir, et notre connoissance ne se seroit pas faite sous de si malheureux auspices. Pour dissiper vos soupçons, je vais être obligé de trahir un secret que me confie monsieur de Reichendorff: mais, comme il vous regarde et que c'est une belle action de mon oncle, je ne me fais aucun reproche de mon indiscrétion. "

» Le Baron me donna en même temps une lettre; je fus attendri en voyant avec quel intérêt ma Célestine, ses deux amies et le digne homme qui leur sert de père à toutes trois, s'occupoient de moi. Des larmes humectèrent mes yeux en apprenant quels chagrins, quelles inquiétudes vous causoit l'incertitude où vous étiez sur mon sort! Comme je maudis la discrétion de mon garde qui n'avoit jamais voulu m'indiquer ton asile! Et

lorsque je lus une phrase de la lettre.... O ma Célestine, puisse le ciel répandre à jamais ses bénédictions sur cet homme sensible et généreux! Il nous donne une de ses terres; l'acte qui nous en assure la possession est tout dressé, il n'attendoit pour manifester ses intentions bienfaisantes que de voir s'éclaircir le mystère dont mon sort étoit encore enveloppé. Ne montre pas à ce bon vieillard que tu sois instruite de ses projets; le Baron m'avoit même fait promettre de ne pas te dire ce que je savois, mais puis-je avoir un secret pour toi!"

„ Honteux, désespéré, je lui rendis la lettre, je n'osois le regarder. Eh! bien, me dit-il en souriant, votre coeur désavoue l'effervescence de votre tête; mais au moins, maintenant que vous êtes, j'espère, désabusé sur mon compte, dites-moi quel motif a pu vous faire croire que j'étois votre ennemi? Je lui détaillai scrupuleusement tout ce qui avoit servi à m'égarer, je lui montrai le billet que j'avois reçu, je lui dis combien la per-

sonne inconnue, qui m'avoit donné cet avis, m'avoit en même temps rendu de services. Vous êtes pardonnable, me dit-il en m'embrassant ; il n'en falloit pas tant pour enflammer une imagination aigrie par le malheur. — Ah! jamais, jamais je ne me pardonnerai! — Vous auriez tort ; ne pensez pas plus à ce qui s'est passé que je n'y penserai moi-même dans quelques jours. Vous m'avez frappé dans un endroit sensible, mais peu dangereux, et je suis sûr que la semaine prochaine nous serons en état de partir pour rejoindre quatre personnes qui nous attendent avec impatience. Cependant, il faut leur écrire, et, si vous m'en croyez, vous ne parlerez pas de la manière dont notre connoissance s'est faite. "

„ Je me hâte au contraire de t'avouer combien je suis coupable envers la vertueuse famille à qui nous avons tant d'obligations. Je suis si honteux de mon emportement que rien ne pourra jamais assez m'en punir. "

„ Je passe les journées entières avec

le Baron; je tâche par mes soins et mon empressement de réparer autant qu'il m'est possible un égarement que je pleurerai jusqu'à mon dernier soupir. Quelle délicatesse il met sans cesse dans sa conduite! chaque fois que je veux lui parler de mon repentir et de sa générosité, il détourne la conversation et la ramène sur le sujet qu'il sait m'être le plus agréable. C'est de toi qu'il me parle, c'est du bonheur qui nous attend qu'il veut toujours que nous nous occupions. "

„ Il m'avoit conseillé, dans un de nos premiers entretiens, de faire expliquer l'homme qui étoit auprès de moi, et de le forcer à me dire par qui il étoit envoyé. Je voulus suivre cet avis: il n'étoit plus temps, mon mystérieux compagnon avoit disparu. Je ne doute pas maintenant que ce ne fût de lui que vînt le billet dont l'objet étoit de m'engager à tuer le Baron, ou à me faire tuer par lui. Mais s'il étoit envoyé par notre ennemi, pourquoi donc a-t-il pris si grand soin de

moi? Que de mystères, grand dieu! quand s'éclairciront-ils? "

„ Attends-nous à tout moment; le Baron va de mieux en mieux, et nous nous mettrons en route le plutôt possible. Ma Célestine, nous allons donc enfin retrouver le repos et le bonheur! . . . Au nom du ciel, au nom de notre amour, tiens-toi cachée jusqu'à ce que nous soyons près de toi. Il ne faudroit qu'une nouvelle entreprise, qu'un moment. . . Célestine! si près d'être heureux! je n'ose, je n'ose y penser. "

Quel baume salutaire cette lettre répandit sur les blessures du coeur de Célestine! elle la relut vingt fois, et, remarquant par la date qu'elle avoit été retardée en route, elle songea avec délire que son mari pouvoit arriver dans la journée. Elle embrassoit avec le transport le plus vif la Baronne et Léonora, qui la félicitoient sur un changement si heureux dans son sort. Avec quels transports d'attachement et de reconnoissance, avec quel respect elle fixoit ses regards

sur le vénérable vieillard ! Il étoit loin de deviner quel sentiment animoit ses yeux en le regardant, mais il y trouvoit plus d'expression, et lui-même il lui témoignoit encore plus d'amitié et de bonté qu'à l'ordinaire.

Fidelle aux instructions de son mari, elle voulut se retirer de bonne heure à son couvent. Tout le monde la conduisit, et pendant ce trajet on ne parla que de l'arrivée de d'Orméville et du Baron. C'étoit la dernière nuit que Célestine devoit passer à Sainte-Catherine, son appartement du château étoit achevé, et elle comptoit venir l'occuper le lendemain.

Lorsqu'elle se vit seule, elle relut encore la lettre qu'elle avoit reçue; il lui sembloit que cette lecture rapprochoit le moment de son bonheur. Plongée dans ses idées, elle descendit de sa cellule; en passant devant le cimetière, elle s'arrêta sans y penser, et suivit un des sentiers tortueux qui serpentoient au milieu des tombes. Elle ne faisoit pas la moin-

dre attention au lieu où elle étoit ; environnée d'images de destruction, foulant aux pieds des cendres glacées, marchant parmi des tombeaux, elle se livroit au riant espoir d'un avenir heureux. Elle croyoit voir d'Orméville, c'étoit monsieur de Reichendorff qui le lui ramenoit, c'étoit lui qui leur servoit de père, ses deux amies, ses deux soeurs lui faisoient jurer de passer sa vie entière auprès d'elles, des fruits chéris de sa tendresse venoient cimenter son union et sa félicité. Enivrée par ce rêve délicieux, elle tomba à genoux : Grand dieu, s'écria-t-elle avec toute la force de son ame, dieu bienfaisant, je te remercie... Ses yeux se baissèrent vers la terre, elle se releva avec effroi, et s'éloigna en frissonnant ; c'étoit une tombe au pied de laquelle elle s'étoit prosternée, c'étoit une tombe qui avoit été l'autel où elle avoit offert son hommage.

Un froid mortel s'empara de tous ses esprits, un crêpe funèbre environna son coeur, elle crut voir dans cet effet du

hasard le présage le plus sinistre. Enchaînée, pour ainsi dire, auprès de cette tombe fatale, elle ne pouvoit s'en éloigner, après en avoir fait deux ou trois fois le tour, sans pouvoir se rendre raison du sentiment qui l'agitoit, elle s'arrêta enfin, et tâcha de lire quelques caractères qu'une mousse épaisse couvroit à demi. Le premier mot qui frappa ses yeux, fut le nom de *Célestina;* elle le relut à plusieurs reprises, elle pâlit et recommença à trembler. L'infortunée! s'écria-t-elle avec l'accent du délire, elle s'appeloit comme moi! Peut-être aussi, comme moi, elle avoit un époux chéri... peut-être elle lui fut enlevée, et son bonheur vint s'abymer ici... Elle m'appelle, j'entends sa voix étouffée et sinistre, je sens ses mains froides qui me saisissent. . . . Non, non, je ne puis encore te suivre... ombre cruelle! laisse-moi, laisse-moi vivre quelques momens... laisse-moi voir mon époux. . . .

Célestine couroit comme une insensée, ses yeux restoient fixés vers la terre; en

les relevant tout-à-coup, elle aperçut en dehors du cimetière une figure pâle et décharnée qui la contemploit avec un sourire amer. Immobile à cette vue, elle regarda plus attentivement, et crut reconnoître les traits de Rasoni, ou plutôt son ombre abhorrée qui sortoit du tombeau pour venir la tourmenter encore. L'objet qu'elle avoit devant elle, avoit plutôt l'air d'un spectre que d'une créature vivante. Ses yeux creux et sinistres sembloient absolument fixes ; son visage maigre et alongé ressembloit à celui d'un squelette, tous ses traits étoient décolorés et livides. Un long manteau de couleur sombre l'enveloppoit de la tête aux pieds, il ne faisoit aucun mouvement. Célestine anéantie par la frayeur, poussa un cri et tomba sur une fosse. On vint du couvent à son secours, et elle aperçut le fantôme qui disparoissoit à travers le bois.

Rentrée dans sa cellule, elle resta quelques instans sans pouvoir se remettre ; peu-à-peu elle en vint à se repro-

cher une terreur déraisonnable. Se croyant bien sûre que ce n'étoit pas Rasoni qu'elle avoit vu, puisqu'il avoit été tué par la courageuse inconnue qui l'avoit arrachée de ses mains, elle se persuada, qu'abusée par une foible ressemblance, son imagination lui avoit présenté un fantôme qui n'existoit que dans son idée. Elle chercha à dissiper toutes les pensées noires qui obscurcissoient son esprit, et réussit bientôt à les remplacer par des images riantes. Pensant à d'Orméville, au sort heureux qui les attendoit tous deux, elle s'endormit avec la douce persuasion qu'elle verroit le lendemain son mari.

D'Orméville et le Baron arrivèrent en effet au château pendant la nuit. Tout le monde dormoit encore; le Baron ne fit appeler que sa femme, et tous trois attendirent le jour avec grande impatience pour aller surprendre Célestine, et revenir ensuite avec elle, causer à monsieur de Reichendorff le plus agréable réveil.

Dès que les premiers rayons du soleil commencèrent à dorer les côteaux qui entourent le lac, ils partirent gaiement tous trois, et prirent le chemin de Sainte-Catherine en côtoyant les bords de l'eau. Arrivés au couvent, ils demandèrent Célestine, on leur dit qu'elle étoit déjà sortie en annonçant qu'elle alloit au château. Elle a sans doute pris un autre chemin que nous, dit la Baronne, retournons, et peut-être la trouverons-nous encore avant qu'elle soit arrivée.

Déjà ils étoient assez loin du couvent, lorsque la Baronne, en regardant sur le lac, pâlit et se troubla. D'Orméville et son mari jetèrent vivement les yeux du côté où les siens étoient attachés, et distinguèrent dans une barque une jeune femme qui avoit la tête presque entièrement enveloppée d'un mouchoir. Elle paroissoit désespérée, et deux hommes faisoient tous leurs efforts pour l'empêcher de se jeter à l'eau. Remarquant la Baronne, son mari et d'Orméville sur le rivage, elle tendit les mains vers eux

comme pour invoquer leur secours. C'étoit sur-tout à d'Orméville qu'elle adressoit ses signes. Juste ciel, seroit-ce donc Célestine, dit la Baronne avec une exclamation déchirante. Le malheureux d'Orméville n'osoit pas encore se livrer à cette idée cruelle, quoique tout lui annonçât que c'étoit sa femme. Croyant bien la reconnoître, autant que le mouchoir qui lui couvroit le visage pouvoit le permettre ; il tenoit ses yeux fixés sur la barque avec l'inquiétude la plus vive. La jeune femme continuoit à se débattre en tendant toujours les bras vers lui ; par un mouvement qu'elle fit, elle découvrit entièrement un de ceux qui la tenoient, et d'Orméville reconnut le grand homme qui lui avoit enlevé Célestine dans la tour. De ce moment ses doutes affreux furent confirmés : Ciel vengeur ! c'est elle-même, s'écria-t-il avec l'accent du désespoir.

Courant comme un insensé sur le rivage, il trouva enfin une nacelle de pêcheur, brisa la chaîne qui la retenoit,

sauta dedans, et se mit à ramer de toutes ses forces ; mais, outre l'avance que l'autre barque avoit sur lui, elle étoit conduite par deux rameurs qui redoublèrent de vîtesse quand ils se virent poursuivis.

Le Baron avoit voulu se jeter aussi dans la nacelle, mais lorsque madame de Hertzbach avoit eu la certitude que c'étoit Célestine qu'on enlevoit, elle étoit tombée évanouie entre les bras de son mari, qui, malgré tout son désir de secourir son ami, n'avoit pu abandonner sa femme ; il eut bien de la peine à la faire revenir, et quand elle reprit connoissance, il avoit déjà perdu de vue les deux barques. Il retourna au château dans le dessein de mettre tous ses domestiques en campagne, et d'aller lui-même à la poursuite des ravisseurs.

La barque que poursuivoit d'Orméville arriva à terre long-temps avant lui ; il vit disparoître à travers des arbres tous ceux qui étoient dedans. Espérant encore retrouver la trace des scélérats qui

enlevoient Célestine, il continua à ramer autant que pouvoient le lui permettre ses forces épuisées. Comme il posoit le pied sur le rivage, il vit un homme qui, en l'apercevant, se cachoit derrière un tas de broussailles; mais, quoiqu'il l'eût fait avec toute la promptitude possible, d'Orméville avoit eu le temps de le reconnoître pour un des rameurs qui avoient conduit la barque de son ennemi. Il courut à lui en tenant d'une main un pistolet et de l'autre une bourse. Misérable, lui dit-il d'un ton furieux, dix louis ou la mort. Le batelier se voyant découvert, se jeta à genoux en tremblant et demanda grâce. — Quelle est la femme que tu as conduite ici, continua d'Orméville avec la même vivacité. — Hélas, Monsieur, si je la connoissois, je vous le dirois bien volontiers; tout ce que je sais, c'est qu'elle est Française et qu'elle demeuroit là-bas au petit couvent. — Et tu ne sais pas son nom? — Monsieur, je ne saurois pas trop vous le dire bien exactement; ce n'est pas Catherine, mais

quelque chose d'approchant. — Seroit-ce Célestine? — Tout justement. — Dieu puissant! il n'y a donc plus de doute, s'écria d'Orméville en se frappant le front. Et sais-tu quels sont les scélérats qui l'emmènent? — Si ce sont des scélérats, c'est ce que je ne puis pas dire, ils m'ont bien payé, et mon camarade aussi. — Quel chemin ont ils pris? — Tout bonnement cette grande route qui s'en va là-bas. Ils sont montés dans une voiture avec la jeune dame qui faisoit beaucoup de façons, mais il a bien fallu qu'elle en finît, et ils l'ont liée pour l'empêcher de se jeter par la portière. — Grand dieu! grand dieu!... Mon ami, trouve-moi un cheval sur-le-champ, je le payerai de mon sang s'il le faut. — Vraiment, Monsieur, il ne vous coûtera pas si cher; et il y a à deux pas d'ici une maison où, pour quelques écus, j'aurai votre affaire. — Tiens, prends cette bourse, amène-moi un cheval et le reste est à toi.

Le batelier revint quelques momens

après avec un cheval excellent : d'Orméville se hâta de le monter, et s'élança sur la route qu'on lui avoit indiquée. Il s'informoit à chaque hameau, si l'on n'avoit pas vu passer une voiture avec deux hommes et une jeune femme. Partout on lui disoit qu'elle étoit devant lui. Il redoubloit de vîtesse; enfin, en entrant dans une forêt au milieu de laquelle la route étoit tracée presque au cordeau, il aperçut à un demi-quart de lieue devant lui une voiture qui paroissoit aller grand train. Ne doutant pas que ce ne fût celle après laquelle il couroit, il pressa encore davantage son cheval.

Tout-à-coup il s'entendit appeler : il tourna la tête et vit qu'il étoit poursuivi lui-même par quelqu'un qui, le nommant par son nom, lui crioit de toutes ses forces d'arrêter. Croyant que c'étoit un homme que le Baron envoyoit après lui, il ralentit sa course dans le dessein de prendre son cheval, s'il étoit moins fatigué que le sien.

On le joignit bientôt et il vit un jeune

homme qui d'abord lui parut inconnu; désespéré, d'avoir perdu des momens précieux, il vouloit recommencer à courir, le jeune homme se jeta au devant de lui. Arrêtez, arrêtez, insensé, lui dit-il d'une voix ferme, celle que vous poursuivez n'est pas votre femme! retournez sur vos pas, venez avec moi, je vais vous conduire où est Célestine. D'Orméville, qui, non-seulement par ce qu'il avoit vu lui-même, mais par tout ce qu'on lui avoit dit, se croyoit bien certain que c'étoit sa femme qui étoit dans la voiture, ne regarda ce jeune homme que comme un émissaire du Marquis qui vouloit le retarder et donner la facilité à celui qui l'envoyoit de gagner de l'avance. Sans répondre, sans faire attention à ce qu'on lui disoit, il se disposoit à continuer son chemin. Le jeune homme se mit encore au devant de lui: Laissez-moi, lui dit d'Orméville furieux, vos artifices ne réussiront pas. — Quelle triste erreur vous abuse! je vous répète... — Je prétends suivre cette erreur, que vous

importe!... Laissez-moi, vous dis-je, ou je ne réponds pas de ma colère. — Non, non; je ne vous laisserai pas courir après une malheureuse apostée pour vous tromper; au nom du ciel. . . . — Artisan de scélératesse! s'écria d'Orméville avec l'excès de la colère et de l'impatience, cesse de tenter de m'abuser, ou mon bras va te punir. (Il tira en même temps un pistolet et en menaça le jeune homme.) Infortuné! prenez au moins le temps de m'écouter. — Pour que tes dignes complices ayent le temps de m'échapper avec leur proie! . . . Ne t'oppose plus à mon départ, ou ta vie va payer les momens que tu me fais perdre. (Il ne se possédoit plus; la voiture s'éloignoit, il commençoit à la perdre de vue, et le jeune homme retenoit toujours la bride de son cheval. Un mouvement qu'il fit, découvrit à d'Orméville une veste sur laquelle étoit la livrée de Rasoni. D'après cette certitude, il ne crut plus pouvoir conserver de doutes sur les motifs de celui qui l'arrêtoit.) Traître, lui dit-il d'un ton

emporté, laisse-moi, ou ta mort va expier ta perfidie. D'Orméville vit en même temps la voiture qui s'enfonçoit dans un des détours du bois. Il fit un nouvel effort pour se débarrasser ; le jeune homme, en lui disant quelques mots qu'il ne voulut pas écouter, employa plus de force à le retenir ; d'Orméville égaré, tira son pistolet sur lui. Le jeune homme tomba baigné dans son sang, et d'Orméville repartit aussi vîte que son cheval pouvoit aller.

L'infortuné ne poursuivoit en effet qu'une erreur ; Célestine avoit bien été enlevée, mais ce n'étoit pas elle qui étoit dans la voiture qui couroit devant son mari.

Elle s'étoit levée dès les premiers rayons de l'aurore, pour aller au château où un sentiment secret lui disoit que d'Orméville devoit être arrivé. Son esprit n'étoit rempli que des idées flatteuses dont elle s'étoit occupée pendant la nuit. Guidée par la plus douce espérance, elle étoit sortie du couvent comme

elle le faisoit tous les matins pour se promener dans le bois, et ce jour-là elle avoit suivi le sentier qui conduisoit au château. Entendant à quelque distance du bruit dans le feuillage, elle tressaillit et regarda autour d'elle sans rien apercevoir; elle remarqua cependant qu'elle étoit seule, et, sentit si non de la frayeur, au moins cette inquiétude qui la précède. Elle se mit à marcher plus vîte. Arrivée dans un endroit très-écarté, et voyant sortir du bois deux hommes qui lui parurent venir de son côté, elle eut peur et voulut s'enfuir; un d'eux se jetant au devant d'elle, lui barra le passage. Elle étoit tellement effrayée, qu'elle se précipita elle-même dans ses bras en croyant l'éviter. Lorsqu'elle leva les yeux sur lui, elle vit cette figure pâle qu'elle avoit aperçue la veille devant elle au cimetière. Elle frisonna d'horreur, et ne put méconnoître ce même Rasoni qu'elle avoit cru mort, ce même Rasoni qui vivoit encore pour la tourmenter. En vain elle voulut crier, le monstre lui en ôta

la facilité. Espérant le fléchir, elle se jeta à ses genoux, et le supplia d'avoir pitié d'elle.

L'inflexible Marquis et son digne compagnon l'entraînèrent vers le rivage. Ils voulurent la faire entrer dans un bateau qui les attendoit; réunissant toutes ses forces pour s'opposer à leurs efforts, elle s'attacha à quelques arbrisseaux qui étoient sur le bord de l'eau, et ses impitoyables ravisseurs lui mirent les mains en sang pour lui faire lâcher les branches qu'elle tenoit.

Dès qu'ils se virent assurés de leur proie, il s'éloignèrent avec la rapidité de l'éclair, et ils étoient déjà bien loin, lorsque d'Orméville, le Baron et sa femme aperçurent l'autre barque qui les induisit en erreur.

Célestine désespérée tentoit d'échapper à Rasoni et de se jeter dans le lac, il rioit de ses efforts, il insultoit à sa douleur. Poussant des gémissemens étouffés, elle distinguoit de loin le château, et tendoit les bras vers les amis que son

coeur appeloit inutilement : des larmes couloient avec abondance sur ses joues, tout étoit inutile, rien ne s'opposoit au triomphe du crime, rien ne venoit au secours de l'innocence !

Le courage et les forces de Célestine diminuoient à mesure que la barque s'éloignoit ; ne voyant déjà plus le château, apercevant encore à peine les arbres qui étoient entre elle et lui, elle ne fixoit plus ses regards que vers le ciel, ses mains affoiblies ne pouvoient même plus s'élever vers la divinité pour implorer son assistance. Anéantie, inanimée, les palpitations pressées de son coeur étoient le seul mouvement qui indiquât qu'elle vivoit encore.

Arrivé sur l'autre bord, le Marquis transporta sa victime dans une voiture qui l'attendoit ; le chemin qu'il prit étoit tout opposé à celui que le batelier indiqua à d'Orméville, et la vîtesse de ses chevaux mit bientôt une nouvelle distance entre lui et ceux dont il avoit à redouter la vengeance et les poursuites.

Les douleurs de Célestine avoient redoublé, lorsqu'elle s'étoit senti entraîner vers la voiture, mais elle n'avoit plus la force de s'opposer à rien; les efforts multipliés qu'elle n'avoit cessé de faire jusqu'alors l'avoient totalement épuisée, et quand bien même on lui eût ôté le fatal mouchoir qui l'étouffoit, il lui eût été impossible de crier.

Rasoni étoit assis près d'elle, il prenoit ses mains et imprimoit dessus ses odieuses lèvres; Célestine frissonnoit d'horreur, mais en vain vouloit-elle les retirer. L'idée qu'elle pouvoit encore demeurer long-temps dans cet état affreux, que son ennemi pouvoit en abuser, lui donna le désir de reprendre l'empire sur sa foiblesse. Elle tâcha de se remettre, de rappeler son courage, et elle éprouva un mouvement de joie lorsqu'elle sentit qu'elle pouvoit repousser les affreuses caresses du Marquis.

La voiture arriva dans un endroit extrêmement solitaire; Rasoni lui ôta le mouchoir qui l'incommodoit beaucoup, et voulut

voulut se justifier, s'excuser sur la violence de sa passion. Célestine se contentoit de le regarder d'un air dédaigneux et méprisant sans lui répondre un mot. Il la pressoit, il lui adressoit les discours les plus insidieux. Je suis votre victime, s'écria-t-elle enfin; il dépend de vous de me tuer, et la mort est la seule chose que je veuille tenir de vous. (Elle écarta en même temps avec violence une de ses mains qui cherchoit à s'emparer des siennes.) Vous voulez être ma victime, s'écria-t-il d'un ton furieux, vos désirs seront accomplis! Oui, oui; je vous donnerai la mort, mais ce sera quand je n'aurai plus rien à attendre de vous. (Il lui remit en même temps le mouchoir sur la bouche, et il eut la barbarie de le serrer jusqu'à lui ôter la respiration.)

La nuit approchoit, les frayeurs de Célestine redoubloient; on ne lui faisoit prendre que des chemins écartés, elle n'apercevoit aucune habitation, elle invoquoit le ciel, seul appui de l'innocence. Quel-

quefois elle se flattoit que d'Orméville la suivoit de près, qu'il ne tarderoit pas à la délivrer des mains de son ravisseur; si elle entendoit le moindre bruit, elle se précipitoit à la portière, et croyoit reconnoître son mari. Les ténèbres et le silence la détrompoient de la manière la plus affreuse.

Comme si son persécuteur eût été repentant du transport qu'il avoit fait éclater, il lui dit d'un ton plus doux: Pourquoi donc m'obligez-vous à user de sévérité? Vous me désespérez, vous me forcez à être ce que je ne suis pas. Lorsque je voudrois n'obéir qu'à l'amour, pourquoi me réduisez-vous à employer la tyrannie? . . .

La voiture s'arrêta enfin devant une maison écartée; Rasoni descendit et offrit la main à Célestine; elle restoit immobile. Vous m'y contraignez encore, lui dit-il en la saisissant vivement et l'emportant dans une chambre à demi éclairée par une lampe sombre. Un petit homme entra quelques momens après

lui. Quelle figure, grand dieu! Le crime étoit profondément gravé sur chacun de ses traits. Le Marquis lui dit quelques mots à l'oreille, et ils sortirent ensemble en fermant soigneusement la porte, sur leur prisonnière.

Aussitôt qu'elle fut seule, elle se jeta à genoux, et, les bras tendus vers le ciel, elle implora avec ferveur l'assistance de l'Etre suprême. Se levant avec plus de fermeté, elle s'approcha de la seule fenêtre qu'il y eût dans cet horrible séjour, elle l'ouvrit, regarda autour d'elle, et vit avec effroi que cette maison étoit absolument isolée. Au reste de lueur du crépuscule elle distinguoit les arbres dont elle étoit entourée, et entendoit le bruissement sourd et sinistre des branches agitées par le vent se prolonger au loin. Leurs masses sombres et épaisses sembloient obscurcir encore le ciel nébuleux et couvert dans lequel elles paroissoient aller se perdre.

On fit du bruit à la porte, Célestine se remit précipitamment à la place qu'elle

occupoit d'abord. Deux hommes vinrent arranger un lit, et sortirent sans proférer une parole. L'idée de recouvrer la liberté se présenta à l'esprit de la triste captive, elle courut de nouveau à la fenêtre, et mesura de l'oeil, autant que l'obscurité le lui permit, la distance qu'il y avoit jusqu'en bas. Cette distance lui parut peu considérable, le désir et l'espoir la diminuoient encore. Elle se hâta de prendre les draps qu'on venoit d'apporter, les assujettit fortement à la croisée, et commença à descendre, sans prévoir ce qu'elle deviendroit, si elle étoit assez heureuse pour arriver à terre sans accident. Déjà elle étoit à moitié de la hauteur qu'elle avoit à franchir, déjà elle se croyoit libre, lorsqu'en regardant auprès d'elle le long de la muraille, elle aperçut presque à ses côtés la même figure atroce du petit homme qui l'avoit si fort épouvantée. Appuyé sur une fenêtre qui ne laissoit guère que la place de son visage, il regardoit tranquillement Célestine. Prenez garde de tomber

lui dit-il d'un ton ironique, quand il fut certain qu'elle l'avoit remarqué. Cette surprise inattendue, l'espèce de honte d'avoir été découverte, l'idée qu'elle alloit se voir encore au pouvoir de son ravisseur la saisirent tellement, que ses mains déjà fatiguées et affoiblies lâchèrent le drap: elle tomba au pied de la muraille.

Il y avoit une si grande quantité d'herbes qu'elle ne se fit pas beaucoup de mal. Ne songeant qu'à s'enfuir, quoiqu'elle fût encore toute froissée, elle se leva et se mit à courir. Hélas, elle étoit loin de soupçonner ce qui causoit la fatale sécurité de son geolier! Elle se trouvoit au milieu d'un marais bourbeux, et, après avoir fait dix enjambées, elle s'enfonça, tellement dans la vase qu'elle fut forcée de rester à la même place. Résolue d'y mourir plutôt que d'appeler à son secours, elle attendoit son sort avec résignation. On ouvrit bientôt une porte, elle distingua la clarté de quelques flambeaux et entendit le petit homme dire

avec un rire amer: Ne craignez rien, elle n'est pas bien loin. Se cachant le mieux qu'il lui étoit possible dans les roseaux, elle éprouvoit une satisfaction inexprimable en entendant le Marquis désespérer de la découvrir. Le petit homme l'encourageoit, et lui répétoit sans cesse qu'elle ne pouvoit être éloignée. Enfin elle les vit avec effroi s'avancer de son côté: plusieurs fois ils passèrent tout près d'elle, les roseaux la protégeoient et l'enveloppoient. Le Marquis accrocha son pied dans une racine, il tomba, et sa main vint se poser sur le visage de Célestine. Il fit une exclamation de joie, la malheureuse poussa en même temps un gémissement de douleur.

On la tira de son asile, on la remporta dans la même chambre, et par mille sarcasmes cruels, on ajoutoit à son désespoir. Il faut en finir, disoit le petit homme d'un ton féroce, monsieur le Marquis a déjà eu trop de ménagemens pour cette bégueule. La crainte donna de la vigueur à Célestine, elle se jeta sur une es-

pèce de chaise de bois, et s'y cramponna fortement avec les mains et les dents, bien décidée à ne la lâcher qu'à son dernier soupir. Non, dit Rasoni d'un ton plus doux; je ne veux pas employer la force ce soir, parce que j'espère obtenir demain ce que j'ai la générosité de ne pas ravir aujourd'hui. Il sortit en disant ces mots et tout le monde le suivit.

Célestine regardoit autour d'elle avec étonnement, elle ne pouvoit s'accoutumer à l'idée qu'elle étoit encore au pouvoir de Rasoni. Après avoir entassé derrière la porte tous les meubles qui étoient dans la chambre, elle examina soigneusement s'il n'y avoit pas quelque issue secrète, et s'étant bien convaincue qu'on ne pouvoit arriver à elle sans qu'elle l'entendît, elle se jeta sur le lit tout habillée. Quoique ses vêtemens fussent entièrement mouillés, qu'elle se sentît transie de froid et pénétrée par l'humidité, elle ne put jamais se résoudre à rien quitter de ce qu'elle avoit sur elle.

Long-temps elle resta sans dormir, et

chercha même à éloigner le sommeil: cependant la fatigue et l'épuisement l'emportèrent, ses paupières s'affaissèrent un instant.

Aussitôt qu'il fut jour, Rasoni vint frapper à la porte, Célestine ne répondit pas; il essaya de renverser ce qui s'opposoit à son passage, ses efforts furent inutiles. Célestine s'applaudissoit d'avoir écarté ses ennemis; malgré leurs cris, malgré leurs menaces, elle étoit bien décidée à ne pas leur ouvrir. Tout-à-coup, elle entendit un grand bruit, la fenêtre brisée en mille pièces s'enfonça dans la chambre, et le Marquis parut.

Il fit les reproches les plus vifs à Célestine, se jeta à ses genoux, et voulut lui parler de sa passion, elle ne lui répondoit que par son silence. Irrité de ce mépris, il la saisit vivement; il la trouva si foible qu'elle lui fit pitié. Il appela Basilini, et le petit homme parut. Malgré les refus, malgré les efforts de l'infortunée, Rasoni et son digne complice lui firent avaler des liqueurs spiritueuses.

Ils voulurent la forcer à manger, ils ne purent y réussir. Robert est-il arrivé? demanda Rasoni d'un ton d'impatience. Il descend de cheval, répondit le féroce Basilini. — Eh! bien, allez chercher ce qu'il rapporte. . . . Le petit homme sortit, et rentra un moment après avec un paquet d'habillemens. Madame, dit le Marquis à Célestine, changez de vêtemens, ceux-ci vous feront mourir — Vos voeux seront plutôt satisfaits, lui dit-elle en le regardant fixement. — Non, non, reprit-il avec ardeur, ne croyez donc pas que je veuille votre mort. Prenez ces habits, je vous en conjure, ne soyez pas vous-même votre bourreau. Nous allons nous éloigner, j'en atteste tout ce qu'il y a de plus sacré, personne ne vous troublera, et votre asile sera respecté. . . . Il sortit en laissant le paquet sur la table.

Célestine balança long-temps, elle ne pouvoit se déterminer à profiter des secours que lui offroit son ennemi, cependant elle sentoit que la fièvre la gagnoit. Un sentiment intérieur lui disoit que

d'Orméville accouroit à son secours, et que, si elle s'obstinoit à conserver sur elle ces habits mouillés, son mari n'arriveroit que pour recueillir son dernier soupir. Ranimée par un espoir consolateur auquel elle se livroit encore, elle commença lentement à se déshabiller. Elle étoit à moitié nue lorsqu'elle entendit mettre la clef dans la serrure : elle ne douta pas que ce ne fût une trahison de Rasoni. Moins en état que jamais de résister à ses infames projets, elle tomba à genoux les bras tendus vers le ciel duquel seul elle attendoit son salut.

Le Marquis entra; il étoit pâle, défait et couvert de sang; une de ses mains posée sur sa poitrine sembloit couvrir une blessure avec son mouchoir ensanglanté; de l'autre il tenoit son épée, et s'avançant vers Célestine en chancelant: Vous êtes cause de ma mort, lui dit-il d'une voix étouffée par l'oppression et la rage; je vais mourir, mais je ne mourrai pas seul! Il lui lança en même temps un coup terrible, mais son peu de force ne lui

ayant pas permis de le diriger, il tomba aux pieds de Célestine après lui avoir seulement effleuré le bras. Elle se leva épouvantée, et voulut s'enfuir; saisissant le bord de sa robe, il la retenoit encore auprès de lui. Tous les symptômes de la mort étoient déjà sur son visage hideux, sa bouche livide écumoit, ses dents craquoient avec force, ses yeux égarés sortoient de sa tête, son sang ruisseloit à grands flots, Célestine même en étoit inondée.

En ce moment un officier autrichien parut à la porte de la chambre, Célestine reconnut le baron de Hertzbach et voulut se jeter dans ses bras, mais le Marquis avoit encore assez de force pour la retenir. Le Baron s'avançant avec fureur, alloit plonger son épée dans le coeur du malheureux, si Célestine ne l'en eût empêché. Il fallut employer la violence pour la dégager, les doigts glacés de Rasoni avoient déjà toute la roideur de la mort; obligé de céder, il essaya de soulever sa

tête appesantie pour saisir la robe avec ses dents.

Où est d'Orméville? ce furent les premières paroles que prononça Célestine lorsqu'elle se vit libre. Ecoutez-moi tranquillement, lui répondit le Baron: vous allez savoir la vérité, mais promettez-moi de ne pas vous livrer à l'inquiétude. Passons dans une autre chambre, et je vais vous apprendre tout ce qui est arrivé.

Le Marquis demanda d'une voix éteinte qu'on daignât appeler ses gens; il y auroit eu de l'inhumanité à le refuser, et Célestine fut la première à avertir les deux scélérats dont elle avoit autant à se plaindre que de leur maître.

Pendant que le Baron s'entretenoit avec elle, il envoya sur-le-champ à une ville voisine un de ses domestiques pour chercher une voiture. Il raconta ensuite à Célestine comment ils avoient cru la voir enlevée sous leurs yeux, comment d'Orméville s'étoit mis seul à sa poursuite, parce que la Baronne étant tombée éva-

nouie, il avoit été obligée de la transporter au château.

Après avoir remis mon épouse entre les mains de ses femmes, continua-t-il, je me préparois à monter à cheval pour voler sur les traces de d'Orméville, lorsqu'un inconnu s'avança vers moi d'un air fort empressé et me remit ce billet :

„ Abusé par une erreur cruelle, d'Or-
„ méville poursuit une étrangère qu'il
„ prend pour sa femme; gardez-vous de
„ courir après lui, suivez celui qui vous
„ remettra ce billet, il vous conduira à
„ l'endroit où on a transporté madame
„ d'Orméville. Pour vous prouver qu'on
„ n'a pas dessein de vous tromper, assu-
„ rez-vous de l'homme que je vous en-
„ voie, et que sa vie vous réponde de sa
„ fidélité. Ne craignez rien pour d'Or-
„ méville; moi-même je vole sur ses
„ traces, et j'espère arriver assez tôt
„ pour l'arrêter et le ramener au châ-
„ teau. "

D'Orméville m'avoit dit plusieurs fois,

continua monsieur de Hertzbach, qu'il avoit été sans cesse secouru par quelqu'un qui ne se montroit pas. Je ne doutai point que cet avertissement ne vînt de votre protecteur mystérieux, et je me décidai à le suivre. Vous répondez sur votre vie de la démarche que nous allons faire, dis-je à notre conducteur qui me pressoit de nous mettre en route. — Oui, Monsieur, me répondit-il, je consens à subir les plus cruels supplices, si je ne vous mène pas sur les traces des ravisseurs. Tout ce que je vous demande, c'est de vous hâter, on a déjà bien de l'avance sur nous.

Persuadé entièrement par le dévouement et le ton de vérité de cet homme, je fis monter mes gens à cheval ; nous passames le lac, et nous suivimes le chemin que notre conducteur nous fit prendre. Nous sommes arrivés ici ; mes gens beaucoup plus nombreux que ceux du Marquis les ont surpris et contenus. J'ai forcé leur exécrable maître à se battre ; le ciel vengeur s'est servi de mon

bras pour le punir, et je lui ai donné le coup qui va sans doute terminer sous peu d'instans sa coupable vie.

Vous ne savez pas ce qu'est devenu d'Orméville! s'écria Célestine d'un ton abattu. — Vous voyez par tout ce que je viens de vous dire, répondit le Baron, que je n'ai pas eu le temps d'en être informé: mais l'exactitude avec laquelle on nous a conduits ici doit nous rassurer sur le sort de votre mari, puisque c'est la même personne qui nous a guidés sur vos traces qui a couru elle-même sur les siennes. Vous avez vu dans le billet, qu'on me promet de le ramener au château, et je présume qu'il doit y être maintenant. Ne craignez rien pour lui, il trouvera trois amis qui le consoleront, qui le tranquilliseront, et nous-mêmes nous partirons pour aller le rejoindre, aussitôt que la voiture que j'ai envoyé chercher sera arrivée.

Un des domestiques du Marquis entra dans l'appartement où étoit Célestine, et du ton le plus soumis, il la pria de

passer avec le Baron auprès du lit de son maître, qui, n'ayant plus que quelques minutes à vivre, vouloit les employer à lui avouer ses torts et à lui demander pardon. Le Baron s'opposoit à ce qu'elle accordât cette satisfaction à un monstre dont elle avoit tant à se plaindre. Le domestique la supplioit avec de si fortes instances, il lui peignoit avec des couleurs si touchantes le désir que Rasoni avoit de la voir encore, il paroissoit lui-même si humble, si repentant, que l'ame sensible de Célestine fut émue de compassion. Elle se leva, et, malgré les efforts du Baron, malgré ce que cette démarche lui coûtoit à elle-même, elle ne voulut pas refuser à son ennemi mourant la dernière des consolations.

A la porte de la chambre, le Baron essaya de la retenir encore. Songez, lui dit-elle en lui serrant la main, songez que l'infortuné va paroître devant son juge. Elle entra, s'avança lentement au milieu de l'appartement, et leva les yeux vers le lit. Les draps, les couvertures

étoient tachés de sang, le plancher même en étoit inondé, et Rasoni couché sur le mauvais grabat avoit déjà l'air d'être dans son cercueil. Il étoit entièrement défiguré, une main terrible et vengeresse sembloit écrire par-tout autour de lui les crimes de sa vie. Pâle, livide, à moitié descendu dans le tombeau, il conservoit assez de force pour sentir toute l'horreur de ses derniers momens. Ses paupières appesanties voiloient à demi ses yeux creux et éteints, qui gardoient cependant les restes de cet accent sombre qui les avoit animés. Ses cheveux hérissés et collés par le sang qui les avoit humectés, tomboient sur son visage hâve et décharné; ses mains allongées avec roideur sur la couverture, ne se soulevoient plus qu'avec effort. La mort oppressoit le malheureux de son poids accablant, et cependant sa voix encore ferme et soutenue annonçoit qu'il lui restoit quelques momens, peut-être quelques heures, à compter dans cette cruelle agonie. On avoit pansé sa blessure, un de ses gens lui

avoit mis un appareil, qui lui avoit rendu la pénible force de retarder son dernier soupir en luttant contre le trépas, et d'acheter quelques minutes d'existence au prix de mille douleurs et de mille tourmens.

En voyant ce spectacle lugubre, Célestine ne put retenir un mouvement de frayeur. Le Marquis s'aperçut de l'effroi que son aspect lui imprimoit, il la vit détourner les yeux. Madame, dit-il d'un ton doux en la regardant fixement, je vous fais horreur; je le sens, j'ai mérité votre haine, et je n'étois pas digne de la faveur que vous daignez encore m'accorder; mais si le repentir, mais si les remords peuvent suffire pour obtenir un pardon . . . . . — Puisse le ciel vous pardonner comme je vous pardonne! s'écria Célestine en soupirant, — Ah! oui, je l'espère, votre voix qui s'élève en ce moment vers lui doit désarmer sa rigueur, et retenir son bras vengeur déjà levé pour me punir. O la plus innocente, la plus adorable des femmes! vous que j'ai tant

offensée, oubliez, oubliez que je fus un scélérat, qu'un amour excessif m'aveugla, pour vous souvenir seulement que je fus repentant, et que mes derniers momens furent consacrés aux regrets les plus amers! Que n'ai-je plus long-temps à vivre pour réparer le mal que je vous ai fait: mais, je le sens, la mort s'avance à grands pas. . . . Il regardoit ses mains en disant ces mots, son souffle privé de chaleur et ses regards glacés sembloient figer son sang dans ses veines.

Touchée par ce triste tableau, émue par le repentir sincère qu'annonçoit le Marquis, Célestine avoit oublié tout son ressentiment; ne voyant plus dans son persécuteur qu'un être souffrant, qu'un malheureux à demi plongé déjà dans l'abyme immense de l'éternité, elle lui répéta plusieurs fois avec sensibilité qu'elle oublioit ses torts. Non, disoit-il, non, quelle que soit la bonté de votre ame, ma mémoire vous sera sans cesse odieuse. Voilà l'idée affreuse que j'emporte dans le tombeau, voilà l'idée qui

sera à jamais le plus déchirant des supplices que la justice divine me réserve. Pour les commencer moi-même, pour me punir en quelque sorte de mes forfaits par un aveu coûteux et déshonorant, je vais vous faire connoître tous les excès auxquels une passion furieuse m'a emporté; je vais vous dévoiler les intrigues, les manoeuvres que vous êtes loin de soupçonner et dont vous avez été depuis long-temps la victime. Puisse mon dernier soupir ne pas couper ma voix avant que cette pénible confession ne soit achevée! Je sens qu'elle sera une douceur pour mon ame déchirée de remords.

» Dès le premier instant où je vous vis à Rome, je sentis pour vous cet amour excessif, cette ardeur dévorante qui m'embrase encore. Ennemi déclaré de toute espèce de liens, je ne voyois pas en vous celle qui pouvoit devenir la compagne d'une destinée qu'elle auroit embellie, je n'y voyois qu'une belle femme qui devoit satisfaire mes désirs. Trop corrompu pour prétendre à votre main à laquelle

mon rang et ma fortune immense auroient pu me faire aspirer, je formai le lâche projet de vous séduire. Je n'éprouvois pour vous qu'une passion offensante, mais je sentois en même temps que mon bonheur, que ma tranquillité de chaque instant étoient attachés à votre possession. Mon amour étoit plus fort que tout, et je résolus d'oublier tout, de sacrifier tout pour contenter mon amour. Du moment où cette résolution fut prise, rien ne m'arrêta plus, rien ne m'effraya plus, je ne connus plus d'obstacles, tous mes crimes furent commis. «

» Je commençai à vous rendre des soins, je déployai près de vous les ressources que la nature m'avoit données, et qui, je puis le dire sur les bords du tombeau, avoient été funestes à tant de femmes. Je ne tardai pas à m'apercevoir que mes efforts étoient inutiles, et que vous aviez pour moi plutôt de l'éloignement que de l'inclination; je vis en même temps combien votre ame étoit pure, je me convainquis qu'il me seroit impossible de la

corrompre par la séduction, et cette innocence même m'offroit de nouveaux charmes; c'étoit un nouvel aliment au feu qui me consumoit de plus en plus. Assez exercé auprès des femmes pour voir que je ne réussirois pas auprès de vous par les moyens ordinaires, je sentis qu'il valoit mieux ne pas continuer une assiduité qui ne feroit que vous donner de la défiance; j'eus l'air guéri par votre froideur, et je ne m'occupai plus qu'à vous tendre en secret tous les piéges qu'un esprit ardent et actif me fournissoit. «

» Depuis long temps votre famille parloit d'aller visiter les ruines de Tivoli, je savois combien ces ruines étoient propres à favoriser mes desseins; je prétextai un voyage à Naples quelques semaines avant le vôtre, pour éloigner tous les soupçons lorsque mon projet éclateroit, et j'attendis impatiemment que vous vous livrassiez vous-même entre mes mains.«

» Vous vintes à Tivoli; je fis épier toutes vos démarches. On m'avertit un soir que vous étiez seule dans le jardin

qui donnoit sur la rivière, que tous les gens de la maison étoient éloignés, je partis masqué avec un de mes domestiques affidés, je vous enlevai et je vous transportai dans les ruines. Je comptois vous attacher indissolublement à moi par une foiblesse qui vous empêcheroit de reparoître dans le monde, je comptois vous forcer à m'aimer par désespoir. Vous devez vous souvenir que je ne prononçai pas un seul mot pendant tout le temps que vous futes en mon pouvoir, j'étois résolu à ne me faire connoître que quand vous n'auriez plus rien à me refuser. D'Orméville accourut à votre secours, mes armes servirent mal ma vengeance, je fus blessé, et je me vis enlever le prix de mes efforts. «

» Ma blessure, sans être dangereuse, m'avoit d'abord ôté la connoissance. Lorsque je repris mes esprits, je me traînai jusqu'au bord de l'ouverture du souterrain ; j'appelai mon compagnon, il me dit qu'étonné de vous voir entre les mains d'un étranger, il avoit fait feu sur

cet inconnu et croyoit l'avoir tué. Il avoit couru ensuite après vous, mais une troupe de Sbirres qui passoit vous avoit dérobée à ses poursuites. «

» Voyant que le coup étoit manqué pour cette fois, craignant qu'on ne vînt faire des recherches dans les ruines, souffrant d'ailleurs beaucoup de ma blessure, je me décidai à m'éloigner, je regagnai ma barque et je repris le chemin de Rome. «

» Vous retrouvates d'Orméville; plus heureux que moi, il fut aimé, et dès-lors sa perte fut jurée. Cependant, avant de le faire assassiner, je voulus éprouver la force de votre attachement pour lui, et voir s'il ne seroit pas possible de vous y faire renoncer. Depuis long-temps la marquise della Chièsa, ma parente, se prêtoit complaisamment à mes desseins: elle consentit à tout ce que je voulus, en exigeant cependant ma parole de ne pas répandre de sang dans sa maison et de ne faire que vous effrayer. «

» Un

„ Un de mes gens extrêmement adroit et habitué à m'aider de ses talens, prépara tout pour les apparitions qu'il méditoit. Il fit faire des trappes, plaça des ressorts cachés, et, lorsque tout fut disposé, la Marquise vous fit cette invitation que nous étions bien certains que votre père accepteroit. Le spectre réussit parfaitement à vous épouvanter. Ce fut pour moi une jouissance véritable, lorsqu'il vint me conter ses succès, et surtout lorsqu'il me dit quel effet avoit produit sur vous le peu de mots qu'il avoit prononcés dans le bosquet où, caché à peu de distance de vous, il avoit entendu toute votre conversation avec d'Orméville. "

„ C'est moi qui voulus que le fantôme se montrât aussi à votre amant, et ce fut une maladresse. J'aurois dû sentir qu'un jeune militaire français et amoureux seroit peu disposé à écouter un spectre qui lui ordonneroit de renoncer à sa maîtresse. Mon Francesco prit bien ses précautions, il échangea les pistolets

de d'Orméville, donna un soporifique à son domestique, et se hasarda enfin à paroître. Comme il l'avoit prévu, d'Orméville sauta sur ses pistolets, et fut étonné de les voir ne prendre feu ni l'un ni l'autre, après les avoir chargés lui-même. Il se saisit de son épée; Francesco qui ne s'y étoit pas attendu, n'eût que le temps de s'abymer par la trappe, avant de prononcer les menaces qu'il avoit préparées. "

» Il vint me rapporter que cette troisième apparition n'avoit pas eu le même succès que les précédentes. Cependant, me reposant sur la frayeur qu'elle vous avoit inspirée, j'attendis quelques jours pour voir quelles seroient les suites de votre effroi. Je reconnus que, bien loin de renoncer à d'Orméville, vous vous attachiez sans cesse davantage à lui, et, grâce au caractère communicatif du Comte, j'appris bientôt comme tout le monde, que votre mariage étoit arrêté. Je sentis qu'il ne me restoit d'autres ressources que de me défaire de mon

rival, et j'apostai quelqu'un pour l'assassiner. «

» Trompé par l'extérieur de la Fleur qui avoit le manteau de son maître, et qui revenoit de chez vous à l'heure où d'Orméville lui-même en sortoit ordinairement, mon émissaire lui porta le coup funeste qui ne lui étoit pas destiné. La promptitude de votre départ, le secret que l'on mit à faire les funérailles de la Fleur, ne me laissèrent pas lieu de douter que je ne fusse vraiment débarrassé de mon ennemi. Je ne songeois qu'à tramer de nouveaux projets pour m'assurer de vous, lorsque j'appris que vous aviez quitté Rome. «

» Mon parti fut bientôt pris, ma passion étoit plus vive que jamais, je me mis en route pour vous suivre. J'arrivai chez le Comte, ma société flatta son amour propre, et mes discours ne contribuèrent pas peu à augmenter sa prévention en ma faveur. Je ne saurois vous peindre quelle fut ma surprise, en voyant entrer dans le salon quelques mo-

mens après moi, ce même d'Orméville que je croyois mort. Tous les obstacles renaissoient, il falloit encore songer à les vaincre de nouveau. «

» Il étoit plus difficile de faire assassiner mon rival au milieu de Bruxelles que dans Rome, où la vie d'un homme ne dépend que du caprice de celui qui a assez d'argent pour payer un assassin. Croyant dangereux de me défaire de lui par la la force, je ne m'occupai qu'à l'éloigner par une adresse soutenue et des combinaisons calculées dès long-temps d'avance. Je commençai par m'insinuer dans son amitié, je gagnai celle du Comte, celle de la Comtesse : vous-même je vous vis sourire à mes empressemens qui sembloient alors dégagés de l'intérêt de l'amour. J'appris à vous connoître davantage, et les charmes que je découvrois sans cesse en vous, ne faisoient qu'enflammer ma passion. Vous ne savez pas combien il me falloit de force et de présence d'esprit pour considérer continuellement d'un oeil calme le tableau de

votre tendresse et du bonheur de mon rival : pour avoir l'air de partager des transports qui faisoient mon plus cruel supplice : pour embrasser, pour serrer contre mon sein celui que je brûlois d'étouffer. «

» Cependant je travaillois sourdement à préparer l'événement qui devoit rompre des noeuds que moi-même j'avois l'air de prendre plaisir à voir se former. J'avois donné à d'Orméville, pour remplacer le domestique qu'il avoit perdu, un homme qui étoit le plus rusé, le plus subtil de tous mes gens. «

» Je vis avec plaisir que votre amant formoit une espèce de liaison avec la fille de son hôtesse, jeune personne sur laquelle étoit fondée la réussite de mon plan. Je savois qu'elle étoit aimée d'un jeune homme qui, repoussé par sa famille, ne désiroit, comme Julie elle-même, que d'avoir de l'argent pour arracher par une démarche d'éclat un consentement qu'ils ne pouvoient obtenir. «

» Pour assurer davantage les coups que je devois porter dans la suite à d'Orméville, je saisis le moment où il étoit seul à la promenade avec Julie, et la fis attaquer par quatre hommes, sur lesquels j'étois bien sûr que, malgré leur nombre, il ne manqueroit pas de se se jeter. Ils s'enfuirent dès qu'il courut pour les combattre, et se défendirent à peine, ils en avoient reçu l'ordre. On trouva leur lâcheté étonnante, on soupçonna même qu'il devoit y avoir quelque mystère caché sous une conduite si singulière. Je fis accréditer autant que je le pus cette opinion qui secondoit mes vues, et lorsque je crus devoir compter sur le succès, je commençai à tirer parti des intrigues que j'avois si habilement préparées, qu'il étoit impossible que mon ennemi ne succombât pas. «

» J'allai trouver l'amant de Julie, je lui donnai tous les secours dont il avoit besoin : par la multitude de mes agens, je couvris moi-même sa fuite du secret le plus impénétrable; elle ne nous donna

pas beaucoup de peine à exécuter, la vieille gouvernante étoit gagnée et nous favorisoit. Le soir même de l'enlèvement, je fis remettre à d'Orméville, le billet par lequel un rendez-vous d'honneur l'appeloit à Maestricht : il partit, et tout s'accorda le lendemain à faire croire que c'étoit lui qui avoit enlevé Julie. «

» Je savois d'avance quel effet cet événement produiroit sur l'esprit du Comte. J'affectai une grande tristesse, et, même en ayant l'air de chercher à excuser d'Orméville, je laissois échapper des mots qui n'étoient pas perdus pour votre père, et qui ajoutoient à son courroux. Je lui fis adroitement entrevoir qu'il pouvoit obtenir quelques détails, en interrogeant la vieille gouvernante, et tout en paroissant faire de grands efforts pour l'empêcher d'aller la trouver, je l'enflammois encore. Il parla à cette femme qui lui récita la leçon que moi-même j'avois dictée. Furieux, comme il devoit l'être, il protesta solennellement que d'Orméville ne seroit jamais votre époux. "

„ Avec le caractère que je lui connoissois, il falloit ne pas perdre une minute et mettre son ressentiment à profit avant qu'il eût le temps de se calmer; d'ailleurs l'erreur de d'Orméville ne devoit pas toujours durer, et son retour pouvoit détruire tout mon plan. Par une seconde lettre, je l'avois bien retenu à Maestricht encore pour quelques jours, mais il étoit vraisemblable qu'il finiroit par s'impatienter et par prendre le parti qu'il prit dans la suite. "

„ En usant de tous les ménagemens possibles, afin de ne pas démentir la conduite que j'avois tenue jusqu'alors, je demandai votre main pour un prétendu cousin que je décorai du titre brillant d'ambassadeur. Je n'ignorois pas combien il étoit important de flatter la vanité de votre père, et en effet, les propositions éclatantes que je lui fis le séduisirent tellement qu'il consentit à tout ce que je voulus. J'obtins de lui le secret, et même, afin de ne pas l'effrayer tout-d'un-coup, je ne lui laissai connoître

alors qu'une partie des sacrifices que j'exigeois de son amour pour l'éclat et la publicité. "

„ Un hasard qu'il m'étoit impossible de prévoir, informa d'Orméville de ce qui se passoit ; il partit avec tant de promptitude et fit la route avec tant de vîtesse, que son domestique, qui m'instruisoit de chacune de ses démarches par le moyen de courriers que j'avois disposés sur le chemin, ne put m'apprendre cette arrivée subite que quelques heures auparavant. Il étoit trop tard pour songer à rien préparer, je résolus de laisser faire l'explosion ; le Comte étoit trop fortement prévenu pour qu'une première entrevue le dissuadât, et j'étois bien certain d'empêcher que d'Orméville n'en obtînt une seconde. Seulement j'eus soin de ne pas me tenir chez moi, afin qu'il ne me demandât pas compte du silence que j'avois gardé à votre égard sur une lettre qu'il m'avoit écrite pour m'informer de son aventure, en me priant de vous rassurer sur son départ, et que

d'ailleurs il ne me mît pas dans une alternative embarrassante en me chargeant de parler au Comte en sa faveur. Je ne crois pas avoir besoin de vous dire que j'avois intercepté les lettres que votre amant avoit adressées à la Comtesse, pendant son séjour à Maestricht. "

„ Si tôt que je sus qu'il n'étoit plus chez votre père, je me hâtai d'aller trouver moi-même le Comte pour lui porter les derniers coups dont l'effet devenoit plus pressé. J'eus l'air de retirer ma proposition et de faire céder les droits de mon cousin à ceux de d'Orméville, mais j'eus soin en même temps de représenter celui-ci comme couvert du mépris public. En effet j'avois fait répandre son histoire dans toute la ville, il n'y avoit personne qui ne le crût coupable ; mes émissaires avoient adroitement rapproché le premier enlèvement de celui-ci, et on disoit ouvertement qu'il n'avoit fait courir ce danger factice à Julie que pour l'enchaîner à lui par la reconnoissance. D'ailleurs, la vieille gou-

vernante avoit disparu par mon ordre, et je présentai cette fuite comme une suite des précautions de d'Orméville qui redoutoit ce témoin dangereux. "

„ Aigri encore davantage par cet entretien, le Comte me pressa de terminer le mariage dont je lui avois parlé. Je refusai, j'amenai votre père à me faire des reproches un peu durs, j'eus alors l'air de me laisser vaincre, et je motivai sur l'arrivée imprévue de d'Orméville, une démarche à laquelle j'avois toujours résolu de le décider. Je lui dis que mon cousin ayant le plus grand intérêt de faire son mariage incognito, et d'ailleurs voulant ménager la sensibilité de d'Orméville, il convenoit de faire la cérémonie dans un château voïsin de Bruxelles. Ce château étoit le même où vous êtes venue une fois avec moi pendant la nuit, et je l'avois loué dès les premiers jours de mon arrivée. J'ajoutai que les affaires de mon cousin l'obligeoient à monter en voiture pour se rendre en Italie aussitôt que le mariage seroit ache-

vé. Le Comte eut un peu de peine à consentir à ces arrangemens, mais avec quelques nouvelles flatteries et une correspondance contrefaite je parvins à surmonter sa répugnance. "

„ Il ne connoissoit pas encore mon cousin, il avoit été arrêté que la première entrevue se feroit lors de la signature du contrat. C'étoit un de mes gens qui devoit jouer ce rôle, un autre auroit fait l'aumônier, et, après avoir abusé le Comte par un mariage simulé, votre époux vous auroit conduite dans un asile écarté, où, pour jamais en mon pouvoir, il ne vous auroit plus été possible de vous opposer à mes désirs. "

„ Je devois partir le premier; le Comte seroit venu me rejoindre avec vous le surlendemain. Je partis en effet pour aller distribuer à mes gens les rôles que chacun devoit jouer: il falloit tout disposer pour que l'illusion de votre père fût complète, faire écrire les dispenses et les autres actes dont nous avions besoin; il falloit préparer le départ qui devoit suivre

cette comédie et prendre les précautions nécessaires pour dérober mes traces au Comte quand il seroit désabusé, ce qui ne pouvoit pas être très-long. "

„ Je quittai Bruxelles sans avoir la moindre inquiétude sur les entreprises que pourroit faire d'Orméville ; il étoit déjà cinq heures du soir, et j'étois sûr qu'il devoit être emprisonné dans la soirée, ou le lendemain matin au plus tard. J'avois envoyé avertir de son retour la mère de Julie qui avoit déjà obtenu l'ordre de le faire arrêter dès qu'il paroîtroit. Pour ne pas lui inspirer le moindre soupçon, je lui écrivis une lettre qu'on ne devoit lui remettre que dans la prison. Je m'attendois que son affaire traîneroit en longueur, puisque tout déposoit contre lui. Le domestique que je lui avois donné, fournit de nouvelles preuves par son trouble simulé ; c'étoit lui qui avoit mis dans l'appartement de d'Orméville le paquet de hardes de la vieille gouvernante, trouvé par l'aubergiste. «

» Je ne pensois pas que tant d'intrigues qui avoient exigé de si longues préparations, fussent renversées dans un instant; j'étois loin de prévoir jusqu'où vous entraîneroit l'héroïsme de l'amour, je n'avois pas calculé quel sacrifice vous étiez capable de faire à votre amant; j'étois loin d'imaginer que le jeune homme que je croyois éloigné de Bruxelles pour long-temps, vînt lui-même se dénoncer, afin de sauver d'Orméville; j'étois loin de croire que le Comte, qui la veille encore m'avoit paru si irrévocablement décidé au mariage que je lui proposois, mît autant de précipitation à terminer votre union avec d'Orméville. Tous ces événemens se succédèrent avec une si grande rapidité dans l'espace de vingt-quatre heures, une partie resta même si secrète, que, malgré la diligence que fit le courrier qui me fut dépêché sur-le champ, je ne pus arriver qu'au moment où vous reveniez de l'église et lorsque des noeuds indissolubles vous enchaînoient déjà à mon rival. «

» Je montrai beaucoup de joie en apprenant votre mariage, et je m'applaudis alors d'avoir agi avec tant de prudence à l'égard de d'Orméville, puisqu'en conservant son amitié, j'avois bien plus de moyens de m'approcher de vous. Je n'avois pas été dupe aussi aisément que le Comte de votre prétendue foiblesse; je vous connoissois trop bien pour y ajouter foi, et, tout en m'efforçant de détromper votre père dans un entretien particulier que j'eus avec lui, je lui présentai comme une faute impardonnable la supercherie que vous-même lui avouates quelques momens après. Il vous quitta fort ému, et vint me trouver; voyant qu'il étoit prêt à vous pardonner, j'employai toute mon éloquence pour lui persuader que, par cette conduite, il se couvriroit de ridicule, tandis que, par sa fermeté, il se feroit au contraire admirer de tout le monde. Vous savez combien cette arme étoit puissante auprès de lui: je le vis bientôt au point où je le désirois. Je lui donnai pour lors

l'idée du serment qu'il exigea de vous; j'étois certain que vous ne le refuseriez pas, que vous y seriez fidelle, et c'étoit une grande consolation pour mon amour qui s'irritoit à l'idée de ne vous posséder qu'au sortir des bras d'un autre. Un vieux ami du Comte m'offroit par sa sotte importance le personnage dont j'avois besoin ; ce fut lui que nous chargeames d'aller prévenir et effrayer votre mère dont je redoutois la tendresse. «

„ Il restoit quelqu'un qui étoit maître de mon secret, quelqu'un qui, ayant déjà commis une indiscrétion, pouvoit se laisser aller à une autre plus dangereuse encore; il falloit se défaire d'un ennemi redoutable, il falloit me venger: le mari de Julie fut assassiné. Je voulus étendre mon ressentiment jusque sur Julie elle-même; elle se déroba à la vigilance de celui qui devoit, en lui donnant la mort, ensevelir mes desseins dans une éternelle obscurité. "

„ Je ne cherchai plus qu'à m'insinuer davantage dans l'esprit de d'Orméville,

j'avois peu de chemin à faire encore; enfin je l'amenai à vous confier à mes soins lorsqu'il partit pour l'armée. Avec le penchant que je lui connoissois à la jalousie, c'étoit la plus grande marque d'attachement qu'il pût me donner. Espérant que l'absence diminueroit votre amour pour votre époux, je renonçai aux moyens violens, et je prodiguai tout ce que la séduction pouvoit avoir de plus puissant pour faire des progrès auprès de vous. Je vous inspirai en effet un sentiment flatteur pour moi, mais ne pouvant l'emporter sur d'Orméville, je revins à mes premiers projets. "

„ Je vous fis attirer à la campagne par une jeune femme de votre société qui m'étoit entièrement dévouée. J'avois acheté son secours en lui fournissant le moyen de payer des dettes considérables qu'elle avoit faites en l'absence de son mari. L'arrangement des chambres qui vous parut un effet du hasard étoit calculé d'avance; ce fut moi qui entrai dans votre appartement, vous croyant déjà

couchée. Vous auriez eu beau crier, personne ne seroit venu à votre secours, tout le monde étoit trop éloigné pour vous entendre. Je me heurtai contre ce fauteuil dont le bruit vous réveilla ; je m'avançois pour vous saisir, lorsque j'entendis dans les corridors la marche des personnes qui venoient à votre chambre, avant même que vous eussiez appelé. Je me crus trahi, puisqu'il il falloit absolument qu'elles eussent été averties par quelque autre. "

„ Il ne me restoit plus d'autre parti pour éloigner le soupçon, s'il en étoit encore temps, que d'aller me mêler parmi tout le monde, et c'est ce que je fis. Je parus le plus étonné de ce qui venoit d'arriver, et le plus empressé à découvrir la porte mystérieuse. Je remarquai comme vous l'embarras de la maîtresse de la maison, mais je l'expliquai d'une manière différente ; je crus qu'elle avoit voulu vous sauver sans me perdre ; dès-lors, ne comptant plus sur son secours, je ne songeai qu'à vous sortir de chez elle.

Avec quelle joie je vous vis prendre de vous-même la résolution de retourner à Bruxelles sur-le-champ! et je ne sus vraiment plus à quelle idée m'arrêter, lorsque celle dont je me défiois ne fit aucune difficulté de vous laisser partir avec moi. "

„ Certain par-là que ce n'étoit pas elle qui m'avoit trahi, je cherchois qui pouvoit avoir pénétré mes vues et divulgué mon secret, lorsque vous-même m'éclaircites à demi un mystère que je n'ai jamais pu débrouiller en entier. Cette voix qui vous avoit avertie sous vos fenêtres, cette alarme répandue si à propos dans le château, tout cela me donnoit beaucoup à penser, j'étois profondément occupé de mes propres intérêts et vous imaginiez que je ne songeois qu'aux vôtres. "

„ Je vous conduisis à mon château où j'espérois que personne ne viendroit contrarier mes entreprises. Vous craignites la calomnie en vous voyant seule avec moi; je vous rassurai sur les suites

d'une aventure par laquelle j'avois bien compté vous perdre et vous forcer à n'avoir plus d'autre ressource que de vous confier à moi. Vous vous couchates, Francesco entra par mon ordre dans votre chambre pour poignarder Laura que vous aviez gardée près de vous. Il fut frappé lui-même, sans doute par la main qui vous avoit déjà sauvée, et l'on vous fit échapper par une fenêtre. "

„ Impatient de ne pas voir revenir Francesco, j'allai dans votre appartement, je trouvai mon valet baigné dans son sang, je reconnus les traces de votre évasion. Sentant bien que, si je n'y remédiois, cet événement alloit me perdre dans votre esprit, je me hâtai de courir après vous. Deux de mes gens se déguisèrent, et ce furent les scélérats qui n'eurent l'air de vouloir vous enlever que pour me donner l'occasion de vous sauver et de regagner votre confiance. "

„ J'arrivai moi-même, je vous trouvai dans un état qui me causa la plus vive

douleur. Empressé à vous secourir je ne m'occupai pas d'abord du jeune homme qui étoit étendu blessé auprès de vous. Lorsque l'autre voiture arriva, lorsque les trois vieilles femmes descendirent pour vous soulager, jugez quel fut mon étonnement, en apprenant que ce mystérieux jeune homme, probablement le même qui avoit contrarié déjà mes premiers desseins, n'étoit qu'une femme déguisée. Je l'examinai soigneusement; le sang et la poussière qui couvroient son visage joints à la paleur qui défiguroit ses traits, m'empêchèrent d'approfondir des soupçons que je commençois à former. Je résolus bien de ne pas laisser échapper la voiture qui emmenoit mon ennemie; j'ordonnai à mon cocher de la suivre de près, et à tous mes gens de l'observer. L'adroite femme à qui j'avois affaire, revint apparemment de son évanouissement pendant la route, elle se douta de mon projet et le prévint par une ruse dont je ne me doutai que lorsqu'il fut trop tard pour la rendre inutile. L'homme que

j'envoyai après elle ne put la joindre, et je demeurai dans la même incertitude qu'auparavant. «

» J'avois fait quelques efforts pour séduire Laura, elle avoit résisté à toutes mes offres; il ne me restoit plus qu'à la faire chasser et à la remplacer par une autre femme entièrement dévouée à mon service. Je réussis à éveiller votre défiance, en vous montrant une lettre que je prétendis être tombée de la poche de votre femme de chambre; cette lettre devoit produire d'autant plus d'effet que j'étois certain que Laura en avoit reçu une devant vous deux jours auparavant. Depuis quelque temps un de mes gens avoit réussi à se faire aimer d'elle et lui avoit persuadé qu'il vouloit l'épouser; il avoit exigé qu'elle ne vous parlât de rien, et c'étoit lui qui avoit essayé de la corrompre, sans cependant trop s'avancer et sans lui faire connoître celui pour lequel il travailloit. Ne la trouvant pas disposée à accepter ses propositions, il obtint au moins de son amour qu'elle ne vous

avertiroit de rien, et lui persuada qu'il seroit perdu si elle parloit jamais de l'entretien qu'ils avoient eu ensemble; d'ailleurs il s'étoit si peu ouvert à son égard, que son indiscrétion même n'auroit pu que vous donner des craintes bien vagues et bien indéterminées. «

» Vous la renvoyates; je voulus mettre auprès de vous la femme que je vous destinois, vous fites des difficultés, je n'insistai pas; un trop grand empressement auroit pu augmenter des soupçons dont je craignois, je l'avoue, que l'aventure du château n'eût laissé quelques traces dans votre esprit. «

» Celui de mes gens que j'avois fait prendre pour domestique à d'Orméville l'avoit suivi à l'armée. Ce fut lui qui, par la fausse nouvelle de l'accident du Comte, engagea votre mari à retourner dans le village, où il ne fallut pas moins que deux ou trois miracles répétés pour le sauver. Moi-même je me crus délivré de lui, lorsque je lus dans une gazette qu'il avoit été pris, et qu'il étoit annoncé

à Paris. Je laissai tomber exprès dans votre chambre le papier qui contenoit cette nouvelle, je m'attendois qu'ayant perdu votre époux, vous vous remettriez vous-même entièrement à celui que vous croyiez votre meilleur ami. «

» Je fus épouvanté de la résolution où je vous vis de rester à Bruxelles et de vous livrer aux Français. Je m'éloignai, dans le dessein de trouver quelque moyen de vous décider, et j'eus soin avant de partir, d'avoir l'air d'arrêter pour vous un cocher qui n'étoit autre chose qu'un de mes domestiques déguisé. J'écrivis à la Comtesse pour lui annoncer que votre mari étoit sauvé et qu'il vous attendoit à Maestricht. Je savois qu'il n'avoit pas péri, on avoit intercepté par mes soins deux où trois lettres qu'il vous avoit adressées: depuis long-temps vous n'en receviez aucune qui n'eût d'abord été lue par moi. «

» Ma lettre à la Comtesse produisit son effet; peu m'importoit que vous sussiez que d'Orméville n'étoit pas mort, puisque vous

vous deviez être enlevée en chemin. Ce fut alors que vous reçutes, comme vous me l'avez dit depuis, l'avis qui vous empêcha de donner dans le piége que je vous avois tendu. Francesco, dont la blessure avoit été peu dangereuse, étoit resté à Bruxelles avec deux ou trois autres valets dont il étoit sûr; il fut fort étonné lorsqu'il sut la résolution que vous aviez prise de faire la route à pied. Ignorant le motif qui vous avoit déterminée, il ne concevoit pas la cause de cette singularité. Il se hâta de m'instruire de tout, et il vous fit suivre par deux domestiques, dont l'un à pied marchoit toujours à peu de distance de vous et devoit avertir celui qui conduisoit un cabriolet, du temps où il faudroit qu'il se montrât. Francesco avoit prévu que, dans l'état de foiblesse où vous étiez, il vous seroit impossible d'aller bien loin: la figure et l'adresse de l'homme qu'il avoit aposté lui répondoient d'avance que vous seriez la dupe de sa bonhomie affectée, et que vous ne refuseriez pas les

secours qu'il vous offriroit de si bonne grâce. Tout étoit calculé, la voiture de l'officieux voyageur étoit si petite qu'il ne pouvoit donner de place à d'autres qu'à vous. «

» Le courrier qui m'avoit été expédié ne me trouva pas à Maestricht; j'étois, allé, contre mon premier plan, vous attendre à l'endroit où vous deviez être amenée, et je ne croyois pas qu'il fût possible qu'aucun événement rompît mes mesures. D'Orméville passa par Maestricht pendant mon absence; celui de mes espions qui étoit resté dans cette ville, persuadé que vous étiez déjà en mon pouvoir, crut que c'étoit me rendre un service que de laisser mon ennemi aller se livrer aux Français. Votre époux vous rencontra; lui-même vous remit entre les mains de votre ravisseur, et vous étiez à moi pour jamais, si une puissance ennemie n'eut placé Laura sur votre chemin, ou si mes gens eussent pris plus de précautions. «

„ Vous vous sauvates, et lorsque j'arri-

vai à l'auberge du village quelques heures après, je trouvai Laura dans la chambre où je croyois vous rencontrer. Je ne puis vous peindre quelle fut alors ma fureur; Laura devint la victime de son dévouement. "

„ Je retournai à Maestricht où vous étiez tous réunis, je parus partager votre joie. J'appris avec le plus grand étonnement et la plus grande inquiétude tout ce que mon mystérieux ennemi avoit encore fait pour vous sauver. Je fus pétrifié en voyant avec quelle inconcevable adresse il avoit su pénétrer mes desseins et les prévenir. Je me donnai plus de mouvement que jamais pour savoir qui j'avois à combattre; mes soupçons se tournèrent d'abord sur Julie; je fis prendre les informations les plus exactes sur son compte et j'appris qu'elle étoit morte de maladie, il y avoit au moins trois mois. Ne sachant plus sur qui arrêter mes doutes, je redoublai de vigilance et de dissimulation. "

„ La Comtesse mourut; je fus enchan-

té de cette perte ; elle me délivroit, non pas d'une ennemie bien à craindre, mais d'une surveillante incommode. Pour éloigner d'Orméville, je lui fis obtenir une place à l'armée de Condé ; j'étois fâché de le rapprocher du Comte, mais il m'avoit dit plusieurs fois qu'il n'accepteroit jamais un emploi ailleurs, et je comptois assez sur mon adresse pour maintenir la mésintelligence qui existoit entre lui et votre père. «

„ Lorsque je me vis seul avec vous, je fus encore flatté de l'idée de réussir par la séduction. J'eus un moment l'espoir de vous avoir rendue sensible, mais un seul entretien me détrompa bien cruellement. Je vous avois été utile, je me crus en droit d'exiger de la reconnoissance : vous m'écrivites une lettre qui me blessa vivement. Le même jour je reçus la nouvelle que d'Orméville étoit rentré en grâce, et j'envoyai sur-le-champ à son domestique des instructions pour de nouvelles intrigues. "

„ Il réussit selon mes vues, la lettre

supposée jointe au départ du domestique qui mettoit d'Orméville à la merci de son beau-père produisirent leur effet; le Comte fut plus irrité que jamais, et j'eus soin en lui écrivant de l'enflammer encore. Bientôt je lui fis croire que vous étiez à Osnabruck, et j'entretins notre correspondance par le moyen d'un homme que j'y avois laissé; lorsque je la rompis, un autre émissaire qui ne quittoit pas le Comte et qui avoit soin de soustraire toutes les lettres que vous lui écriviez, intercepta celle qu'il adressoit au magistrat d'Osnabruck pour savoir ce que nous étions tous devenus, fit lui-même une réponse conforme aux ordres que je lui avois donnés, et la remit à votre père qui vous crut partis pour l'Amérique."

„ Un de mes gens avoit vu chez votre hôte à Maestricht le bon, mais crédule Bidermann. Ayant appris par-là que cet homme avoit servi dans la compagnie de votre père, je formai mon plan, et, ne pouvant plus que très-difficilement tenter de nouvelles entreprises

au milieu d'une ville, je résolus de vous attirer dans un village où vous seriez bien mieux à ma disposition. La femme de mon intendant dont je fis aisément une grande dame, n'eut pas de peine à persuader à Bidermann tout ce qu'elle voulut. Vous allates à Wals; j'étois prêt à recueillir le prix de mes soins, lorsque, sans que j'aye jamais réussi à savoir comment cela put se faire, une troupe de paysans accourut pour vous délivrer. "

„ Il fallut encore avoir recours à la violence: j'appris que depuis quelques soirs vous alliez à la sépulture du jardin, j'apostai deux hommes masqués pour vous enlever; une terreur panique les saisit, ils furent effrayés par un spectre, qui n'étoit vraisemblablement que mon ennemi sous une nouvelle forme, et je me vis enlever encore le fruit de mes nouveaux efforts. Je perdis entièrement vos traces pendant quelques jours, le secret avec lequel vous vous rendites chez Jeannette trompa ma vigilance; j'étois désespéré, je vous faisois chercher par-tout lors-

qu'un heureux hasard me fit vous rencontrer auprès du vieux château de Franckemberg. "

„ J'ai essayé à plusieurs fois différentes de gagner Jeannette; je dois cette justice à sa fidélité, rien au monde n'a pu la tenter. Renonçant à la corrompre, je réussis un soir à l'éloigner de chez elle, et je profitai de son absence pour arriver jusqu'à vous. Je vous effrayai avec la correspondance de votre frère que j'avois trouvée dans le porte-feuille de la Comtesse, lorsqu'après sa mort d'Orméville me chargea de mettre de l'ordre dans ses papiers. Je l'envoyai à votre mari, et quand je revins chez vous la seconde fois, ce n'étoit pas pour vous demander pardon comme je vous le dis alors, c'étoit pour m'emparer de la clef de votre chambre, dont j'avois besoin pour un nouveau projet. D'Orméville me surprit, nous nous battimes, il me crut mort et s'enfuit sans vouloir seulement vous écouter. "

„Affligée de son injustice, vous courutes

après lui, et abusée par le désespoir d'un malheureux qui se jeta dans la Meuse, vous crutes que d'Orméville s'étoit noyé; on vous empêcha d'approcher de la rivière, on vous transporta à l'auberge, et ce fut là que la Signora Balermi et la Baronne vous rencontrèrent. "

Depuis un instant la voix de Rasoni s'affoiblissoit, il rassembla le reste de ses forces pour achever un récit qui sembloit soulager son coeur.

„ Je vais vous apprendre, continua-t-il, quelle est cette Léonora Balermi qui a paru votre amie, et que vous êtes bien loin de connoître. Elle fut le fruit d'une intrigue que j'eus avec sa mère à Milan où elle demeuroit. Le Signor Balermi qui passoit pour son père ayant mangé toute sa fortune, je pris soin de Léonora après la mort de ses parens. Elle n'ignoroit pas qu'elle me devoit le jour, et elle ne tarda pas à m'avoir de nouvelles obligations. Séduite par un moine apostat, je lui aidai à cacher sa foiblesse: Francesco et moi restames seuls maîtres

de son secret. Elle eut à Bergame une autre aventure qui fut rendue tout-à-fait publique, et je vins encore à son secours. Un Français qui arriva à Florence où elle étoit allée s'établir sous un nom supposé, devint amoureux d'elle; il étoit prêt à l'épouser et à lui faire partager une fortune considérable dont il jouissoit, lorsque d'Orméville qui étoit l'ami du jeune homme lui raconta l'histoire dont il avoit lui-même été témoin à Bergame, et lui montra si bien quelle folie il alloit faire, qu'il le dissuada enfin de ce mariage qui étoit presque conclu. Vous jugez si de ce moment la vengeance enflamma le coeur de Léonora contre votre époux! "

„ Je vous connoissois déjà, il m'importoit d'avoir auprès de vous quelqu'un qui me servît. Je fis venir Léonora à Rome, je lui rendis son vrai nom, je l'établis chez une de ses vieilles parentes à laquelle il me fut aisé de faire croire ce que je voulus, et je lui donnai l'état qui convenoit au rang qu'avoit tenu sa fa-

mille. Elle fit beaucoup de frais pour gagner votre amitié, et n'eut pas de peine à y réussir: elle est aimable, il lui en coûte peu de dissimuler; bientôt je vis commencer une liaison dont j'espérois tirer de grands avantages. Au moment où elle alloit peut-être me devenir utile, d'Orméville parut à Rome; il connoissoit Léonora, s'il l'avoit retrouvée, le changement de nom ne lui en auroit pas imposé, il auroit divulgué toute son histoire: je me vis obligé de la faire partir, et ce contre-temps fut la cause du voyage de Ferrare qu'elle annonça à cette époque."

„ J'appris il y a quelques mois, que monsieur de Hertzbach, que je savois appartenir à la famille Balermi, voyageoit en Italie avec sa femme. Je m'informai du caractère, de l'âge de la Baronne: on me dit qu'elle étoit jeune, bonne, sensible et confiante. C'étoit positivement ce qu'il me falloit. Je fis recommander Léonora au Baron; madame de Hertzbach la prit avec elle et devint bientôt son amie. L'adroite Signora ne tarda pas à parler

à sa protectrice de toute votre famille et sur-tout de vous, dont elle eut soin de faire le plus grand éloge; elle montra les lettres par lesquelles vous lui annonciez votre situation malheureuse, et la sensible Baronne qui revenoit alors en Allemagne, forma le dessein de vous arracher à l'infortune. Dès qu'elle fut de retour, elle songea d'abord à exécuter son projet dans lequel Léonora avoit soin de la fortifier sans cesse. Elles allèrent ensemble à Aix la Chapelle pour vous chercher, et ne vous y trouvant pas, elles vous suivirent jusqu'à Liége ou leurs soins ne servirent pas peu à vous sauver la vie. "

„ Ce fut Francesco qui se déguisa en ecclésiastique et alla chez le curé de Liége pour lui remettre le porte-feuille de d'Orméville que son domestique lui avoit volé en partant de l'armée de Condé. Les effets qu'il contenoit, les détails qu'on vous donna ne vous laissèrent plus lieu de douter que votre mari ne fût mort. "

„ Vous quittates Liége pour aller au château de la Baronne; la femme de chambre de Léonora mourut d'une attaque d'apoplexie dans la nuit qui précéda votre départ. Francesco instruit de ce hasard heureux pour nos projets, résolut de le mettre à profit. Vous devez vous souvenir que Léonora montra beaucoup d'inquiétude et prétendit que sa femme de chambre l'avoit abandonnée, parce qu'elle ne vouloit pas aller demeurer dans le vieux château que la Baronne comptoit habiter. Aussitôt que vous futes parties, Francesco aidé de ceux des gens de la Baronne qui étoient restés à Liége, et qu'il gagna à force d'argent, fit enterrer cette femme sous votre nom, afin que si d'Orméville, dont nous ignorions alors le destin, vous cherchoit un jour, il demeurât bien persuadé que vous n'existiez plus. Les gens de la Baronne publièrent votre mort, et dirent que leur maîtresse désolée de cet événement funeste, n'avoit pas voulu assister à vos funérailles et les avoit laissés après elle

pour vous rendre ce triste devoir. Tous les locataires de la maison, qui vous connoissoient à peine et qui vous avoient vue toujours souffrante, furent les premiers à accréditer l'histoire qu'on leur raconta; plusieurs ne manquèrent pas même d'y d'ajouter différentes circonstances. J'avois eu soin d'intercepter la lettre que vous écriviez à Jeannette, de manière qu'elle-même est encore persuadée de votre mort. "

„ Léonora m'avoit mandé d'avance le projet qu'avoit formé la Baronne d'aller passer quelques mois au vieux château qu'elle possédoit en Westphalie. Je louai une maison qui n'étoit pas très-éloignée, et qui devenoit fort propre à mes desseins, en ce qu'elle renfermoit des souterrains et des sorties mystérieuses qui avoient été pratiquées pendant des guerres de religion. Je vous épiois sans cesse, j'espérois que vous iriez quelquefois vous promener dans la forêt qui environnoit le château, je comptois alors vous faire enlever; mais voyant que vous ne sortiez

jamais, je résolus d'employer des moyens que la vétusté du château que vous habitiez favorisoit assez. "

„ Informé que vous alliez presque tous les soirs à la chapelle, je choisis un jour orageux pour l'exécution de mon dessein, espérant qu'alors la tempête éloigneroit tous ceux qui pourroient vous donner des secours. Vous vintes faire votre prière ordinaire à l'ermitage; caché derrière l'autel, je vous attendois déjà. Ce fut pour vous épouvanter et profiter ensuite de la foiblesse que vous causeroit la frayeur, que je commençai par pousser les gémissemens que vous entendites, et par me montrer tout-à-coup au moment où le tonnerre éclatoit avec le plus de violence. Mes espérances furent remplies, la peur s'empara de vous; je sortois de derrière le tombeau pour vous saisir et vous emporter dans une voiture que deux de mes gens tenoient prête au bas de la montagne, lorsque la Baronne parut à la porte de la chapelle. "

„ Craignant que les cris qu'elle pous-

seroit n'attirassent du monde et ne me fissent manquer une entreprise que j'avois mille occasions de renouveler, je me hâtai de me cacher de nouveau, et le mouvement brusque que je fis renversa la statue qui n'étoit que de bois et fort peu pesante. L'effroi qui vous transportoit agit avec autant d'empire sur l'esprit de votre amie: vous prites la fuite toutes deux. Je me hâtai alors de m'éloigner après avoir remis la statue à sa place, et je crus, malgré l'inutilité de ma tentative, avoir beaucoup gagné, puisqu'elle me donnoit la facilité de hasarder d'autres démarches dont je formai le plan au moment même. «

» Je commençai par faire répandre dans le voisinage les contes ridicules qu'on débita au sujet de l'ermite. Léonora qui étoit instruite de tous mes projets, accrédita sans affectation l'histoire qu'elle-même m'avoit aidé à inventer, et, par sa discrétion habilement feinte, elle sut vous engager à aller feuilleter le manuscrit qu'elle avoit placé dans la bi-

bliothèque. Par les différentes apparitions et les apparences d'événemens surnaturels dont je comptois me servir, je voulois affaisser enfin votre ame et vous enlever cette fermeté qui étoit le plus puissant obstacle à mes projets. «

» Mes propres entreprises pensèrent me devenir funestes; effrayée comme tout le monde par les choses singulières qui se passoient dans le château, la Baronne se décida à partir. Me voyant enlever le succès au moment ou je me flattois de l'obtenir, perdant par ce départ le fruit de tous mes soins et de tous mes préparatifs, je crus ne devoir rien ménager pour l'empêcher; ce fut par mon ordre qu'on mit le feu à la maison où madame de Hertzbach vouloit aller s'établir. «

» Avec quelle joie j'appris qu'elle restoit au vieux château! je ne songeai plus qu'à presser l'exécution de mes projets. Ce fut moi que vous aperçutes dans le corridor lorsque vous allates à la bibliothèque; je sortois de la chambre de Léo-

nora où je m'étois introduit afin de calculer avec elle de nouvelles mesures. Pour n'être rencontré par personne, je pénétrois toujours chez elle par les appartemens déserts. Je vous reconnus, mais je ne voulus rien entreprendre en ce moment, vu qu'aucun de mes gens n'étoit à portée de me soutenir. Lors de votre seconde visite à la bibliothèque, Léonora, toujours dans le dessein de vous effrayer, joua le rôle de la dame assassinée. A la suite des apparitions qui se succédèrent si rapidement, nous vîmes avec la plus vive satisfaction que nos soins réussissoient, et que votre courage étoit remplacé par une funeste apathie qui devoit favoriser nos entreprises. «

» L'épouvante qui régnoit dans tous les coeurs, la terreur qu'on éprouvoit au seul nom de l'ermite, m'assuroient assez qu'en paroissant moi-même dans le château sous les traits du personnage fantastique que j'avois créé, personne n'oseroit me résister, ni même se trouver sur mon passage. Revêtu du costume grotesque

indiqué dans le manuscrit, je m'avançai vers votre appartement à l'instant où la dernière apparition du corridor venoit de donner une si violente secousse à votre esprit déjà égaré par ce que vous aviez découvert dans la bibliothèque. J'espérois que dans l'agitation qui vous transportoit vous auriez oublié de fermer votre porte. Si j'eusse pu l'ouvrir, je vous aurois enlevée et remise à mes gens qui m'attendoient dans l'avenue du château. «

» Voyant qu'il m'étoit impossible d'entrer chez vous, je résolus d'y pénétrer par le jardin. J'enlevai aisément un des vitrages en plomb d'une fenêtre que je pris pour la vôtre : je reconnus avec rage que j'étois chez la Baronne, et, du moment qu'elle fut réveillée, je me trouvai réduit à me retirer. Je remis le vitrage aussi facilement que je l'avois enlevé, de manière que le lendemain il vous fut impossible de découvrir le moindre vestige de mon passage. «

»Tant de mauvais succès commençoient à me décourager sans cependant affoiblir

ma passion qui s'enflammoit au contraire de plus en plus. Je fis de sérieuses réflexions, et me convaincant moi-même que je ne pouvois pas vivre sans vous, je me décidai à tourner désormais toutes mes vues à vous faire accepter le titre de mon épouse. Vous croyiez vos premiers noeuds rompus, vous étiez sans ressource, ma fortune, mon rang, étoient faits pour vous flatter, j'osai espérer que je triompherois de votre répugnance, si je pouvois obtenir une entrevue avec vous; Léonora se chargea de me la procurer, et ce fut par ce motif qu'elle vous entraîna au *Tombeau de la biche.* "

„ Un événement inattendu me fournit un moyen de plus pour vaincre votre obstination. Je vous ai déjà dit de quelle manière j'avois abusé votre père sur votre compte en interceptant toutes vos lettres. L'espion que j'avois continué d'entretenir auprès de lui m'instruisit un jour qu'une de ces lettres que Francesco pensoit avoir perdue, avoit été envoyée au Comte par ce mystérieux ennemi que je ne connois

pas encore. Comment avoit-il pu se la procurer? Voilà ce que nous cherchames en vain à découvrir. "

„ Lorsque j'appris que votre père étoit en route pour vous rejoindre, je fus loin de m'opposer à un rapprochement qui pouvoit me devenir si avantageux, et nous retardames l'entrevue du *Tombeau de la biche.* Je fis suivre la marche du Comte, et un de mes gens déguisé l'ayant arrêté dans une auberge à peu de distance du château, lui donna un soporifique à l'aide duquel on le transporta pendant la nuit dans le souterrain dont il ne sortit que pour paroître devant vous. "

»Au moment où, pour le sauver, vous alliez peut-être vous rendre à mes désirs, monsieur de Hertzbach conduit par cet être invisible acharné à contrarier mes efforts, vint vous arracher de mes mains. Je cherche encore comment tous mes desseins étoient aussitôt pénétrés et prévenus que formés. "

„ Je restai quelque temps avec l'affreux regret d'avoir tout osé sans être plus

avancé qu'auparavant, et je ne savois plus quel moyen prendre. Le désespoir qui me possédoit me rendit les mêmes désirs criminels que j'avois paru oublier un moment; je ne songeois plus qu'à vous sacrifier à un amour effréné, qu'à vous rendre ma victime, quand un hasard que je devois croire heureux vint tout-à-coup m'offrir une nouvelle occasion de m'emparer de vous. "

„ Le soir que le berger vous montra le billet, Léonora se tenoit sur la terrasse à peu de distance de l'endroit où vous étiez assise. Elle vous observoit à la faveur de quelques arbres, et elle courut à la porte de derrière, en ayant soin de fermer la grille pour vous obliger à faire un détour considérable et vous empêcher de la surprendre. Comme il faisoit déjà obscur, le berger qui ne vous avoit jamais aperçue que de loin, ne douta pas que ce ne fût vous qui vous rendiez au signe qu'il vous avoit fait; il remit le billet à Léonora, et nous apprimes les projets de d'Orméville. Nous nous em-

pressames à le prévenir; mes gens se trouvèrent à minuit à la petite porte, et, croyant vous jeter dans les bras de votre époux, vous tombates en mon pouvoir. "

„ D'Orméville, ainsi qu'il ne pouvoit l'éviter, avoit été dupe de votre mort; abusé par une lettre contrefaite, il étoit rentré en France où quelqu'un étoit chargé de le dénoncer. Je me croyois encore une fois délivré de lui, lorsque des événemens plus forts que mes calculs, l'arrachèrent à la mort. J'ignore qui envoya son oncle pour le sauver, qui l'instruisit lui-même du lieu de votre séjour; ce ne put être que la même personne qui déjà tant de fois avoit déjoué mes espérances. "

„ Lorsque vous futes arrivée à la maison où je vous avois fait préparer un appartement, je ne négligeai rien pour éloigner de vous toute défiance, et vous laisser croire que ce n'étoit pas moi qui vous avois enlevée. J'entrai la nuit dans votre chambre par une issue secrète; je

croyois être enfin au moment de vous posséder, lorsque je reçus de cette main sans cesse levée sur ma tête, un coup terrible dont jamais je n'ai pu bien me rétablir. "

» Je ne repris connoissance que longtemps après; je me vis seul, j'appelai, on vint à mon secours: la porte secrète étoit encore ouverte, je ne doutai pas que vous n'eussiez tenté de vous échapper par les souterrains qui y répondoient. Ne craignez rien me dit Francesco, quand même le diable qui la conduit connoîtroit tous les détours des souterrains, le dernier est habité par des gens de ma connoissance; je cours leur dire de faire le guet et de ne laisser sortir personne. Il vola sur vos traces par un chemin beaucoup plus court que celui que vous aviez pris, et arriva justement à l'instant où les faux-monnoyeurs, qui déjà avoient servi plus d'une fois les desseins de mon valet, alloient vous mettre en liberté. «

» J'étois fort malade de ma blessure, on m'établit dans un appartement écarté

et on répandit le bruit que j'avois quitté le château. Francesco qui resta chargé du soin de vous garder, craignant que vous ne lui fussiez enlevée, ne crut pas pouvoir mieux vous mettre en sureté que de vous renfermer dans le vieux pavillon. J'étois si mal qu'il ne m'instruisit même pas de cette mesure violente, je n'aurois pas souffert que vous fussiez traitée de la sorte. «

» D'Orméville, toujours conduit apparemment par notre ennemi, arriva au pied de la tour; il y fut surpris par les faux-monnoyeurs dont la demeure avoit une ouverture tout près de là, et auxquels Francesco avoit recommandé d'arrêter tous ceux qu'ils verroient rôder avec trop d'affectation autour du pavillon. «

„ S'apercevant lui-même vers le milieu de la nuit qu'on lui avoit enlevé la clef de votre prison, il y courut avec empressement, monta à votre chambre par un escalier qui répondoit à une trappe secrète et reconnut que vous parliez avec quelqu'un

quelqu'un. Bientôt il entendit le bruit de la voiture qui venoit vous chercher et la voix qui vous appeloit, il entra chez vous, blessa d'Orméville, fut blessé, et vous emporta bien à propos, car tandis qu'il se sauvoit par un escalier, il entendit qu'on montoit par l'autre. Il se hâta de courir vers la maison, mais les forces lui manquèrent, il tomba évanoui, et en reprenant ses esprits, il vit que vous lui aviez échappé. "

„ Léonora m'apprit bientôt que vous étiez retournée chez la Baronne, et qu'on s'occupoit de faire des poursuites devant la Justice; j'abandonnai ma maison et j'allai avec tous mes gens m'établir dans la ville voisine. Je fus informé quelques jours après que vous partiez toutes trois pour le château de monsieur de Reichendorff; comme je me trouvois mieux alors, je me rapprochai moi-même du lac de Constance. "

„ Pendant ce temps-là Francesco ayant découvert le séjour de votre mari, sut aussi que monsieur de Hertzbach étoit

dans la même ville. Lorsque les faux-monnoyeurs s'étoient emparés de d'Orméville, on avoit trouvé dans ses habits un billet par lequel mon ennemi l'avoit averti que vous habitiez dans le vieux château de la Baronne, en lui recommandant de se défier sur-tout des maîtres de ce château. Francesco profita de ce qu'il venoit d'apprendre pour tâcher de nous délivrer ou de d'Orméville ou du Baron, en les faisant battre l'un contre l'autre. Il contrefit l'écriture de ce billet, et en adressa un autre à d'Orméville pour l'informer du séjour de monsieur de Hertzbach qu'il peignoit ainsi que sa femme comme vos plus cruels persécuteurs, et auxquels il prêtoit les vues les plus infames. Abusé par un avis qui s'accordoit fort bien avec ceux qu'il avoit reçus auparavant, d'Orméville alla, comme on l'avoit attendu de son caractère emporté, trouver celui qu'il croyoit son ennemi, et le forcer à se battre sans lui donner aucune explication. Si le Baron, ainsi qu'on devoit le penser, eût mis autant

de vivacité dans cette affaire, l'un des deux fût resté sur la place, ou au moins ils eussent été brouillés à jamais ; mais le sang froid et la sensibilité dont il fit preuve, déjouèrent tout notre espoir. "

„ Je préparois un nouvel enlèvement lorsque Léonora m'avertit de me hâter, parce que vous alliez être logée au château, et que d'ailleurs on attendoit tous les jours votre mari et le Baron. C'est moi que vous vites dans le cimetière avant-hier, j'observois les dehors du couvent, pour faire mieux réussir l'entreprise que je devois exécuter le lendemain. Les suites de ma blessure m'avoient tellement changé, que je conçois aisément la frayeur que vous causa ma vue, sur-tout avec la persuasion que vous aviez de ma mort dont vous croyiez avoir été témoin. "

„ Vous savez le reste ; vous connoissez maintenant tous mes crimes, vous connoissez aussi mon repentir. Mais, je dois vous l'avouer, ce que j'ai regretté le plus a été de ne pouvoir découvrir,

malgré mes efforts multipliés, quelle protection puissante vous a sans cesse défendue contre moi. «

Le voilà, ton ennemi, s'écria en même temps un jeune homme qui entra en chancelant dans la chambre. Tu vas mourir, reconnois-moi. — Juste ciel! Adrien! s'écria le Marquis avec fureur. (Le jeune homme étoit pâle et ensanglanté, il avoit peine à se tenir, il tomba sur une chaise qui étoit derrière lui, et l'on aperçut alors sur un des côtés de sa poitrine l'appareil d'une blessure.) Ce n'est pas Adrien, reprit-il d'une voix éteinte; c'est Julie. — Julie! s'écrièrent à-la-fois Célestine et Rasoni. Le Marquis qui avoit paru plus foible vers la fin de son long récit, sembloit se ranimer par une sorte d'étonnement mêlé de fureur. Célestine et le Baron ne faisoient plus d'attention à lui, ils n'étoient occupés que de l'intéressante femme dont l'état leur causoit de vives inquiétudes.

Oui, Julie, reprit-elle, Julie elle-même qui tâcha sans cesse de faire le bien,

tandis que tu faisois le mal : qui n'eut d'autre soin que de prévenir tous tes crimes, et qui en fut souvent dédommagée par le plaisir qu'elle éprouva en t'arrachant ta victime.

„ Tu n'as pas oublié sans doute la scélératesse avec laquelle tu fis assassiner l'époux que j'adorois, tu te souviens des coups que tu dirigeas contre moi-même : de ce moment cruel tu te fis une ennemie implacable décidée à mourir sans regret pourvu qu'elle se vengeât. La trame criminelle dans laquelle tu fis tremper deux innocens qui étoient loin de soupçonner ta bassesse et tes intrigues, me fit assez connoître quels étoient tes desseins. Je résolus de consacrer tous mes moyens, tout mon temps à prévenir tes infames complots : je trouvois une douce jouissance à satisfaire mon ressentiment contre toi en rendant service à celui qui m'avoit moi-même arrachée à des ravisseurs, et en protégeant sa femme contre tes entreprises. Guidée par la reconnoissance et le désir de me ven-

ger, juge si rien devoit me paroître difficile ! "

„ Je m'étois réfugiée pour fuir tes assassins, positivement dans ce même château où la jeune femme de Bruxelles, ta complice, amena madame d'Orméville pour te la livrer. Un des amis de ma mère qui en étoit régisseur, me donnoit un asile. Un jour en me promenant dans le bosquet du jardin, je t'entendis parler vivement avec la jeune dame, et j'appris en frémissant quels étoient tes projets. Je me promis d'en garantir celle que tu menaçois, et je passai sous sa fenêtre le soir pour l'avertir de ne pas se coucher ; non contente de cette précaution, je me tins à la porte de sa chambre, et au premier bruit que tu fis, je rassemblai tout le monde pour venir à son secours. "

„ Lorsque je la vis partir seule avec toi, je me doutai de ton projet ; je me procurai une voiture, et jallai t'attendre dans le parc de ton château. Je t'entendis arriver, et je me hâtai d'entrer dans

le jardin par la, brèche de la muraille. Dès que madame d'Orméville fut couchée, je pénétrai dans son appartement par une fenêtre, un homme parut un instant après moi, je crus que c'étoit toi-même, je le poignardai, et nous nous enfuimes. "

„ Au moment où j'allois me faire connoître, nous fumes surprises par les scélérats que tu avois envoyés après nous, je voulus me défendre, je fus blessée; en revenant à moi je me trouvai entre les bras de ma grand'mère et de deux de ses amies. On me dit que tu nous suivois: je demandai si tu m'avois reconnue, on m'assura que non; tu n'avois jamais vu ma grand'mère, dès ce moment mon parti fut pris, et, grâce à la bonté de nos chevaux et à l'adresse avec laquelle je sus abuser ton émissaire, je me dérobai à ta curiosité et à ta vengeance, ne laissant ta victime en ton pouvoir que pour m'occuper plus efficacement de la délivrer. "

„ A peine ma blessure étoit-elle guérie, lorsque je fus prise par la petite vérole qui me défigura tellement que je devins méconnoissable, même pour ceux qui étoient le plus accoutumés à me voir. Ma mère étoit morte dans l'intervalle, j'étois maîtresse absolue de mes actions et de ma petite fortune; elle me donnoit les moyens de poursuivre les projets de vengeance qui m'occupoient plus que jamais. Résolue de consacrer ma vie au service des infortunés que tu poursuivois, je fis répandre par-tout le bruit de ma mort, je me déguisai en homme et j'allai m'offrir comme jockey à ton infame Francesco. Après quelques difficultés il me reçut, et je sus dans la suite si bien gagner sa confiance par l'intelligence que je mis dans les commissions qu'il me donna, que je devins un des agens sur lesquels il comptoit le plus. Je te l'avoue, j'ai cherché mille fois l'occasion de te poignarder, mais il n'étoit permis qu'à Francesco de pénétrer seul dans ton appartement. Tu connoissois trop bien les

gens dont tu te servois, pour oser te fier à eux. "

„ Ayant toute la confiance de ton intendant, je sus le complot formé pour enlever madame d'Orméville sur le chemin de Bruxelles à Maestricht, et ce fut moi qui l'en informai ; ce fut moi qui, par le moyen d'un de mes cousins dont je me suis servie plusieurs fois depuis, la fis conduire chez sa mère, lorsque, par le dévouement de Laura, elle se fut échappée de tes mains. "

„ Ce fut moi qui avertis Bidermann de courir au petit bois où vous alliez vous jeter dans les bras de votre ennemi, croyant trouver votre bienfaitrice, continua Julie en s'adressant à Célestine ; ce fut moi qui me cachai dans le cercueil de la sépulture pour épouvanter les deux scélérats que je connoissois superstitieux à l'excès. C'étoit moi-même qui, pour mieux faire réussir mon projet, les avois indiqués à Francesco lorsqu'il me consulta sur cette entreprise, comme il ne manquoit jamais de le faire sur tout ce qu'il

entreprenoit. L'acharnement que je feignois contre vous, lui ôtoit toute défiance à mon égard, et chaque fois que je faisois échouer quelque complot que moi-même j'avois aidé à tramer, je paroissois un des plus furieux contre la main cachée qui nous combattoit. J'ai été souvent employée pour tâcher de découvrir ceux que, moi aussi, j'appelois alors *nos* ennemis. "

„ J'aurois peut-être dû me faire connoître à vous et à votre mari, mais avant que la scélératesse de votre ennemi fût bien dévoilée, pouvois-je aller accuser auprès de vous l'homme qui paroissoit être votre meilleur ami, sans vous fournir des preuves contre lui? Je n'en avois aucune, et son adresse étoit telle, votre prévention en sa faveur étoit si grande, que mon zèle n'eût été fatal qu'à moi-même, et n'eût servi qu'à m'exposer de nouveau à sa vengeance. Lorsqu'ensuite il a levé le masque, je n'avois plus rien à vous apprendre, et j'ai cru pouvoir vous être plus utile en envelop-

pant mes desseins d'un mystère qui faisoit ma sureté, qu'en vous exposant à vous priver d'un secours qui vous étoit si nécessaire et à me sacrifier par une indiscrétion. Ceux qui vous entouroient étoient si adroits, l'excès du malheur vous rendoit vous-mêmes si aisés à tromper, qu'il n'eût pas été difficile de vous arracher mon secret; en vous le confiant, je vous aurois perdus, je me serois perdue moi-même."

„ Quelquefois, pour ne pas me trahir, j'étois obligée d'aider véritablement à des entreprises que je détestois. Je servis à retenir Jeannette pendant que le perfide Rasoni profita de son absence pour vous épouvanter et vous montrer la lettre anonyme qu'il écrivoit à votre mari. "

„ Lorsque les deux étrangères furent auprès de vous, il me fut aisé de m'apercevoir à la manière dont on vous surveilloit, qu'elles devoient être envoyées par votre persécuteur; il me devint beaucoup plus difficile de vous faire parvenir les avis que j'aurois eu à vous donner; je ne pus trouver moyen de vous détrom-

per sur la mort de votre mari, d'ailleurs pour démentir un événement qui paroissoit si avéré, il auroit fallu me découvrir tout-à-fait et fournir des preuves que je n'avois pas, puisque Rasoni même ignoroit alors où étoit son rival. "

„ Arrivée au vieux château, vous sortiez si peu, et le traître faisoit si bien garder toutes les avenues, qu'il me fut impossible de vous faire avertir du danger que vous couriez. D'ailleurs Francesco m'employoit si fréquemment, que, ne voulant pas me dévoiler, je ne pouvois guères m'occuper de nouveaux projets. "

„ J'étois loin du château tout le temps que se joua la comédie ridicule de l'ermite, mais ne pouvant veiller moi-même à votre sureté, je m'occupois à vous envoyer quelqu'un pour vous soustraire aux entreprises de votre ennemi et vous arracher des mains de ceux qui lui étoient dévoués. J'étois parvenue à enlever des mains de Francesco une lettre que vous adressiez à votre père, je l'avois fait pas-

ser au Comte en lui enseignant où vous étiez; on le fit tomber dans un piége affreux; je revenois auprès de Francesco ce jour-là précisément, je me hâtai d'écrire au Baron dont l'exactitude et la fermeté réussirent à vous sauver. "

„ Mon cousin qui n'étoit connu ni de Rasoni ni d'aucun de ses gens, se tenoit dans une auberge voisine du château. Un jour il y vit entrer d'Orméville; il m'en avertit, et pour lors je fis mettre sous sa serviette le billet par lequel je l'avertissois que vous étiez au vieux château: je lui conseillois de se défier de ceux qui l'habitoient; en effet, j'ignore encore maintenant quelles espèces d'intelligences Francesco avoit avec eux, il n'a jamais voulu me dévoiler ce mystère, je savois seulement par quelques mots que j'avois surpris que vous n'étiez pas en sureté, et, sans pouvoir indiquer à quelle sorte de danger vous étiez exposée, je prévenois votre mari contre tous ceux qui pouvoient le menacer. "

„ Je n'avois été instruite de l'intrigue qui le conduisit en France, que lorsqu'il n'avoit plus été temps d'y remédier, mais c'étoit moi qui avois écrit à son oncle pour l'engager à venir le sauver. "

„ Vous futes enlevée et emmenée à la maison que votre cruel persécuteur avoit destinée à être le théâtre de ses crimes, et ce fut alors que je me vis à même de vous rendre de véritables services. J'avois été élevée dans cette maison dont mon père avoit été concierge ; je connoissois par moi-même, ou par ses récits, toutes les issues secrètes. Je savois qu'il existoit une grande salle qui avoit servi d'église pendant les guerres de religion; je savois qu'elle communiquoit à la campagne par des caveaux et des chemins souterrains, ce fut par-là que je résolus de vous faire sauver et de me sauver avec vous. Mon père m'avoit dit mille fois qu'il y avoit sous la statue principale de l'autel, des clefs doubles de toutes les portes, que lui-même y avoit cachées, et que tout le monde ignoroit. Il avoit pris cette pré-

caution pour soustraire aux recherches de la Justice un de ses jeunes maîtres qui avoit eu une affaire fâcheuse, et les clefs étoient restées à leur place depuis ce temps-là. "

„ Le jour où je sus que le crime devoit être consommé, je repris mes habits de femme, et je pénétrai par l'escalier dérobé jusques derrière la glace qui servoit d'entrée dans votre appartement, je vous avertis de ne pas vous coucher, je vous dis de vous retirer, je pris votre place, et bientôt je crus avoir purgé la terre d'un monstre en enfonçant à ce scélérat un poignard dans le coeur. "

„ Je vous fis passer par l'église souterraine: votre frayeur étoit au comble en marchant au milieu de tant d'objets bien propres à agir sur une imagination frappée. Au moment où je prenois les clefs sur l'autel, les marches pourries et vermoulues se brisèrent sous mes pieds avec un fracas qui fit envoler un hibou refugié sans doute sur quelque pilier voisin. Ma lumière s'éteignit dans ma chute, je

la retrouvai à tâtons sur le pavé et je la rallumai avec du phosphore dont je m'étois munie. Ce ne fut pas la seule fois que ce secours me devint utile. "

„ Nous descendimes dans le souterrain dont je trouvai l'entrée. comme je l'avois espéré: mais j'ignorois que des faux-monnoyeurs s'en fussent emparés. Ils se jetèrent sur nous, un d'eux vous entraîna; je tenois encore le poignard dont j'avois frappé notre ennemi, je renversai celui qui m'avoit saisie, j'entraînai son corps bien loin pour qu'il ne servît pas à me faire chercher, et qu'on crût qu'il m'avoit emmenée ailleurs. Je rallumai mon flambeau avec le phosphore qui m'avoit déjà servi, et je gagnai l'escalier. J'avois bien la clef de la trappe, mais je ne voulois pas sortir avant de savoir ce que vous étiez devenue; j'attendis long-temps et je commençois à désespérer de vous revoir jamais, quand j'aperçus un homme qui venoit vérs moi en vous donnant le bras et qui se disposoit à vous mettre en liberté. Je me cachai derrière un pilier;

je n'attendois que le moment d'être seule pour vous suivre, lorsque j'entendis la voix de Francesco qui rappela celui qui vous conduisoit, et vous fit ramener vers le fond du souterrain. Certaine que vous étiez de nouveau au pouvoir de ce monstre, je me hâtai de regagner la maison, où je rentrai avec des habits d'homme, sans que personne se fût douté de mon absence.. "

» Deux ou trois jours après cette aventure, j'aperçus monsieur d'Orméville qui, irrité par l'insolence du portier, alloit se servir de ses armes contre lui. Je lui fis signe de s'éloigner et de se contenir; quoiqu'il ne me reconnût pas, mon geste lui en imposa; il se modéra, et voulut ensuite se rapprocher de moi, par un nouveau signe je l'engageai à quitter le parc; lui parler en ce moment n'auroit été que me compromettre sans lui être utile. D'ailleurs Francesco, soit qu'il commençât à se défier un peu de moi, soit par une autre raison, ne m'avoit pas

instruite de l'endroit où il vous avoit transportée. «

„ Je redoublai de soins pour dévoiler un secret qui m'étoit devenu encore plus important depuis que monsieur d'Orméville étoit si près de moi. Je parvins à découvrir que vous étiez dans la vieille tour; il falloit pour remplir mon projet l'y attirer lui-même. Je gagnai l'aubergiste: il remit la nuit dans sa chambre un billet insignifiant qui suffisoit cependant pour l'amener où je voulois qu'il vînt. Si je ne l'instruisis pas de tout sur-le-champ, c'est qu'entourés d'espions comme nous l'étions, je redoutois son impatience et sa joie qui n'auroient pas manqué de nous trahir. "

„ Caché dans le bois, mon cousin attendit qu'il parût; dès qu'il le vit entrer dans l'allée que je lui avois indiquée, il le suivit, et ce fut lui qui l'encouragea à s'engager dans le sentier qui devoit le mener au pied de la tour. "

„ Pendant ce temps là je m'y étois glissée moi-même; j'avois repris mes habits

de femme pour mieux encourager monsieur d'Orméville à s'approcher de moi, et d'ailleurs pour ne pas donner l'alarme si quelqu'un m'aperçevoit à la fenêtre. Je jetai ces petits morceaux de papier écrit qui attirèrent son attention, je sortis ma main à travers les barreaux, et lorsque je fus certaine d'avoir été remarquée, je descendis à une fenêtre basse. Au moment où j'allois me faire connoître à monsieur d'Orméville, deux hommes sortirent du bois et l'entraînèrent. Je me hâtai alors de me cacher et de retourner à la maison. J'entrai dans la chambre de Francesco au moment où l'un des faux-monnoyeurs lui rendoit compte de ce qui venoit de se passer, et j'appris que l'infortuné que je voulois sauver avoit été mis dans un petit cachot qui, selon ce que m'avoit dit mon père, devoit communiquer à la tour par un passage oublié depuis long-temps. "

„ J'avois été obligée d'agir sans vous avertir d'aucun de mes desseins; je savois bien que vous étiez dans la tour, mais

quoique j'eusse la clef de toutes les issues, je n'avois trouvé aucune de celles des appartemens, de manière qu'il me fut impossible de parvenir jusqu'à vous. "

„ Résolue de tout employer pour arracher la précieuse clef à Francesco pendant son sommeil, je ne songeai d'abord qu'à trouver le passage secret qui devoit me conduire au cachot de votre mari; j'y réussis enfin, et, contente de mon succès, je revins auprès de Francesco dans le dessein de le poignarder, s'il étoit nécessaire, pour lui enlever la clef dont j'avois besoin. "

„ Pendant que j'étois dans les souterrains de la tour, lui-même, inquiet du rapport qu'on lui avoit fait, étoit allé visiter sa prisonnière; trouvant tout dans le même ordre, il s'étoit contenté de fermer sur la porte de votre chambre une seconde porte cachée dans la boiserie: c'étoit lui qui l'avoit fait faire depuis peu, et je n'en avois aucune connoissance. De là vint l'embarras de monsieur d'Orméville lorsque se trouvant dans l'anti-

chambre sans apercevoir la porte qu'on lui avoit indiquée, il eut tout lieu de croire qu'on avoit voulu se jouer de lui."

„ Je remis à mon cousin la clef de votre appartement dont j'étois heureusement parvenue à me saisir: je lui confiai toutes celles qui devoient le conduire au cachot, je l'instruisis de ce qu'il devoit dire à votre mari, et lui recommandai de venir me joindre sur-le-champ, afin que nous fissions approcher de la porte qui donnoit dans la campagne, la voiture que j'avois préparée. J'avois trouvé la clef du pont-levis avec toutes les autres. "

„ Nous arrivames au pied de la tour, nous appelames à plusieurs reprises, personne ne répondit. Nous montames, nous vimes monsieur d'Orméville seul, baigné dans son sang; je me doutai de la vérité, j'aidai mon cousin à transporter le blessé dans la voiture, mais nous fumes obligés, pour ouvrir tout-à-fait la porte qui n'étoit qu'à demi enfoncée, de nous ser-

vir d'un vieux sabre ensanglanté dont la lame se rompit entre nos mains. Je priai mon cousin de mener votre mari dans quelque ville voisine et de lui faire donner tous les secours possibles, en ayant soin de ne répondre à aucune de ses questions. Son ennemi ignoroit ce qu'il étoit devenu, et il importoit pour un dessein que je formois alors qu'il restât dans cette ignorance. Si d'Orméville eût été informé de l'endroit que vous habitiez, il n'auroit pu s'empêcher de vous écrire; à votre tour vous n'auriez pas dissimulé votre joie à celles que vous croyiez vos amies, et dès-lors, connoissant l'asile de son rival, Rasoni auroit bien vîte tramé contre lui de nouvelles perfidies. Malgré tous mes efforts, il parvint enfin à découvrir le séjour de votre mari, mais le piége qu'il lui tendit ne servit qu'à contrarier ses projets.“

„ En retournant à la maison où ma présence devenoit encore nécessaire, j'arrivai assez tôt pour aller moi-même au devant de Francesco qu'on avoit trouvé

dans le jardin; il étoit furieux de ce que sa proie lui avoit échappé, et il témoigna une grande joie lorsqu'il apprit que vous étiez encore chez la Baronne, ce qui me confirma dans l'idée que cette dame étoit la complice du perfide Marquis. Je détournai aisément les soupçons de Francesco par l'empressement que je mis à prendre soin de lui, et je lui persuadai qu'il avoit été trahi par un domestique qui avoit été renvoyé quelques jours auparavant. "

„ Nous ne tardames pas à vous suivre sur les bords du lac; j'appris alors à rendre justice à monsieur le Baron, par la noblesse de sa conduite envers celui qui avoit voulu lui arracher la vie. Mon cousin voyant que son malade étoit rétabli, et qu'étant avec monsieur de Hertzbach, il pouvoit se passer de ses secours, se hâta de venir me rejoindre pour m'aider à faire réussir le dessein dont j'étois occupée. "

„ L'active méchanceté du scélérat déchaîné contre vous, a bientôt troublé le

repos dont vous jouissiez. Employée moi-même à l'enlèvement qu'il exécutoit, j'ai vu monsieur d'Ormeville courir après une femme que Francesco enlevoit d'un autre côté. Sans savoir quelle étoit cette malheureuse, j'ai volé sur les pas de votre mari, et mon cousin a été chargé pendant ce temps-là d'aller porter à monsieur le Baron un billet par lequel je l'invitois à suivre les avis qu'on lui donneroit, et à se laisser conduire. Il est arrivé assez tôt pour vous délivrer, sa main a puni l'exécrable Rasoni de tous ses forfaits; le monstre va mourir, et en mourant moi-même, je regrette seulement de ne pas lui avoir donné le coup qui va le plonger dans le tombeau. "

Je n'ai plus que deux mots à ajouter, Madame; ils seront cruels pous vous, mais si je gardois le silence, qui est-ce qui assureroit à l'infortuné qui m'a donné la mort, que je lui pardonne son erreur. J'ai rejoint votre mari, j'ai voulu l'arrêter: il étoit transporté, il ne pouvoit reconnoître un jeune homme qui ressembloit

bloit si peu à la Julie qu'il avoit jadis connue, qu'il avoit sauvée; il m'a prise pour un de ses ennemis, en vain j'ai voulu lui dire qui j'étois, son égarement ne lui a pas permis de m'écouter, et, pour se délivrer de moi . . . . Madame, Madame, dites-lui bien que je lui pardonne!

Juste ciel, s'écria Célestine en se précipitant vers la malheureuse Julie, ce seroit d'Orméville . . . — Ne me le rappelez pas, Madame; je n'ai plus que quelques instans à vivre, n'empoisonnez pas la jouissance que je goûte à vous voir enfin hors de danger. Tout ce que je regrette, c'est de ne pouvoir vous indiquer l'endroit où une erreur fatale va entraîner votre époux. J'ai épuisé le reste de mes forces à me rendre ici; je n'avois plus rien à ménager, je ne pouvois plus vous être d'aucune utilité, si monsieur le Baron n'eût pas été arrivé, j'aurois essayé de poignarder, même au milieu de ses gens, notre ennemi commun. Puissiez-vous retrouver le bonheur! et sou-

venez-vous quelquefois des services que tâcha de vous rendre la pauvre Julie! — Femme infortunée! s'écria Célestine, grand dieu! quand d'Orméville saura . . . — Il m'avoit sauvé la vie une fois, c'est lui qui me l'arrache, je ne me plains pas de lui. Puissiez-vous le revoir! mais hélas, je crains que quelque nouveau piége .... Il prit à la malheureuse Julie une foiblesse qui étouffa sa voix; elle n'avoit cependant pas perdu connoissance tout-à-fait, et serrant de ses mains froides les mains de Célestine, elle lui faisoit signe qu'elle se donnoit des soins inutiles pour la rappeler à la vie. Ses yeux éteints fixés sur ceux de la femme de son meurtrier, tâchoient de lui exprimer encore combien elle étoit contente de la voir délivrée des persécutions du Marquis.

Célestine fondoit en larmes; elle étoit dévorée d'inquiétudes sur le sort de son mari, mais rien au monde n'auroit pu la déterminer à abandonner Julie en ce moment. Cette courageuse femme s'éteignit peu-à-peu, elle essaya de porter la

main de Célestine sur son coeur, en lui adressant un sourire que son dernier soupir glaça sur ses lèvres.

En ce moment les gens du Baron amenèrent un domestique de Rasoni, qui venoit d'arriver à la petite maison, croyant n'y trouver que son maître entouré de ses complices. On le fouilla, on lui enleva un papier adressé au Marquis. Le Baron le prit, et en lut inconsidérément les premiers mots tout-haut; il voulut ensuite s'arrêter, mais il étoit trop tard, Célestine transportée, lui arracha la lettre des mains, et voici ce qu'elle contenoit:

» Nous sommes vengés; mon ennemi, » votre rival n'existe plus, je lui ai plongé moi-même un poignard dans le coeur. » Je vous remercie, vous m'avez dédommagée en ce moment de tout ce que » j'ai fait pour vous, vous m'avez mise à » même de satisfaire un ressentiment » que le temps ne faisoit qu'allumer encore. Je suis trop heureuse puisque j'ai » servi à-la-fois ma vengeance et vos pro-

„ jets. Mandez-moi où vous voulez que „ nous nous rejoignions. “

Depuis long-temps Rasoni paroissoit plongé dans un affaissement profond, il sembloit n'avoir plus la force de parler; ses yeux étoient fixes, sa respiration pressée ne s'exhaloit plus qu'avec peine : lorsqu'il entendit la voix de son domestique, lorsqu'il vit à la douleur de Célestine que le crime étoit consommé, son visage décoloré reprit l'expression de la fureur et de la scélératesse, ses regards expirans s'enflammèrent, il prononça ces mots en balbutiant. Je ne regrette plus rien . . . il ne manquoit à ma satisfaction que de vous apprendre moi-même la mort de mon ennemi; je vous ai abusée par un faux repentir pour vous retenir ici jusqu'à ce qu'on m'annonçât que j'étois vengé . . . au moins vous ne vous réjouirez pas de ma mort. . . L'effort qu'il fit pour prononcer ces paroles lui occasionna des convulsions terribles qui commencèrent à tordre tous ses membres. Ses yeux se voilèrent, ses dents craquèrent

avec violence, il termina sa détestable vie en essayant de blasphémer.

Célestine tomba par terre en achevant de lire le billet fatal qui l'instruisoit de la mort de son époux. Lorsqu'on la releva, on fut effrayé de l'air égaré qu'on remarqua dans ses yeux; elle étoit plongée dans un délire total, elle étoit absolument insensée. Considérant avec avidité les deux lits de mort dont elle étoit entourée, elle faisoit des cris affreux, il falloit employer la force pour la contenir, elle cherchoit tous les moyens d'attenter à sa vie.

Le Baron se hâtant de l'éloigner d'un séjour d'horreur, la fit transporter dans une ville voisine où on employa inutilement tous les remèdes possibles pour la faire revenir, il se décida pour lors à la conduire au château, espérant que les soins et l'amitié de sa femme auroient un succès plus heureux.

Célestine ne connoissoit plus personne; prenant quelquefois le Baron lui-même pour l'assassin de d'Orméville, elle vouloit

se jeter sur lui, et souvent il étoit obligé de la lier pour l'empêcher de se précipiter par les fenêtres des auberges ou par la portière de la voiture. Tous ceux qui la voyoient étoient navrés de douleur; jeune, jolie, intéressante, elle faisoit vivement regretter qu'un événement funeste l'eût privée de sa raison. Dans les momens où elle étoit plus tranquille, une pâleur touchante, une triste langueur étoit répandue sur tous ses traits. Ses beaux yeux s'élevoient vers le ciel: Il est là-haut, disoit-elle doucement, mais il est encore là, ajoutoit-elle en posant sa main sur son coeur. Ces instans de calme n'avoient que la rapidité de l'éclair; elle croyoit de nouveau voir le fantôme de son mari, son imagination s'embrasoit, elle recommençoit à crier, à arracher ses cheveux, à déchirer ses vêtemens, on étoit forcé d'en venir encore à des moyens violens pour la contenir; on ne les prenoit jamais qu'à la dernière extrémité, et on mouilloit de larmes les cordes dont on se voyoit forcé de meurtrir ses bras délicats.

Quelle consternation affreuse régna dans tout le château lorsqu'on vit arriver le Baron avec sa déplorable compagne! Depuis monsieur de Reichendorff jusqu'au dernier domestique, tout étoit dans la désolation: tout détestoit la mémoire de Rasoni et de l'infame Léonora. C'étoit elle que d'Orméville avoit aperçue sur le lac enveloppée de mouchoirs qui lui cachoient le visage; c'étoit elle qui avoit fait tous les signes perfides qui lui avoient persuadé qu'il voyoit sa femme entre les bras de Francesco. Le batelier qui s'étoit laissé découvrir exprès étoit un des gens du Marquis, il n'avoit indiqué à d'Orméville la route qu'avoit prise la voiture, que pour le conduire au piége qu'on lui tendoit; le cheval qu'il lui avoit amené avoit été préparé par les soins de Rasoni.

A peine s'étoit-il échappé des mains de la malheureuse Julie qu'il étoit entré dans le bois pour y suivre ceux qui fuyoient devant lui. Quatre hommes l'avoient saisi, et la barbare Léonora lui

avoit elle-même donné le coup mortel. Rasoni s'étoit prêté volontiers à ce complot atroce qui le délivroit d'un rival, qui vengeoit sa fille, et qui, si Julie n'eût pas veillé sur Célestine, lui auroit donné le loisir d'exécuter ses infames projets, en détournant les recherches loin de la route qu'il avoit prise.

De tous ceux qui se trouvoient au château, celle dont la douleur seroit la plus difficile à peindre, ce seroit Jeannette, la pauvre Jeannette. Elle avoit reçu la dernière lettre que lui avoit écrite Célestine, et toujours généreuse, toujours animée des mêmes sentimens pour celle qu'elle aimoit comme une soeur, elle avoit vendu l'héritage que lui avoit laissé son mari, qui étoit mort ainsi que l'honnête Bidermann, et elle avoit abandonné un pays qui étoit devenu sa patrie, pour passer ses jours avec Célestine. Elle étoit arrivée le jour même de l'enlèvement. Lorsqu'elle vit l'état affreux dans lequel on ramenoit son amie, lorsqu'elle sut tout ce qui s'étoit passé, elle parut presque aussi insensée que Célestine.

On avoit transporté l'infortunée dans l'appartement de la Baronne; ses amis s'empressoient autour d'elle, elle n'en reconnoissoit aucun, et les regardoit tous d'un air égaré; en vain on lui parloit, en vain on l'accabloit de caresses, elle les recevoit avec insensibilité; elle étoit cependant assez paisible dans ce moment. La Baronne et Jeannette fondoient en larmes, et baignoient de pleurs les mains de leur amie qui ne partageoit plus leurs émotions. On voulut essayer si la présence de Jeannette ne produiroit pas un effet salutaire; la Baronne la fit approcher. Célestine fixa ses yeux sur elle: Madame, lui dit Jeannette d'un ton de voix doux et ému, Madame, ne reconnoissez-vous plus Jeannette? — Jeannette, s'écria-t-elle en regardant autour d'elle avec effroi: Jeannette! . . . Jeannette . . . qu'elle fuie . . . qu'elle fuie . . . ils vont l'assassiner . . Je vois déjà leurs poignards . . (Elle mettoit ses mains devant ses yeux.) . . . Ils vont m'assassiner aussi moi . . . Cruels! arrêtez . . . arrêtez! . . . (Elle s'élançoit, elle

alloit entrer dans un de ses accès de fureur: monsieur de Reichendorff qui se trouvoit tout près d'elle la saisit promptement et l'entoura de ses bras. Elle tourna vivement la tête, et parut se radoucir à la vue de cette figure vénérable.) Qui êtes-vous, dit-elle d'un ton calme. — Qui je suis! ah grand dieu! elle me connoissoit jadis! . . . Et il faut que je la voie... (Le sensible vieillard ne put achever: un torrent de larmes inonda les rides de son visage. Célestine parut émue, avec quels transports de joie on le remarqua!) — Vous pleurez, dit-elle, vous avez pitié de moi. Ah! sauvez-moi, sauvez-moi! (Elle se pressoit contre le sein de monsieur de Reichendorff qui la serroit de ses mains tremblantes.) Elle me reconnoît! disoit-il d'un ton de satisfaction à sa nièce qui étoit près de lui; son visage prenoit déjà l'expression de la joie.

Tout-à-coup comme si Célestine se fût repentie de sa confiance, elle se releva, et regarda son bienfaiteur avec des yeux où l'égarement recommençoit à se peindre. —

Mais vous aussi, vous êtes peut-être un des meurtriers . . . vous aussi, vous voulez me tuer . . . qui êtes vous? — Hélas! qui je suis! un pauvre vieillard qui a trop vécu! . . Je suis l'oncle de votre amie ... — Son oncle! . . ah quand il apprendra... et la Baronne.. Et toi, ma pauvre Jeannette, ah! quand tu sauras . . . ils l'ont tué, celui que tu avois sauvé . . . . un monstre . . . (Son ton se ranimoit: Jeannette s'avança.) — La voilà, votre pauvre Jeannette! Elle est auprès de vous! entendez sa voix, parlez-lui, écoutez-la; c'est moi, Madame, c'est moi, je viens pleurer avec vous. — Pleurer, répéta-t-elle en levant la tête d'un air sombre, pleurer! . . . Il n'est plus temps . . . c'en est fait. . . (Elle prit Jeannette par la main, tout le monde étonné de son action attendoit impatiemment ce qu'elle alloit faire; elle la conduisit vers le lit.) Voyez, lui dit-elle d'un ton sinistre, il est mort ... un poignard est dans son coeur. C'est Léonora . . c'est Rasoni . . . voyez, il est assassiné . . . voilà son sang qui est répandu

sur moi . . . (Elle s'enflammoit de plus en plus.) Voyez . . . J'en suis toute couverte . . . d'Orméville! d'Orméville! (Elle crioit de toutes ses forces, et, déchirant ses habits, elle en jeta les lambeaux loin d'elle.) Madame! lui dit Jeannette avec peine, ses sanglots lui coupoient la voix; ma bonne maîtresse, vous désolez tous vos amis, voulez-vous nous faire mourir? — Mourir! . . oui, il est mort. . . Je vais mourir aussi moi. . . Il me poursuit . . . il va me frapper . . . arrête . . arrête. . .

Jeannette voulut prendre une de ses mains, elle crut qu'on cherchoit à la retenir, elle poussa un cri déchirant et s'élanca avec force à l'autre bout de la chambre. Elle se trouva auprès d'une table sur laquelle un domestique imprudent et distrait avoit apporté, en déchargeant la voiture, les pistolets du Baron. On n'y avoit pas pris garde jusqu'à ce moment, et on les remarqua seulement lorsqu'on songea en frémissant que la malheureuse insensée n'avoit qu'un léger mouvement à faire pour s'en saisir. Le Baron se glissa

le long de la muraille, dans le dessein de les enlever adroitement; il ne put en prendre qu'un, Célestine s'étoit déjà emparée de l'autre. On frissonna en voyant entre ses mains cette arme dangereuse, on cherchoit les moyens de la lui ôter; mais, comme elle étoit placée dans un des angles de l'appartement, il n'étoit pas possible d'approcher d'elle par derrière.

Elle contemploit le funeste pistolet avec une sorte de contentement; peu-à-peu son visage s'enflamma, ses transports la reprirent: Scélérat, s'écria-t-elle avec véhémence, non, je ne serai pas ta victime. . . non, non, voilà de quoi m'arracher à ta rage. D'Orméville, je vais te rejoindre! . . . Elle sembloit en ce moment plus animée que jamais: Ses yeux étoient hagards, son visage pâle, elle trembloit, elle haletoit, elle ne respiroit qu'avec effort. Armant le pistolet, elle en tourna le bout contre son cœur. Jeannette poussa un cri perçant, s'élanca vers elle pour la retenir, et voulut détourner l'arme fatale. Pour prix de son

dévouement, elle reçut elle-même la balle au milieu du sein. Poussant un long gémissement, elle tomba sur le parquet baignée dans son sang.

Il sembla qu'au moment même on déchirât un voile épais qui couvroit les yeux de Célestine; le cri de son amie la rappela à elle. Ses regards s'arrêtèrent d'abord sur le corps ensanglanté qui étoit à ses pieds. Son premier mouvement fut de s'enfuir, elle parut frémir d'horreur. Bientôt elle reconnut Jeannette, et ce fut alors qu'une douleur effrayante s'empara de son ame. Elle jeta loin d'elle le fatal pistolet qu'elle tenoit encore, et, se précipitant sur son amie, elle l'embrassoit, elle essayoit de la relever, de la ranimer; il étoit trop tard. D'une voix expirante, Jeannette prononça à demi le nom de Célestine, elle lui adressa un regard éteint, sa main déjà roidie se souleva pour presser celle qui l'avoit frappée, et ses yeux se fermèrent pour jamais.

Quand Célestine fut certaine qu'elle

n'existoit plus, elle se leva, courut à la fenêtre et alloit se précipiter; on l'arrêta, on essaya de lui parler, de la consoler; pour toute réponse elle montroit le corps inanimé de Jeannette, et colloit son visage contre le sien sans être effrayée du sang dont il étoit couvert; sa raison lui étoit revenue en entier, et ce n'étoit que pour la tourmenter davantage. On tenta de l'éloigner d'un objet funeste, il fut impossible d'y réussir; elle s'attachoit à ce corps insensible, elle lui parloit, elle l'appeloit, et ne voulut pas le quitter jusqu'au moment où il fallut le rendre à la terre.

Monsieur de Reichendorff et sa nièce craignoient davantage la douleur réfléchie qu'elle annonçoit, que les transports qu'elle avoit montrés d'abord; on la gardoit sans cesse à vue, elle s'en aperçut et promit de ne pas attenter à sa vie, si l'on vouloit faire enterrer Jeannette dans le cimetière de Sainte-Catherine. Croyant tout gagner pour le moment, sans songer à l'avenir, monsieur de Rei-

chendorff ordonna que l'on se conformât à ses désirs.

Tous les jours elle alloit au monastère, et passoit des heures entières sur la tombe de son amie; souvent elle n'en revenoit que bien tard. Elle paroissoit calme, mais elle parloit rarement; la Baronne et son mari redoubloient auprès d'elle de soins et d'amitié. Elle accueilloit leur empressement avec reconnoissance, elle leur donnoit sans cesse des témoignages de son attachement, mais sa douleur sembloit toujours la même. Elle n'étoit plus reconnoissable, et elle maigrit tellement qu'on eût douté si elle existoit encore, sans un reste d'expression qui animoit ses yeux.

Un matin on vint avertir la Baronne qu'on avoit trouvé la fenêtre du salon ouverte; elle tressaillit, il sembloit qu'elle pressentît déjà ce qui étoit arrivé; elle monta promptement à la chambre de Célestine, et ne l'y trouvant pas, elle la fit chercher inutilement dans tout le château. Pour lors trop certaine d'avoir de-

viné, elle courut avec son mari et son oncle au cimetière de Sainte-Catherine. Ils virent la malheureuse Célestine étendue sur la fosse de Jeannette ; son visage étoit appuyé sur la tombe, ses mains avoient l'air d'embrasser, de serrer la terre froide et humide. A côté d'elle étoit un portrait de d'Orméville : on l'appela, elle ne se dérangea pas, on s'approcha d'elle pour la faire relever.... Elle étoit morte. . . . . .

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY